

Avec l'un (objectif DALMEYER), on a obtenu près de la phase maxima les images des figures 5 et 6; la pose a été pour chacune de 0^s,5.

L'image reproduite dans la fig. 7 a été prise à l'époque où la Lune était sensiblement coïncidente avec le Soleil, avec la chambre que Mr. SALLET m'a confié, et la pose de 0^s,5, dans le local où j'ai observé.

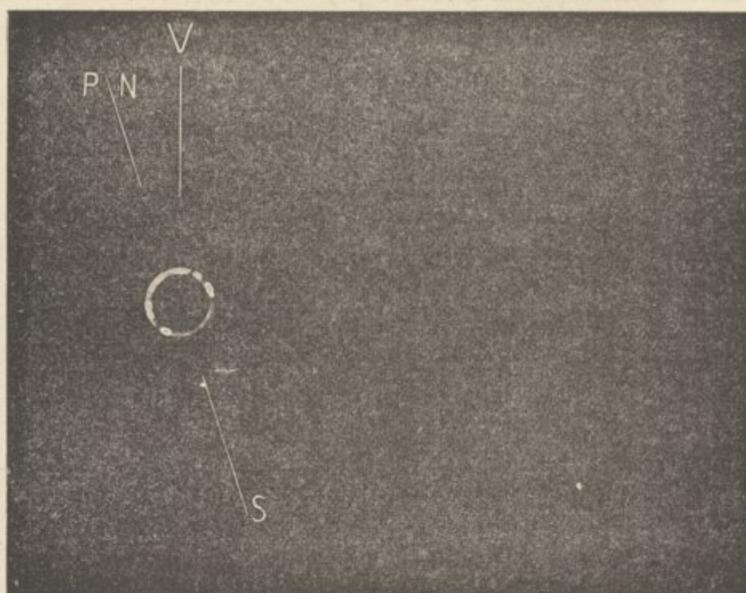


Fig 7

Photographie prise à la station principale avec la chambre de 96 cent. de distance focale

Dans les premières images il semble, quoiqu'elles aient été prises l'une avant et l'autre après la phase maxima, qu'on voit des rayons coronaux dans le sens opposé au croissant solaire. Je ne l'assurerai pas, mais je ferai remarquer qu'elles sont très intéressantes par les effets lumineux qu'elles présentent, semblables à ceux que Mr. BIGOURDAN rapporte dans son important travail sur les éclipses du Soleil. Les aigrettes que partent des régions polaires ont été considérées comme dues à d'importantes protubérances.

Ces photographies montrent aussi que la chromosphère est observable avec un croissant solaire dont la largeur maxima n'est pas inférieure à $\frac{1}{20}$ du diamètre solaire.

Ce fait, d'une très grande importance, fait prévoir l'intérêt considérable que pourront présenter désormais les observations des éclipses partielles du Soleil, et les observations de cet astre à l'occasion des éclipses totales, pendant de longues périodes de temps, à proximité des lignes limites de la totalité; par ce fait même on élargit ex-

traordinairement le temps utilisable pour des observations aussi importantes que celles dont parle Mr. DESLANDRES, seulement possibles pendant les éclipses totales. Les investigations spectroscopiques effectuées pendant cette éclipse dans les observatoires de Cambridge et de Madrid rapportées par les savants astronomes Sir NEWAL et D. FRANCISCO INIGUEZ en donnent la confirmation.

A un examen superficiel de la fig. 7 on croirait voir l'image d'une éclipse annulaire bien nette, quoique présentant les projections des montagnes lunaires sur le disque du Soleil.

Ce n'est pas celle-là, pourtant, l'interprétation que je lui donne. Evidemment la photographie a été prise un moment avant la phase maxima, l'épaisseur de l'anneau étant un peu plus grande du côté vers lequel marchait la Lune. Le disque lumineux appartient à la chromosphère solaire. Cela est bien confirmé par le fait que la Lune présente un diamètre à peu près de $8^{\text{mm}},5$ qui correspond, sensiblement, à celui que devrait présenter le Soleil, en égard à la distance focale de l'appareil. Le disque extérieur est de 10^{mm} plus grand que celui qui pourrait être produit par l'image du Soleil. On n'y voit aucune trace de rayons couronnaux.

J'ai remarqué qu'il était possible de considérer comme des rayons couronnaux les filaments lumineux qui, sur la première des photographies indiquées, paraissent être dans le sens opposé au croissant, interprétation que l'on rencontre pour des images très semblables prises en d'autres éclipses; cependant je n'établis pas cette conclusion puisque dans la photographie de la fig. 7 rien n'apparaît, quoiqu'elle a été prise avec un appareil plus puissant et lorsque la phase du phénomène était presque au maximum; et encore parce que, dans cette région, aucun observateur n'a eu l'impression, même légère, de l'existence d'une couronne. Ce fait est très remarquable et d'autant plus étrange que, dans d'autres éclipses, des couronnes ont été photographiées quelques minutes avant et après la totalité: donc, avec beaucoup plus de lumière que celle de la phase maxima de l'éclipse actuelle. Je ne peux expliquer cela, attendu que les photographies obtenues par Mrs. WILLIS et MAUNDER en 1900 se rapportaient à des époques de minimum d'activité solaire, que par un affaiblissement des dimensions de la couronne ou de son intensité lumineuse et actinique: l'année si exceptionnelle que nous traversons en est peut être la preuve.

Le graphique de la fig. 8 permet d'apprécier les variations de la température pendant l'éclipse.

Il serait intéressant d'obtenir quelques renseignements qui pourraient éclaircir l'hypothèse posée de l'existence d'un Soleil intérieur porté à une très haute température. Son existence devrait être de-

voilé par une chute rapide de la température dès le commencement de son éclipse.

La température devrait se maintenir très basse mais avec de petites variations pendant leur éclipse totale, et lorsque la Lune commençait à le laisser à découvert on devrait observer une brusque élévation de température.

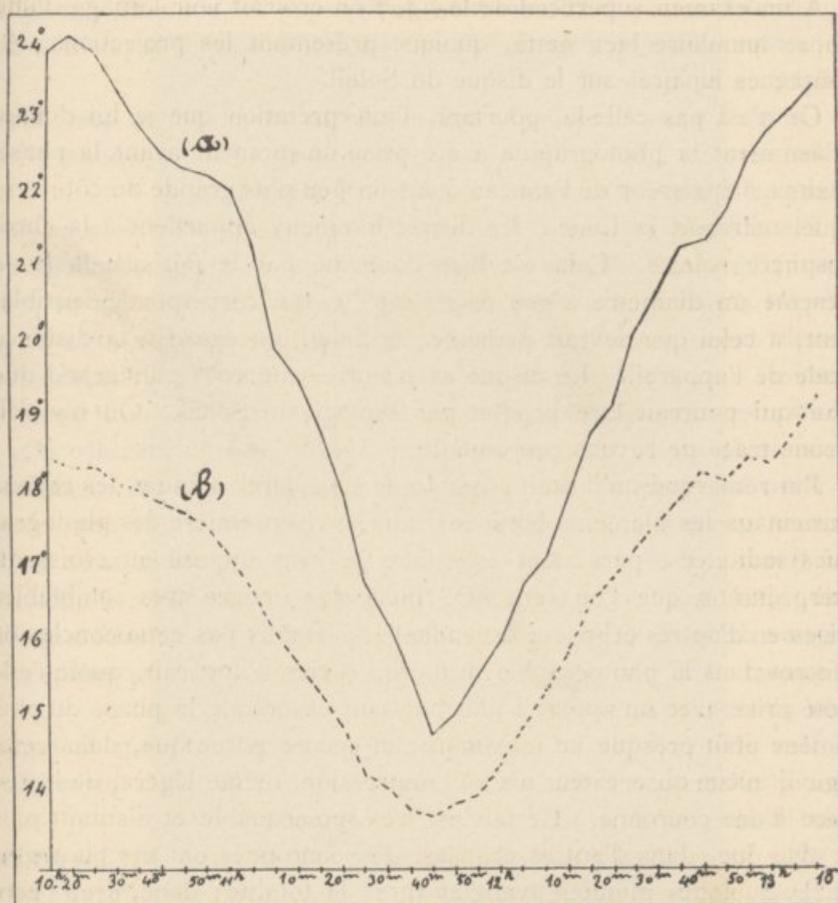


Fig. 8

Courbes de la température

Il est intéressant d'observer que la courbe (b), qui donne les variations de la température à l'ombre, semble confirmer cette hypothèse. La courbe (a), des températures au Soleil, quoiqu'elle ne soit pas si concluante dans la part qu'on pourra rattacher à l'éclipse totale d'un Soleil intérieur, se présente de manière à confirmer la même hypothèse.

En effet, on remarque dans la courbe (b) que la température tombe rapidement dès 10^h 55^m jusqu'à 11^h 30^m : après elle a peu de variations jusqu'à 11^h 55^m, puis la température s'élève rapidement jusqu'à 45^m après midi.

Lune

POSITION

La détermination de la position de la Lune et la correction qui en résulte pour les tables employées dans le calcul de ses coordonnées, peut être obtenue par l'observation de l'époque des contacts, par celle des cordes communes, et, aussi, par la connaissance de la position de la ligne de centralité.

On a eu grand espoir d'y arriver par les observations que, dans ce but, seraient faites au moment de l'éclipse actuelle: cependant elles n'ont pas donné les résultats auxquels on s'attendait.

Les difficultés qu'on a pour obtenir des résultats précis avec des observations méridiennes (qui ont l'avantage de leur multiplicité et l'emploi d'instruments rigoureusement étudiés), et celles qui se présentent dans les méthodes photographiques que BOUET a essayé, le premier, en 1857, ne sont pas plus grandes que les difficultés des observations actuelles, causées par les dentelures du bord lunaire, l'incertitude sur la détermination d'un contact pouvant atteindre 4".

Dans la région d'Ovar l'observation des contacts a été considérablement gênée par les grains de BAILY. Lors même que ceux-ci ne paraissent pas et que les observations peuvent être faites avec certitude, ainsi qu'il est arrivé à Mr. BIGOURDAN à Carmelilles, il subsiste toujours des hésitations sur le point de la surface lunaire avec laquelle le contact a été fait, puisqu'il peut correspondre soit à une vallée soit à un plateau.

Les photographies cinématographiques reproduites sur la fig. 9 pour la phase maxima montrent nettement les difficultés présentées pour la détermination de l'époque des contacts.

Que les contacts extérieures ne soient pas troublés par des grains de BAILY, cela ne signifie nullement qu'il n'y ait plus de difficulté provenant des irrégularités du bord de la Lune.

Avant de poursuivre d'autres considérations sur ce sujet je dois faire remarquer que, d'après l'observation visuelle que j'ai faite, j'ai acquis la conviction qu'on ne devait pas adopter l'interprétation du phénomène connu sous le nom de grains de BAILY, présentée par Mr. BIGOURDAN dans son intéressante publication sur les éclipses du Soleil, et où l'illustre astronome semble vouloir séparer les grains de BAILY de ceux qui pourraient être produits par les montagnes lunaires.

En effet, Mr. BIGOURDAN écrit: «D'ailleurs ces apparences (les grains de BAILY) ne peuvent être confondues avec celles que produi-

sent les dentelures du bord lunaire, ici du moins tout se passe d'une manière géométrique; et BAILY lui-même les compare au ligament noir qu'on observe dans les passages de Venus sur le Soleil». Et, plus loin, il ajoute: «Quelquefois ces grains sont notés comme tremblants, mobiles le long du bord du croissant, changeant de forme, ou se fondant les uns dans les autres.»



Fig. 9

42 images positives cinématographiques

L'observation que j'ai faite, moi-même, ne s'accorde nullement avec les observations qu'ont été prises en considération par Mr. BIGOURDAN. Les images cinématographiques confirment les observations visuelles. Il n'y a pas de précipitation, ni de mobilité des grains de BAILY le long du bord du croissant et, bien au contraire, le phénomène se présente comme l'on devait s'y attendre en le conside-

rant comme une conséquence du passage des rayons solaires à travers les vallées de la Lune.

L'aspect changeant qui présentent les grains de BAILY dans leur intensité lumineuse est très remarquable. Je crois pouvoir tirer de ce fait les considérations que je présente plus loin sur la probabilité de l'existence d'une atmosphère dans les parties les plus basses de la Lune, en donnant, par cela même, l'explication de l'épaisseur exagérée des grains de BAILY.

Pour mieux apprécier la confiance que l'on doit attribuer aux résultats de l'observation voici l'information présentée à l'Académie des Sciences de Paris, le 6 juin, par Mrs. VAUNAY, COT et COURTIER, parfaitement d'accord avec les considérations que mon observation personnelle m'a suggérées.

«Les grains de BAILY dûs aux inégalités de la surface lunaire ont gêné notablement ces observations de contact et l'on a pu se rendre compte que le contact du disque solaire et d'une surface irrégulière, comme celle de la Lune, n'était pas un phénomène horaire susceptible d'une grande précision.»

On a plusieurs fois mesuré l'irregularité du bord de la Lune. Des mesures au nombre de 327, faites sur un cliché pris à l'Observatoire de Paris par Mr. PUISEUX, Mr. BELIAWSKY conclut d'énormes différences de niveau par rapport à une position moyenne, avec des variations allant de $+1''{,}7$ jusqu'à $-2''{,}9$, ou en prenant 1800^m par seconde, de $+3{,}050^m$ à $-5{,}220^m$; c'est-à-dire, si l'on prend le point le plus bas comme repère, une différence de $8{,}270^m$ sur ce niveau. Dans les 327 mesures prises, 137 seulement surpassent $5{,}220^m$; 8 surpassent $7{,}020^m$, les deux plus grandes étant de $7{,}920^m$ et $8{,}270^m$.

Mr. HEATH, dans les *Astronomische Nachrichten*, conclut de ses observations que la valeur du rayon de la Lune varie de $15'29''{,}8$ à $15'34''{,}7$ suivant l'angle de position, c'est-à-dire, de $4''{,}9$; $0''{,}3$ plus que dans le résultat obtenu par Mr. BELIAWSKY.

Il est donc évident que les irregularités de la surface lunaire exigent qu'on définisse une surface conventionnelle, employée comme point de repère. Cette nécessité a été reconnue par M. VAUSSAY, COT, et COURTIER qui ont adopté pour définir le contour de la surface lunaire, «une courbe moyennée à l'intérieur de laquelle il restait encore quelques grains brillants». Elle correspond à la proposition faite par HAIR, en 1909, pour l'adoption d'un niveau moyen.

Dans la communication que j'ai fait à l'Académie des Sciences de Paris sur l'allongement du contour lunaire, déduit de mes observations, rapport que Mr. DESLANDRES m'a fait l'honneur de présenter,

j'ai indiqué l'adoption d'une surface de niveau correspondant au point le plus bas observé à la surface lunaire.

Il sera impossible d'établir un ensemble parfait de connaissances sur les éléments de la Lune tant qu'il n'y aura pas d'études définies faites dans ce sens là.

Les travaux photographiques accomplis par Mr. LEVY et PUISEUX à l'Observatoire de Paris constituent déjà de précieux éléments par la netteté et la rigueur des images. Il est, pourtant, indispensable encore de compléter ces travaux, d'une si haute valeur, par une série d'images de la Lune qui puisse nous donner son aspect pour de courtes variations de son terminateur. Alors seulement on pourra utiliser, avec la rigueur exigée, les résultats de l'observation.

Par rapport à l'observation des cordes communes nous avons déjà parlé de la remarque faite par Mr. BIGOURDAN «qui souvent les points des cornes du croissant solaire ont paru soit emoussées, soit détachées entièrement»: ce qui est tout-à-fait confirmé par les images cinématographiques. La valeur qu'on pourrait attribuer à une telle observation est, donc, bien réduite.

Reste encore l'observation de la position de la ligne de centralité. Généralement les observateurs qui se sont installés près des lignes centrales annoncées ont eu l'impression d'une éclipse centrale. Il en est résulté que la bande comprise par les lignes centrales annoncées étant déjà large de 7 kilomètres celle des lignes observées s'est encore élargie, puis qu'elle a été au moins de 9 kilomètres comme l'on peut vérifier sur la fig. 1.

Dans la même figure on voit que sur une région large de 2 kilomètres, située entre la ligne de la *Connaissance des Temps* et celle de l'*American Eph.*, les lignes sont plus nombreuses qu'ailleurs. On pourrait prétendre en conclure que la ligne de centralité devrait être située dans cette région. Le fait est, peut-être, vrai, mais on ne peut pas l'établir comme conséquence de la densité des lignes et qui signifie seulement la préférence accordée à cette région.

En ce qui me concerne, je crois que le poste n.° 10, où j'ai observé, se trouvait tout près de la ligne centrale. Mon assertion est justifiée par les fig. 7 et 9. La première reproduit une image prise un peu avant la phase totale mais où les segments de l'anneau qui se trouvent dans la direction du mouvement de la Lune sont d'une parfaite égalité. Dans les images cinématographiques, fig. 9, prises avant et après la phase maxima il est de toute évidence que la Lune a été sensiblement concentrique avec le Soleil. L'examen des images équidistantes de la phase maxima conduit à la même conclusion.

La circonstance que le côté est paraît toujours plus perlé dans

les images cinématographiques de la fig. 9 pourrait susciter des doutes sur la symétrie du phénomène; il n'en sera rien dès que l'on considère l'orographie lunaire: à cela peuvent servir très avantageusement les reproductions réduites qui se trouvent dans les figs. 10 et 11 de deux photographies de la Lune prises par Mr. POISEUX, appartenant au magnifique Atlas photographique publié par l'Observatoire de Paris, et que je présente ici dûment autorisé par l'aimable et éminent directeur de l'Observatoire de Paris, Mr. BAILLAUD.

Malgré qu'il n'y ait pas une entière correspondance avec la position de la Lune à l'époque de l'éclipse, elles peuvent être utiles en observant que la libration en longitude, celle dont l'influence est plus sensible, avait à l'époque de l'éclipse une valeur proche de la moyenne, près de 5°.

En regardant attentivement ces images on voit que, dans le bord est, excellent par leur nombre et leur longueur les basses vallées, particulièrement on observe dans toutes les images de la fig. 9, un large grain de BAILY parfaitement en correspondance avec une vallée qu'on rencontre dans la fig. 10; sur le bord ouest s'étend un long et considérable massif de montagnes; il en résulte que dans les images cinématographiques ce côté du disque est seulement interrompu par un grain de BAILY au moment de la phase maxima, et quelque peu avant et après cette phase.

Les images qui suivent celle de la phase maxima pourraient faire supposer qu'on était au sud de la ligne centrale. C'est facile à reconnaître que ce n'est pas ainsi, attendu que les deux grains de BAILY qui se trouvent plus à l'est doivent être mis de côté, aussi bien que celui qui se trouve plus haut, à l'ouest, et parceque la comparaison de deux images écartées et équidistantes de la phase maxima, montre aussi que l'éclipse a été, ici, sensiblement centrale.

Je crois cette conclusion d'autant plus sûre que l'éclipse à cet endroit a été totale dans le sens du mouvement de la Lune, et dans le sens perpendiculaire elle a été *perlée*, désignation due à Mr. FLAMARION.

Cette classification de l'éclipse, si sûrement confirmée par les images cinématographiques, donne l'explication des divergences qui ont surgi, et la raison par laquelle l'éclipse a été considérée totale par quelques observateurs.

Comme les irrégularités du bord de la Lune donnaient lieu à l'apparition des grains de BAILY plus nombreux, plus étendus et plus intenses, à l'est, on comprend facilement comment l'éclipse a pu être jugée centrale par des observateurs placés sur une grande étendue à l'ouest de la station où j'ai observé, ce que, justement, est arrivé.



Figs. 10 et 11

Reduction des images de la Lune publiées dans l'Atlas photographique de la Lune (Observatoire de Paris).
Fig. 10. Prise à 2 septembre 1898 (12^h,7 T. M. de Paris). — Fig. 11. Prise à 14 novembre 1899 (9^h,5 T. M. de Paris).

Ces considérations me portent à croire que les observations de cette nature n'offrent plus, ni même autant de confiance, que celles qu'ont peut faire tous les jours pour la détermination de la position de la Lune. Cependant, la connaissance de nombreuses observations faites à des endroits différents, pourra, peut-être, par la compensation des erreurs conduire à des résultats de valeur.

D'une pareille tâche, si importante que difficile, s'est chargé le savant astronome de l'Observatoire de Paris Mr. SIMONIN qui, à présent, calcule les corrections, provenant des observations effectuées, que l'on doit faire sur la position et le diamètre de la Lune. Par le poids calculé pour ces corrections on pourra estimer la confiance qu'elles mériteront.

Diamètre e allongement du contour lunaire

Pour la détermination du diamètre de la Lune on devrait utiliser les observations des époques des contacts et des cordes communes, dont nous avons déjà vu la valeur quand nous nous sommes occupés de la position de la Lune.

Puisque l'on croyait que la zone de totalité ou annulaire devrait avoir une petite largeur, on a préparé en plusieurs endroits des observations pour la détermination de ses limites.

Si l'on avait pu la faire rigoureusement elle nous aurait conduit à une valeur très précise du diamètre de la Lune, supposée sphérique.

La discussion que nous avons fait des observations montre qu'elles n'ont pas été complètement satisfaisantes.

Les divergences sur l'appréciation de la ligne de centralité ayant été fort importantes, on comprend bien quelle incertitude en est résultée pour la largeur de la zone de totalité, qui présente des dimensions fort exagérées.

Heureusement l'enregistrement cinématographique fournit des renseignements très intéressants, qui me semblent permettre d'expliquer la diversité des valeurs attribuées au diamètre de la Lune, par le fait que les images cinématographiques démontrent que la Lune n'est pas un corps sphérique et qu'elle doit être définie par ses diamètres, l'un plus grand que l'autre; le premier dans le sens du mouvement de la Lune et le second dans une direction perpendiculaire à celle-là.

Ces conclusions proviennent de la comparaison des images de la Lune et du Soleil laquelle, dans les circonstances où j'ai observé, peut être faite à la phase maxima, dans des conditions exceptionnellement avantageuses, comme l'on reconnaît sur le fig. 9.

Il faut remarquer l'aspect différent que les grains de BAILY formés dans un certain lieu du disque lunaire présentent lorsque l'on examine des images successives. On constate que, exceptés deux qui persistent à l'est, correspondants à des régions les plus basses de la Lune, tous ont un aspect nebuleux, au commencement ou à la fin, pendant un certain nombre d'images, 6 à 10, dans la direction du mouvement de la Lune, les autres images étant nettement brillantes. Dans le négatif reproduit dans la fig. 13 on constate bien ce fait remarquable. À l'examen microscopique des pellicules positives, placées en face d'un foyer lumineux, on reconnaît, nettement, le changement soudain de l'aspect des images; on voit dans les extrêmes une faible intensité lumineuse et dans les intermédiaires une lumière intensive et brillante, le changement n'étant pas graduel.

Plus loin nous parlerons de l'interprétation que l'on pourra donner de ce phénomène: ici nous nous servons de cette conclusion, à savoir que la lumière de Soleil passe directement à travers les vallées lunaires lorsque les grains de BAILY présentent un aspect brillant. On constate très précisément le moment où les images prennent cet aspect et doivent être considérés comme des vrais grains de BAILY avec la signification qu'on leur donne généralement.

L'examen des images cinématographiques montre qu'il a 40 images équidistantes de la phase maxima où manquent les grains de BAILY selon le diamètre qui est dans la direction du mouvement de la Lune. En prenant pour rapport le diamètre du disque apparent du Soleil on peut en conclure que le diamètre de la Lune pris dans le sens du mouvement de cet astre, et rapporté aux points les plus bas des vallées lunaires, dépasse celui-là de 3.004^m . C'est l'espace parcouru par la Lune pendant la période de $4^s,4$, où l'on a pris les 40 photographies, dans son mouvement relatif qui était de $0''381$, ou $692^m,66$ par seconde.

Il faut observer qu'on ne doit pas supposer que l'approximation avec la quelle sont données ici quelques résultats exprime la rigueur qu'on lui peut attribuer. C'est évident qu'il faudra d'autres observations pour qu'on puisse établir des valeurs définitives.

Dans la direction perpendiculaire le diamètre de la Lune serait inférieur à celui de comparaison de moins d'un kilomètre, en admettant que les grains de BAILY de ses extrémités ont été précédés de, au moins 6 images nébuleuses, minimum qu'on observe dans les images qui se trouvent dans le sens de son mouvement.

L'inégalité des diamètres de la Lune peut être expliquée par un aplatissement.

Considerons, d'abord, sa figure rapportée au niveau inférieur des vallées qui se trouvent dans la direction équatoriale et polaire.

En prenant pour semi-diamètre de la Lune $1.736^{\text{km}},66$ (Newcomb), sans considérer la réduction du diamètre dans le sens polaire, on trouve comme valeur de l'aplatissement $\frac{1}{1156}$, laquelle peut être prise comme une limite inférieure.

En supposant la réduction minima reconnue pour le semidiamètre polaire, exactement de 484^{m} pour 6 images nebuleuses, il en résulte pour la différence des diamètres 3972^{m} et pour la valeur de l'aplatissement $\frac{1}{875}$.

Considérons maintenant comme figure de la Lune la surface tangente aux cimes des montagnes qui se trouvent dans la direction équatoriale et polaire.

Pour la détermination de l'aplatissement nous remarquerons qu'il y a 120 images depuis l'apparition des grains de BAILEY dans la position du second contact jusqu'à leur disparition dans celle du troisième. Le temps de pose de 120 images étant $13^{\text{s}},2$, et si l'on remarque encore que le déplacement relatif de la Lune est, par seconde, de $692^{\text{m}},66$ on conclut pour le diamètre de la Lune dans le sens de son mouvement, relativement au diamètre de comparaison, un excédant de $9^{\text{k}},143$. En supposant dans la direction polaire les cimes des montagnes tangentes au disque apparent du Soleil, nous aurions pour valeur de l'aplatissement $\frac{1}{380}$, certainement très élevé, cela étant correspondant à la supposition que les cimes des montagnes polaires ne surpassaient pas le disque apparent du Soleil. Je crois préférable de faire l'appréciation de l'aplatissement en prenant pour surface de référence de la Lune celle du niveau du point situé le plus bas, et attendant autres observations, prendre pour aplatissement de la Lune le minimum trouvé de $\frac{1}{1156}$.

L'inégalité des diamètres peut être aussi interprétée comme la conséquence d'un allongement de la Lune dans le sens de la Terre, mis en évidence par la libration.

Je vais présenter les raisons qui me portent à croire préférable la première explication, tout en démontrant que celle de l'allongement est, en tout cas, insuffisante.

L'hypothèse de l'allongement est une conséquence de la théorie de LAPLACE sur la formation du système solaire, et elle avait été déjà exposée par NEWTON.

Dans les *Principes de la Philosophie Naturelle*, proposition xxxviii, Liv. 3^{me}, en s'appuyant sur l'observation des marées terrestres et sur l'action que sur la Lune, fluide, aurait dû produire l'action de la Terre, NEWTON conclut: «Ainsi comme la force de la Lune élève notre mer à la hauteur de 8 pieds et $\frac{3}{5}$, le fluide (comme notre mer)

de la Lune serait élevé par la force de la Terre à la hauteur de 39 pieds. Et par cette cause, la forme de la Lune doit être celle d'un spheroïde dont le grand diamètre prolongé passe par le centre de la Terre et surpasse l'autre diamètre qui lui est perpendiculaire de 186 pieds. La Lune a donc cette forme et doit l'avoir prise dès le commencement. C'est ce qui fait que la Lune présente toujours le même côté à la Terre; car la Lune ne peut être en repos dans une autre position, mais elle doit toujours retourner à celle-ci en oscillant.»

Dans l'*Exposition du système du Monde* LAPLACE présente la même opinion, avec grande analogie d'expression: «La Lune en vertu de son mouvement de rotation est un peu aplatie à les pôles; mais l'attraction de la Terre a dû allonger son axe dirigé vers cette planète. Si la Lune était homogène et fluide, elle prendrait, pour être en équilibre, la forme d'un ellipsoïde dont le plus petit axe passerait par les pôles de rotation; le plus grand axe serait dirigé vers la Terre et dans le plan de l'équateur lunaire; et l'axe moyen situé dans le même plan serait perpendiculaire aux deux autres. L'excès de l'axe moyen sur le petit axe, est environ $\frac{1}{29711}$, le petit axe étant pris pour unité».

C'est la doctrine courante, toujours établie sur l'hypothèse d'un état fluide antérieur.

On démontre que la Lune à l'état fluide, constituée par une masse homogène dont les molécules obéissent à la loi de NEWTON et subissant l'attraction d'un centre éloigné (la Terre) situé dans le plan de l'équateur et dont la durée de sa révolution autour de ce centre est la même que celle de sa rotation, ne peut pas rester en équilibre ayant la figure d'un ellipsoïde de révolution aplati dans la direction de l'axe de rotation; pour que l'équilibre ait lieu la figure doit être celle d'un ellipsoïde dont les trois axes sont inégaux: le plus grand b dirigé dans le sens de la Terre, et le plus petit a étant celui de rotation. Entre les trois axes a , b , c (moyen) il y aurait les rapports suivants:

$$\frac{b-a}{a} = 0,0000375 = \frac{1}{26666}, \quad \frac{c-a}{a} = 0,0000094 = \frac{1}{106383}.$$

L'aplatissement de la section faite par le plan déterminé par la direction Lune-Terre et par le plus petit axe serait, en effet, 4 fois plus grand que l'aplatissement de la section perpendiculaire, comme conclut LAPLACE.

Ces valeurs, cependant, ne sont pas d'accord avec les résultats que l'on obtient en partant des lois du mouvement découvertes par

DOMINIQUE CASSINI, les valeurs des moments d'inertie étant 16 fois plus petites que celles qu'on obtient en tenant compte de la libration.

L'hypothèse, pour la constitution de la Lune, d'un fluide formé par des couches concentriques dont la densité augmente de la surface vers le centre, mène à une valeur encore moindre pour le moment d'inertie relatif à l'axe dirigé dans la direction Lune-Terre et, par cela même, la divergence s'accroît encore.

LAPLACE a indiqué aussi comme explication la déformation de la Lune à l'époque de sa solidification.

HANSEN et HERSCHEL ont émis l'opinion que la Lune présentait un allongement correspondant à une différence de 1 kilomètre entre les semidiamètres. GUSSEN en comparant les déplacements, dûs à la libration, des points situés près du centre de la Lune avec ceux d'autres points situés près des bords, en a conclu un considérable allongement de $\frac{1}{18}$. Cependant Mr. FRANZ, répétant les mesures prises par GUSSEN, ne croit pas justifiée cette conclusion et croit presque insensible l'allongement de la Lune dans la direction de la Terre.

Mr. HAYN, rapportant les observations faites en 1877-1879 par Mr. HASTWIG dit, dans le *Astronomische Nachrichten* de 1907. «Il se confirme que le cratère MAESTING A dépasse le niveau moyen d'environ 2'',2 ou de 4000^m, ce qui semble indiquer un allongement de l'ellipsoïde lunaire dans la direction de la Terre, allongement que probablement atteint 2000^m ou 3000^m.» Cette valeur était, en tout cas, bien moindre que celle indiquée par GUSSEN.

Contre l'existence d'un aplatissement appréciable de la Lune il y a le théorème de CLAIRAUT. Il établit pour l'aplatissement d'une masse fluide homogène, ayant un mouvement de rotation autour d'une axe, les limites $\frac{\varphi}{2}$ et $\frac{5\varphi}{4}$, où φ représente la rapport de la force centrifuge équatoriale à la gravité correspondante; la limite $\frac{5\varphi}{4}$ correspond à l'hypothèse d'une masse homogène, et la limite $\frac{\varphi}{2}$ à celle d'une masse concentrée au centre. En calculant l'aplatissement dans la première hypothèse on aurait une limite supérieure.

Si l'on considère le mouvement actuel de la Lune qui, en vertu de sa petite vitesse, conduit à une valeur insignifiante de la force centrifuge, on conclut pour cette limite la valeur $\frac{1}{180000}$, 600 fois plus petite que celle qui est adoptée pour l'aplatissement de la Terre. Cette doctrine est confirmée par les résultats obtenus pour les planètes dont il y a été possible d'apprécier les aplatissements; les valeurs déduites pour ces limites sont: $\frac{1}{577}$ et $\frac{1}{231}$ pour la Terre, $\frac{1}{23,5}$ et $\frac{1}{9,4}$ pour Jupiter, $\frac{1}{23,5}$ et $\frac{1}{9,4}$ pour Saturne.

De tout cela on peut conclure par rapport à l'hypothèse d'un allon-

gement de la Lune dans la direction Lune-Terre:— Qu'il est prévu comme conséquence de l'hypothèse d'un état fluide initial des corps du système planétaire:— Qu'il n'y a pas d'observations qui puissent confirmer son existence.

On voit, donc, que la prévision de l'allongement dépend d'une hypothèse sur l'état fluide dans le quel les corps du système planétaire auraient existé. La discussion de ce sujet qui s'attache au problème cosmogonique et dont l'intérêt croit toujours, nous mènerait trop loin; je n'hésite pas, cependant, à exprimer l'opinion que je trouve bien faible la base sur qui repose cette prévision, malgré les résultats qui, par elle, ont été obtenus, et malgré encore que Mr. H. POINCARÉ le regretté savant à qui la science doit les plus variés et remarquables travaux, ait dans ses *Leçons sur les hypothèses cosmogoniques* manifesté sa préférence pour l'hypothèse de LAPLACE: «Elle est toujours debout; c'est encore elle qui rend mieux compte de bien des faits».

Elle a, en effet, le grand avantage de faciliter l'application de l'analyse mathématique et, pour la consacrer, l'expérience de PLATEAU. Aujourd'hui, pourtant, qu'il est possible d'étudier le passé par l'observation des aspects variés qui nous offre l'Univers, qui (on peut le supposer) présente à l'actualité toutes les phases que la nature peut offrir dans la succession des temps, sa valeur se trouve très réduite.

Malgré que des masses importantes existent à l'état fluide, c'est certain que la matière se trouve, en grande quantité, dans un état corpusculaire, ou formant des corps compacts plus ou moins denses.

Dans l'enveloppe gaseuse de la Terre, partie minime par rapport à la masse terrestre, il y a des masses relativement considérables de corpuscules, étant très admissible que le sphéroïde terrestre, encore en formation, augmente avec leur dépôt. On sait bien que malgré qu'on puisse admettre l'existence d'une enveloppe gaseuse pour le Soleil, son atmosphère est composée par des corpuscules que les forces radiantes projectent dans toutes les directions, la Terre bénéficiant sûrement de cette distribution qui, sans doute, est faite par tous les corps radiants.

Seulement l'étude de la constitution des nébuleuses et de la dispersion de la matière pourra fournir des éléments sûrs pour l'éclaircissement de ce sujet. À présent on peut seulement avoir comme sûr que la matière est soumise à des actions réglées par la loi de la gravitation et que sa constitution est changeable; et on ne doit pas hésiter à admettre son évolution pour les forces qui l'ont constituée et qui, en agissant sur la matière constituée, expliquent ces phénomènes.

C'est probable que, malgré que la constitution de la matière et les

mouvements qu'elle présente soient des faits dérivés d'un principe général, il y ait des conditions locales complexes qui rendent différents les procédés d'organisation. Dans la Terre nous trouvons des exemples frappantes dans les nombreux aspects offerts par la multiplication des plantes et des animaux, malgré que par une étude approfondie on puisse leur trouver un principe commun. Il y a-t-il eu, à un moment donné, un puissant motif pour la constitution des corps provenant des anneaux de LAPLACE ou des ondes géantes de DARWIN? Il me semble que l'on ne doit pas rejeter systématiquement ces deux hypothèses.

Ce n'est pas douteux que l'observation montre l'existence de nébuleuses ayant la forme attribuée par LAPLACE à la nébuleuse planétaire. Mais elle ne fait pas constater une constitution pareille à celle que LAPLACE a supposé. On reconnaît aussi qu'il y en a, avec des formes très différents, plusieurs même qu'on ne peut pas classer, et d'autres en spirale ainsi qu'on peut supposer avoir été la forme de la nébuleuse planétaire. En effet, on a déjà démontré que la disposition des planètes peut être mise d'accord avec une distribution en spirales logarithmiques, forme mathématique démontrée pour plusieurs nébuleuses étudiées par Mr. DE PAHLEN.

Par cela je crois que la Lune, la Terre et tous les corps qui ne sont pas, dans leur plus grande partie, dans un état radiant, sont des astres en voie de formation, des noyaux solides où se trouvent emmagasinées d'énormes quantités d'énergie, malgré qu'elles n'aient qu'une minuscule valeur dans l'Univers.

Ces énergies sont constamment mises en évidence, certainement en de très petites quantités, dans les manifestations volcaniques, par exemple. Elles prendront leur forme définitive lorsque ces masses se constitueront comme des corps radiants de forces, sans que de ce fait puisse résulter aucune perte d'énergie dans l'Univers en conséquence de leur choc avec d'autres. Le fait est la conséquence de la modification des mouvements dont elles sont animées, par la modification des forces qui les déterminent dans ce moment.

Les corpuscules étant soumis à la loi de la gravitation, les conséquences de leurs chocs et des mouvements dont les atomes même devront être animés à l'époque de leur constitution, sont assez suffisantes pour justifier les phénomènes que nous observons. Ils prennent pour nous une extraordinaire importance à cause de notre très petite valeur dans l'Univers matériel, si grand, cependant, si l'on considère notre puissance de compréhension, en nous faisant, alors, l'idée d'être une extraordinaire harmonie ce qui n'est plus qu'un événement éphémère que nous pouvons admirer par ce que nous en sommes le résultat.

Je crois donc préférable à l'hypothèse d'une forme fluide initiale celle de l'existence de corpuscules qui par leur concentration en noyaux, et superposition de nouveaux corpuscules, ont constitué les corps du système planétaire.

C'est facile à comprendre que dans ces conditions les corps formés aient pris des formes sensiblement sphériques, qu'il soient restés animés de mouvements de rotation et que ces corps, même s'il s'agit d'agglomérés corpusculaires, aient pris une forme plus ou moins aplatie. Il faut, cependant, ne pas donner à ces interprétations une valeur beaucoup plus grande que celle qu'en réalité présentent les faits.

On doit remarquer que si, demain, la masse d'eau qui couvre la surface solide de la terre venait à disparaître en vertu de quelque combinaison chimique ou d'un autre phénomène quelconque, la terre même présenterait une forme peu symétrique et pas sphéroïdale: cette forme que la science considère souvent et qu'elle appelle tétraédrique, ne correspond nullement aux formes simples établies par l'hypothèse très commode de la fluidité initiale.

Dans ces conditions il ne nous reste comme criterium sûr que l'observation comparée. Pour la Lune, comme nous l'avons déjà remarqué, l'étude de la forme de sa surface n'a pas fourni des éléments capables de faire de reconnaître l'existence d'un allongement dans le sens de la Terre.

Cela même s'ensuit de ce que j'ai dit plus haut et qui est établi par Mr. PUISEUX dans sa récente et remarquable publication *La Terre et la Lune*: «Jusqu'à présent il n'a pas été possible de la mettre en évidence (la libration réelle) par l'observation, non plus que l'allongement du globe lunaire vers la Terre.»

Les raisons exposées pour démontrer qu'il n'y a pas des bases solides qui permettent d'établir *à priori* l'existence de l'allongement, justifient aussi qu'on ne peut pas admettre comme des conclusions sûres celles qui ont été indiquées par rapport à l'aplatissement. Pour la Lune, comme nous l'avons vu, elles sont basées sur des hypothèses qui ne peuvent pas être constatées — celle d'un état fluide à une époque où la rotation aurait sa valeur actuelle. Le fait que pour trois planètes l'aplatissement est compris entre les limites, de reste assez larges, déduites de ces hypothèses ne prouve rien. Nous montrerons comme l'on peut établir d'autres encore compatibles avec ces aplatissements, et d'où l'on conclut pour la Lune un aplatissement très proche de celui qu'indique l'observation que j'ai faite.

Par rapport à la Lune, surtout, on admet l'hypothèse que la période de son mouvement de rotation a eu une augmentation progressive jusqu'à devenir égale à sa période de révolution.

Elle aurait été donc beaucoup plus petite et, par cela même, bien plus grande la force centrifuge et la valeur de φ et, par conséquent, un aplatissement qui serait resté, malgré qu'il fut aussi accompagné d'un allongement à cause de l'action de la Terre.

L'hypothèse d'une phase initiale fluide n'exclut pas la possibilité d'un fort aplatissement, et l'observation, seule, peut éclaircir ce sujet.

Sur ce que l'on a observé jusqu'à présent Mr. PUISEUX dit encore, dans la publication citée; «on a d'ailleurs pas constaté davantage un aplatissement suivant la ligne des pôles.»

Les conditions particulières où j'ai observé démontrent qu'on peut admettre l'existence d'un aplatissement important et fournissent une limite inférieure très probable. Je démontrerai encore que l'inégalité des diamètres trouvée ne peut pas être expliquée par les allongements admis dans le sens de la Terre, en leur supposant même la valeur exagérée de $\frac{1}{18}$; et que les aplatissements trouvés pour la Terre, Jupiter et Saturne, les seuls calculés, sont compatibles avec une hypothèse qui donne pour la Lune un aplatissement très proche de celui qui s'accorde avec l'inégalité susdite.

Considérons, pour démontrer la première proposition, un ellipsoïde allongé dans le sens de la Terre et dont la section faite par un plan pris dans cette direction soit une ellipse ayant l'ellipticité trouvée par Mr. GUSSEN de $\frac{1}{18}$. Cherchons l'inégalité maxima des diamètres de la section perpendiculaire à cette direction, passant par le centre de la Lune lorsque la libration en longitude sera de 8° , à peu près sa plus grande valeur.

Dans la fig. 12 nous avons l'ellipse dont les demi-axes sont Cy et Cx , avec l'ellipticité $\frac{1}{18}$, et dont nous supposons le plus grand diamètre Cx pris dans la direction Lune-Terre.

Cy' et Cx' sont les diamètres d'une ellipse égale à celle-là, dans la position correspondante à la libration en longitude de 8° : dans la même figure est aussi représentée une ellipse dans une position symétrique.

On voit immédiatement par la figure que l'allongement ne peut pas expliquer l'inégalité observée. Celle-ci doit être au moins de près de deux kilomètres et il en résulterait alors, dans le sens de Cy , une augmentation pour le diamètre de près de $0^{\text{mm}},5$. La libration de la Lune en longitude était à l'époque de l'éclipse de 5° et, malgré que la figure a été tracée pour la libration de 8° , on n'observe aucun allongement dans la direction du petit axe.

Mais c'est facile de vérifier analytiquement l'effet produit par la

libration maxima et de reconnaître qu'on obtient une valeur insignifiante, pas comparable à l'inégalité observée des diamètres.

Si l'on rapporte l'ellipse dont les axes sont dans la direction Cx' et Cy' , aux axes coordonnés Cx et Cy , le plus petit demi-axe étant pris par unité et, par cela même, le plus grand demi-axe ayant la valeur 1,055; si l'on considère que l'allongement indiqué par GUSSEN

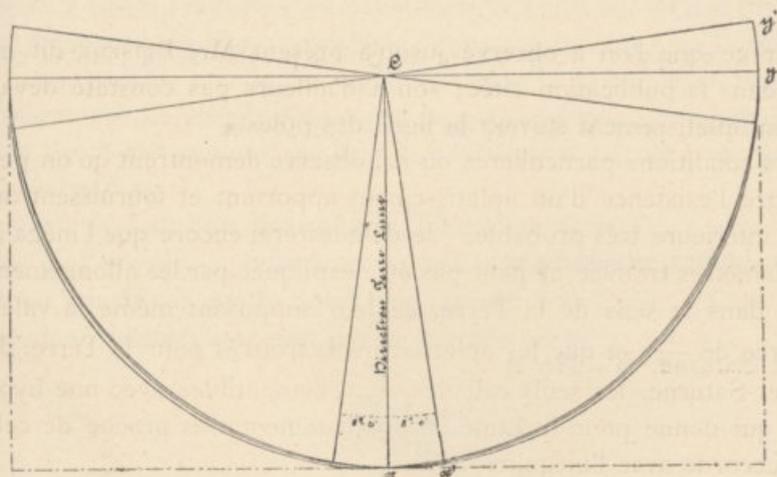


Fig. 12

est exactement de 0,055, et si l'on désigne par θ l'angle xCx' de la libration, on aura pour l'équation de l'ellipse:

$$(x \cos \theta + y \sin \theta)^2 + 1,055^2 (y \cos \theta - x \sin \theta)^2 = 1,055^2.$$

La différence entre la plus grande ordonnée et le petit demi-axe donnera l'effet produit par l'allongement, dont on obtiendra la valeur en prenant $\theta = 8^\circ$.

La condition du maximum conduit à

$$\frac{y}{x} = \frac{\cot \theta + 1,055^2 \operatorname{tg} \theta}{1,055^2 - 1}$$

d'où

$$x = 0,0155428y$$

et

$$y = 1000007.$$

L'effet de l'allongement serait donc seulement de $3^m,47$, insensible comme la construction l'avait déjà indiqué.

Il reste encore à vérifier que l'on peut établir des formules qui donnent pour les aplatissements des planètes des valeurs qui sont d'accord avec celles qui ont été observées et qui, pour la Lune, con-

duisent à une valeur approchée de celle qui est indiquée par l'observation que j'ai faite.

C'est ce qu'on reconnaît en prenant pour les aplatissements α des valeurs données par l'expression

$$\alpha = \frac{2}{\sqrt{m}}$$

m étant le rapport de la masse du Soleil à celle de la planète considérée.

En effet, pour la Terre, on a $m = 355.560$ et

$$\alpha = \frac{1}{298}.$$

Pour Jupiter, $m = 1054$ et:

$$\alpha = \frac{1}{16}.$$

Pour Saturne, $m = 350$ et

$$\alpha = \frac{1}{30}.$$

les valeurs adoptées sont respectivement:

$$\frac{1}{295}, \quad \frac{1}{17,1}, \quad \frac{1}{9,2}.$$

Les valeurs obtenues pour la Terre et Jupiter sont donc très concordantes; la différence que l'on trouve pour Saturne, malgré qu'elle soit assez sensible, n'est pas de nature à diminuer l'importance de la formule qui, pour les planètes les mieux étudiées, donne de si appréciables résultats.

Comme l'on voit, la formule employée correspond à admettre que les aplatissements varient selon le rapport inverse de la racine carrée du rapport entre la masse du Soleil et celle de la planète.

Pour les satellites nous supposons d'une façon analogue que les aplatissements varient selon le rapport composé de la racine carrée de la masse du Soleil (la masse de la planète étant prise pour unité) et de la racine carrée de la masse de la planète (la masse du satellite étant prise pour unité),

$$\alpha_1 = \frac{2}{\sqrt{m}} \cdot \frac{2}{\sqrt{m_1}}.$$

Pour la Lune on aurait

$$\alpha_1 = \frac{1}{298} \cdot \frac{2}{\sqrt{87,73}} = \frac{1}{1341}.$$

Je présente ces résultats, seulement, dans le but de démontrer qu'on ne peut pas attribuer trop d'importance à des formules qui ne soient pas fondées sur des faits bien constatés.

Je remarquerai que l'existence d'un aplatissement considérable dans la Lune doit être la cause d'un phénomène qui, pour nous, a un intérêt tout spécial. Admise l'existence d'un renflement équatorial de la Lune, l'influence du Soleil et de la Terre sur lui doit produire une précession de l'interception de l'équateur lunaire avec l'orbite de la Lune, pareille à celle des équinoxes pour la Terre; il en résultera la possibilité de visibilité de toute la surface lunaire pendant la période de ce mouvement, qui peut être facilement calculé à une grande approximation.

C'est évident que, dans ce cas, l'influence de la Terre sera beaucoup plus grande, et cette astre se trouve par rapport à la Lune aux mêmes conditions que le Soleil par rapport à la Terre. Nous pourrions donc calculer son effet par la formule connue

$$\phi = \frac{3 T e^2 \cos \varepsilon}{8 \pi r^3 b^2 \sin i''} \times t$$

où T est le produit de la masse de la Terre par la constante d'attraction; e est donné par $e = a(2 - a)$, a étant l'aplatissement; ε est l'obliquité de l'équateur sur le plan de l'orbite lunaire, r la distance moyenne de la Terre à la Lune, b le rayon équatorial de la Lune et t la période de la révolution de la Lune autour de la Terre.

Attendu que la Lune se trouve à une grande distance du Soleil, nous pourrions calculer, avec une grande approximation, l'action de celui-ci par une formule pareille mais on reconnaît, en effectuant le calcul qu'elle n'est pas appréciable.

Si l'on prend comme aplatissement probable la valeur obtenue $\frac{1}{1156}$, on obtient pour la précession *terrestre* pendant le période de révolution de la Lune $2'',26$. On conclut pour la période de la révolution de la ligne des noeuds une durée de près de 43.000 ans. Ce n'est pas donc surprenant que cet effet n'ait pas été reconnu malgré qu'on puisse déjà compter une longue période d'observations de la Lune. On doit remarquer encore les mauvaises conditions dans lesquelles ont été effectuées la plupart de ces observations, puisque l'emploi des lunettes est relativement récent et celui de la photographie, dont on doit beaucoup espérer, bien plus récent encore, l'étude de ces phénomènes étant toujours compliquée par les librations.

Atmosphère et activité lunaires

LAPLACE dans l'*Exposition du Système du Monde*, en s'occupant de l'atmosphère lunaire estime sa valeur au moyen des réfractions qu'elle doit produire et conclut «L'atmosphère lunaire, si elle existe, est donc d'une rareté extrême et supérieure à celle du vide que nous formons dans nos meilleurs machines pneumatiques».

BESSEL conclut une différence de 1" entre le diamètre lunaire mesuré directement et celui que l'on calcule par les occultations des étoiles et, en conséquence, que l'atmosphère lunaire devait être au moins, à la surface de la Lune, 900 fois moins dense qu'à la surface de la Terre.

Mr. PUISEUX, dans sa publication citée plus haut, en supposant que la Lune s'est formée au dépens de l'écorce de la Terre, admet que l'action prépondérante du plus grand globe laisserait seulement au plus petit une faible partie de l'atmosphère totale et il présente l'opinion suivante: «En fait l'atmosphère de la Lune a maintenant une densité extrêmement faible».

Pourtant les remarques suggérées par l'examen des grains de BAILY conduisent à des considérations intéressantes sur ce sujet.

Pour mieux faire son appréciation sous le point de vue qui nous intéresse on a reproduit dans la fig. 13 un négatif où il y a 80 images; mieux que dans le positif, on peut vérifier les observations qui suivent.

On reconnaît, avec grande netteté, que les grains de BAILY situés dans le sens du mouvement commencent, ou finissent, par avoir un aspect nébuleux qui passe brusquement à une illumination intense. Le nombre de ces images nébuleuses varie de 6 à 10.

Je crois que l'on peut expliquer les images nébuleuses par l'existence d'une atmosphère très réfringente et de petite hauteur, existant au fond des vallées lunaires. Mais il faut d'autres observations pour qu'on puisse arrêter une conclusion définitive.

On a les raisons qui suivent pour justifier cette interprétation:

- Épaisseur exagérée des images nébuleuses et brillantes.
- Apparition d'images nébuleuses seulement dans les points du disque correspondants à des vallées lunaires.
- Variation de l'intensité lumineuse des images nébuleuses.
- Le fait que les images nébuleuses se trouvent au dedans du disque du Soleil correspondant à la photosphère.
- Que l'on trouve, côté à côté, des images nébuleuses et brillantes.

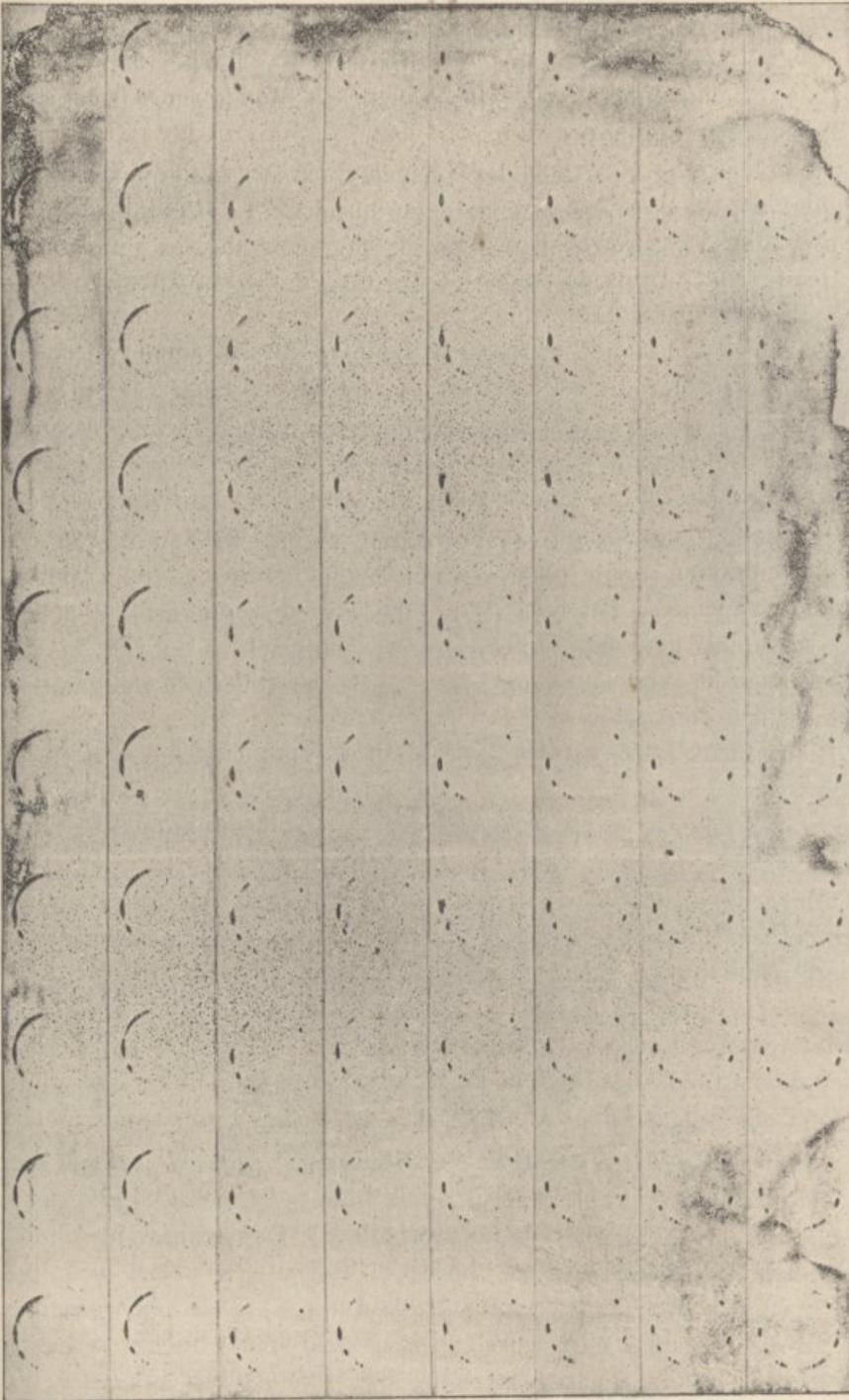


Fig. 13

80 images negatives prises avec l'appareil cinématographique

L'épaisseur exagérée des images nébuleuses et brillantes serait alors expliquée par un effet de réfraction.

On ne peut pas expliquer cette épaisseur par l'irradiation solaire, attendu que les images des vallées lunaires se montrent élargies seulement vers l'intérieur.

C'est évident que dans les images cinématographiques il n'y a pas de traces de la chromosphère qui aurait dû se présenter sous la forme d'une bande circulaire comme l'on voit sur les images des figs. 5, 6 et 7. Cela est certainement dû à la trop courte durée de la pose.

Le nombre variable d'images nébuleuses qui précèdent ou suivent les images brillantes (grains de BAILY) formées dans la direction du mouvement de la Lune, indiquerait pour les vallées lunaires des profondeurs variables et une atmosphère très peu élevée, mais dont le niveau supérieure est sensiblement uniforme. La détermination de ses limites découlerait très approximativement du nombre de ces images. Puisque leur nombre varie entre 6 et 10, on aura une variation, en temps, de 0^s,7 à 1^s,1; donc, pour ces limites, 484 et 761 mètres: d'ou l'on peut conclure pour l'atmosphère lunaire, si elle existe, une densité importante dans les basses vallées, à une hauteur inférieur à 1 kilomètre.

On pourra estimer sa densité par l'effet de la réfraction horizontale.

Une forte densité dans les vallées de la Lune situées sur son disque à l'époque de l'éclipse devient explicable si l'on considère qu'on doit supposer la température très basse dans ces régions. En effet, à cette occasion, les rayons du Soleil, tangents aux surfaces de ces vallées, doivent y produire un effet très semblable à celui que l'on observe dans nos régions polaires, la situation étant la même, seulement avec une moindre durée.

Dans deux suites d'images cinématographiques on peut remarquer des taches blanchâtres qui méritent une attention toute particulière.

Dans la fig. 14 sont reproduites 6 de ces images où l'on voit distinctement une de ces taches à la place qui correspond à celle qui a été marquée d'une croix dans la première. Dans toutes les photographies, 350, prises à cette phase de l'éclipse il y a une tache pareille et au même endroit. Dans une autre suite de photographies prises à une phase antérieure, se trouve aussi une tache du même ton, beaucoup plus petite, près du bord nord de la Lune. Je ne présente pas ces photographies parce que, par la reproduction, ces détails disparaissent entièrement.

Il me semble qu'on ne peut pas attribuer ces taches à quelque

effet optique produit dans l'appareil et, aucunement, à des imperfections du film: l'intensité lumineuse de celles qui si trouvent dans les photographies que je présente ici est remarquable.

Doit-on considérer ces taches comme étant une manifestation de l'activité lunaire?

Seront-elles le signe d'un vulcan en activité?

On sait combien divergent les opinions sur l'état où se trouve la Lune. Pour les uns elle est un corps absolument mort, pour d'autres elle a des vulcains et une activité un peu plus grande que celle qu'on observe dans le vulcanisme terrestre.

C'est intéressant de rapporter ici l'observation faite par Mr. W. PICKERING dans les *Harvards Annals* où il remarque que la première opinion est généralement suivie par les astronomes qui ne se sont pas dédiés spécialement à l'étude de la Lune, et la seconde par ceux qui en ont fait le but de leur étude, comme SCHROEIER, MAEDLER, SCHMIDT, WEBB, NELSON et ELGER. Mr. PICKERING se déclare manifestement pour la seconde.

Ces doutes proviennent des difficultés que l'on a lorsqu'on fait la comparaison des photographies lunaires, cela étant dû à l'influence très variable de l'illumination de la Lune par le Soleil. Les travaux déjà réalisés dans ce but par l'Observatoire de Paris et d'autres, également soignés, qui auront lieu, certainement éclairciront ce sujet.

Puisque la Lune éprouve des variations considérables dans sa température qui atteint même de hautes valeurs, et en étant admis généralement que, malgré que l'eau ait disparue de sa surface, il en existe à l'intérieur, ce n'est pas compréhensible qu'il n'y ait plus de réactions chimiques aux quelles doivent correspondre des manifestations d'activité à sa surface.

*

Je reitere mes remerciements bien sincères à toutes les personnes referés dans ce rapide travail qui ont voulu m'en faire le plaisir de son aide très apprécié et, aussi, j'ai toute la satisfaction de témoigner mes remerciements à mon cher et distingué collègue Mr. le dr. HENRIQUE DE FIGUEIREDO, à l'illustre ingénieur Mr. LEUSCHNER et Mr. SOARES PINTO par son estimable coadjuvation.

COSTA LOBO.



Fig. 14

Images cinématographiques où l'on voit une manche blanche

Miscelânea

LUCTUOSA

Dr. Manuel de Jesus Lino

(1841-1912)

No dia 3 de maio do corrente ano, pelas 22 horas, finava-se com 71 anos de idade, na sua casa da rua do Salvador desta cidade, o Dr. Manuel de Jesus Lino, professor ordinário da extinta Faculdade de Teologia da nossa Universidade.

Foi um professor distinto, consciencioso, exactíssimo no cumprimento dos seus deveres, que deixou de si honrosa memória.

Nascera na freguesia de S. Salvador da Covilhã a 10 de janeiro de 1841. Veio matricular-se em outubro de 1867 no primeiro ano da Faculdade de Teologia, e a 3 de julho de 1872 fez o seu acto de formatura, obtendo prémio em todos os anos, e no fim do curso a informação de M. B. com 16 valores.

Muito apreciado pelos seus mestres e querido de todos êles, tratou de se habilitar para o magistério universitário, recebendo o grau de licenciado, depois do respectivo exame, a 13 de fevereiro de 1873, e defendendo com brilho as suas teses em acto de conclusões magnas nos dias 19 e 20 de março de 1874. Para êste acto escreveu em latim e publicou a dissertação — *De nexu ac mutua relatione Catholicae Ecclesiae auctoritatem inter et veram populorum libertatem*. Recebeu com o aparato e solenidades usuais o grau de doutor a 19 de abril do mesmo ano, cabendo-lhe a informação de M. B. com 17 valores, o que é bem significativo da alta conta em que era tido o nôvo doutor, pois o conselho da Faculdade de Teologia usou sempre de grande moderação e parcimónia em dispensar valores aos seus alunos.

Por decreto de 23 de dezembro de 1875 foi despachado lente substituto, após concurso por provas públicas, tomando posse a 28 do mesmo mês. Obteve enfim a promoção a catedrático, por decreto de 6 de fevereiro de 1879, para a vaga aberta por falecimento do sábio professor DR. MOTA VEIGA.



Dr. Manuel de Jesus Lino

Era um erudito nas sciências sagradas, e ao mesmo tempo um humanista distinto. Além dos ramos de saber que oficialmente professava, conhecia muito bem as sciências filosóficas e históricas; e eram-lhe familiares as linguas e literaturas hebraica, grega e latina. Especializou-se nos Estudos bíblicos, regendo com muita proficiência durante mais de trinta anos a cadeira de Isagoge especial, Hermenêutica e Exegese bíblicas.

Dedicava grande e entusiástico amor à Universidade, e mui particularmente à sua querida Faculdade de Theologia; amor que alguma vez, ao ver desrespeitadas as prerogativas de autonomia pedagógica e de liberdade de ensino desta Faculdade, chegou a atingir as proporções de verdadeira paixão. Amou-a e serviu-a até o fim; com ela agonizou, e com ela morreu!

Cidadão prestante, nunca recusou à sociedade os serviços que as suas largas aptidões e competência lhe permitiam dispensar; colega sempre correcto e afetuoso, era estimado e respeitado dos professores de todas as Faculdades universitárias; amigo bondoso, estava sempre disposto a auxiliar com o seu conselho e com o seu valimento os amigos que o procuravam.

Publicou, além da dissertação inaugural para o doutoramento, acima referida, uma outra dissertação para o concurso ao magistério, à qual deu o título — *Filosofia da Confissão sacramental*, e uma *Synopsis biblicae hermeneuticae et exegeticae*, programa desenvolvido da sua cadeira.

Foi redactor fundador da *Revista de Theologia*, que se publicou nesta cidade em 1877-1878, e colaborou em várias outras publicações.

A. V.

DONATIVOS

Os Srs. João José de Brito e Silva e Mário de Pina Cabral, em nome e como representantes do curso jurídico do ano lectivo findo, entregaram ao Reitor da Universidade o donativo de 35\$720 réis, saldo do produto das récitas do «Quinto ano», que aquele curso realizou, e que é sua vontade se applique a auxiliar o pagamento das matrículas de qualquer estudante pobre. Como Presidente da Junta das «Bolsas de Estudo», o Reitor agradeceu essa oferta, tão louvável e simpática, prometendo dar-lhe a applicação desejada.

*

«A Ex.^{ma} Sr.^a D. Risoleta Jorge de Figueiredo fez, por intermédio do Sr. Dr. Daniel de Matos, o importante donativo de 200\$000 réis à Maternidade de Coimbra, a cargo da Faculdade de Medicina.

«A generosidade de tão benemérita Sr.^a mais uma vez revela o grande valor da iniciativa particular nas obras de assistência social, onde os donativos desta ordem não só enriquecem os fundos, mas também imprimem a delicada nota dos sentimentos humanitários daqueles que fazem da prática do Bem a grande preocupação da sua vida». (Do *Movimento Médico* de 30 de maio de 1912).

MOVIMENTO DO PESSOAL DOCENTE DA UNIVERSIDADE
DESDE 1 DE ABRIL ATÉ 20 DE SETEMBRO DE 1912**Faculdade de Direito**

B.^{el} Alberto da Cunha Rocha Saraiva. — Nomeado assistente do 3.º grupo por decreto de 13 de abril de 1912. (*Diário do Governo*, n.º 108, de 9 de maio de 1912). Posse em 13 de maio de 1912.

Faculdade de Medicina

Alvaro Fernando de Novais e Sousa. — Nomeado 1.º assistente provisório da 6.ª classe, por portaria de 5 de junho de 1912. (*Diário do Governo*, n.º 141, de 18 de junho de 1912). Posse em 19 de junho de 1912.

Dr. Joaquim Martins Teixeira de Carvalho. — Nomeado 1.º assistente da 1.ª classe, por decreto de 6 de dezembro de 1911. (*Diário do Governo*, n.º 2, de 3 de janeiro de 1912). Posse em 15 de julho de 1912.

António Luís de Morais Sarmiento. — Nomeado 1.º assistente provisório da 8.ª classe, por portaria de 31 de agosto de 1912. (*Diário do Governo*, n.º 220, de 18 de setembro de 1912). Posse em 20 de setembro de 1912.

B.^{el} Mário Martins Ribeiro. — Nomeado 2.º assistente provisório da 4.ª classe, por portaria de 31 de agosto de 1912. (*Diário do Governo*, n.º 220, de 18 de setembro de 1912). Posse em 20 de setembro de 1912.

B.^{el} Feliciano Augusto da Cunha Guimarães. — Nomeado 1.º assistente provisório da 3.ª classe por portaria de 31 de agosto de 1912. (*Diário do Governo*, n.º 220, de 18 de setembro de 1912).

Faculdade de Ciências

Diogo Pacheco de Amorim. — Nomeado 2.º assistente provisório do 1.º grupo, da 1.ª secção, por portaria de 25 de junho de 1912. (*Diário do Governo*, n.º 161, de 11 de julho). Posse em 13 de julho de 1912.

A Universidade de Coímbra perante a Nova Reforma dos Estudos¹

As minhas primeiras palavras serão de leal e sincera saudação à República Portuguesa. Sendo esta a primeira vez que se realiza tão solene festividade depois da implantação do nôvo regime, êste se me afigura o primeiro dever a cumprir, do qual gostosamente me desempenho. E assumindo o alto cargo de supremo magistrado da Nação o homem honesto e bom, tolerante e afável, que transitou por êste mesmo lugar e aqui, nesta mesma sala, deixou vibrar a eloquência da sua voz na apologia desta Universidade, que formou o seu espirito, e desta linda terra, que êle ama como a sua própria, para êle também, encarnação duma pátria que é a de nós todos, triunfador pela honestidade, pelo trabalho, pelo carácter, as minhas homenagens de veneração e respeito.

MINHAS SENHORAS E
MEUS SENHORES:

O art. 69.º da «*Constituição Universitária*» impõe-me o dever de traçar a «crónica» do ano lectivo findo, não decerto a exposição minuciosa e individual de todos aqueles factos que necessariamente transitam por um Estabelecimento da vida, importância e complexidade dêste, mas tão sómente dos que na sua linha evolutiva, no perpassar constante e agitado do meio académico, se vinculam por algum aspecto interessante, digno de comemoração ou simplesmente de impressiva nota.

Um ano de aplicação duma reforma que assentou em bases diametralmente opostas às que tínhamos; affectou toda a organização dos cursos, cadeiras e disciplinas, das diversas Faculdades; alterou, supprimiu ou modificou o regime de frequência, de provas e de actos, e

¹ Alocução pronunciada por ocasião da inauguração do ano lectivo a 15 de outubro de 1912.

que, desde o professor até o estudante, desde a economia até à disciplina, em tudo, enfim, que respeita à vida, o teor, a marcha do mais alto ensino, fez sentir mais ou menos a sua acção, está bem longe e simultâneamente bem perto de nós para poder ser avaliada e apreciada com inteira justiça.

Claro que algumas das medidas agora publicadas constituíam desde muito vagas aspirações da parte de todos quantos em Portugal, e nomeadamente na Universidade ou a propósito dela, se interessavam pelas questões vitais da pedagogia geral, e muito particularmente pelas do ensino superior. As reformas recentes, de 1901 e de 1907, satisfizeram indubitavelmente parte dessas aspirações, trazendo ao ensino vantagens apreciáveis. Mas só uma iniciativa revolucionária podia ter introduzido rápidamente e duma vez tais, tantas e tão extensas modificações, como as que começaram a ser postas em prática há um ano a esta parte.

Como é natural, há bastante a modificar e a corrigir nesta obra, mas ninguêem em boa razão poderia exigir que ela fosse como a Minerva da fábula saindo perfeita da cabeça de Júpiter. Quando o Ministro do Interior do Governo Provisório entregou essa reforma às Escólas, podia dizer como o seu colega da grande Republica Brasileira, o dr. Rivadavia da Cunha Correia: «Eis em escorço o meu plano concretizado na trama da lei orgânica e nos regulamentos anexos. Entrego a ossatura dum organismo complexo a mãos hábeis que a saberão vestir, distribuindo com esmero as partes plásticas de forma que, dos relevos e contornos da figura, resalte uma impressão de fôrça e de beleza».

E é assim, Senhores. O que nós podíamos pedir ao Estado, o que nós quereríamos ver realizado, essa aspiração, êsse desejo, êsse sonho — como todos os sonhos, inconsistente e fugaz —, aí o temos, mais e além do que esperávamos. A visão corporalizou-se. Melhor do que a *Galatéa* de Pigmalião, esta estátua tem realidade e não é o produto duma mentalidade febril e doentia.

Está, pois, feita a reforma — de fora para dentro, se assim posso dizê-lo; é necessário agora fazê-la de dentro para fora. Não desconheço, Senhores, que isto é o essencial, que o *punctum saliens* de toda a evolução científica reside no Professor, mas tenho fé de que à voz do legislador há de responder a dele — serena, persistente, conscienciosa, fecunda, para a realização duma obra que envolve a grandeza, o prestígio, a independência da Pátria Portuguesa.

Para basear esta convicção basta lançar os olhos para a obra que começou a executar-se no passado ano lectivo e na qual os Professores de todas as Faculdades e da Escola de Farmácia puseram o melhor

do seu esforço e da sua actividade em resolver dificuldades, em desfazer obstáculos, em pôr a funcionar suavemente, sem atritos nem solavancos, a engrenagem da reforma, tal como um hábil mecânico em frente dum maquinismo delicado e complexo.

A Faculdade de Letras teve o seu primeiro ano de existência. Não pode dizer-se que não abrisse com chave de ouro, ela que, com excepção da minha insignificante pessoa, ao seu professorado distinto teve a felicidade de reúnir as individualidades prestigiosas da Sr.^a Dr.^a D. CAROLINA MICHAËLIS DE VASCONCELOS, que em 19 de janeiro entrava nesta Universidade no meio dum círculo fervoroso de admiradores, e que regeu durante todo o ano, com assiduidade mais do que notável para o que lhe permitiam as suas tão minguadas forças, a cadeira de «*Filologia Portuguesa*», e o Sr. DR. CARLOS DE MESQUITA, que tomou posse do seu lugar em 11 de dezembro, entre os carinhosos cumprimentos dos seus Colegas, a que me associei com palavras da minha muita admiração pelo saber, talento e cultura de tão formoso espírito, na Congregação a que tive a subida honra de presidir.

A Faculdade de Letras está destinada a ser, como é em todos os países, um poderoso foco de desenvolvimento científico na província de estudos que cultiva.

O que é preciso é robustecer o organismo que começa a desenvolver-se, é encaminhá-lo com passos seguros e firmes pela estrada que se lhe abre em frente, não direi, como a selva do DANTE, *selva selvaggia, aspra e forte...*, mas de algum modo perigosa e difícil. E o que ela tem a fazer é muito, é, pode dizer-se, tudo. Já a sua Biblioteca começa a formar-se. Há mais de meio século que a Livraria do antigo Colégio de S. Pedro estava encerrada. Tendo sido incorporada pelo decreto de 24 de dezembro de 1911 na Biblioteca Central, mas não tendo sido possível até agora dar vida a êsse como que cadáver, a Faculdade de Letras tomou conta dela e a longa hibernação terminou. Uma nova seiva circula naquela casa; livros novos começam a juntar-se aos antigos; revistas de filologia, de história, de filosofia, de arte, vão surgindo dia a dia, prepara-se mobiliário adequado para as colecções pedagógicas e para o instrumental de ensino, e, cheia de entusiasmo, confiada no futuro, a Faculdade de Letras olha para o edificio que o Governo em 24 de julho passado lhe cedeu para sua sede e onde poderá instalar-se optimamente. ¿Quando? ¿Que diz a «esfinge» que escolheu para suas armas?

¿Que direi agora da Faculdade de Direito? Ela tem cumprido a série das reformas que a si mesma se impôs com uma nobreza, uma

dignidade e uma correcção inexcedíveis. Se a reforma científica nos seus métodos e processos, no seu sistema de ensino e nos seus programas, foi enorme e profunda, e simultaneamente tão ponderada e tão sensata, que os seus próprios inimigos se viram obrigados a reconhecê-lo, a reforma material não lhe fica atrás. Casas amplas e belas, mobiliário excelente, uma instalação para a sua Biblioteca que convida à leitura das suas numerosas e magníficas revistas, mesas de trabalho esplêndidas, quadros, etc., tudo indica o intenso movimento de progresso, a ânsia constante de se aperfeiçoar, que domina o distinto Professorado desta Faculdade.

O mesmo fenómeno de febril entusiasmo e actividade se manifesta na Faculdade de Medicina. Basta olhar quer para o desenvolvimento das suas instalações, quer para o alargamento do seu ensino.

Num anexo inteiramente desaproveitado até há pouco no nôvo bairro do Penedó da Saudade montou os seus Laboratórios de histologia e de fisiologia, bem como terá bem depressa a funcionar no primeiro andar dessa casa os serviços de genecologia.

A maior independência, pode dizer-se, a completa autonomia daqueles estudos deu em resultado o poder-se alargar consideravelmente a instalação dos gabinetes de anatomia descritiva e de anatomia patológica, com reconhecida vantagem para ambos, especialmente para o último, que dispunha de espaço limitadíssimo. O grande desenvolvimento que sob a direcção do nôvo titular desta cadeira, Dr. LUIS DOS SANTOS VIEGAS, tem tido, o estudo microscópico das lesões prova bem a necessidade dêste alargamento.

De uma nota fornecida pelo ilustre Director da Faculdade vejo ainda que no 2.º ano a *Patologia geral*, na verdade reduzida a um curso de bacteriologia, foi, pela nova reforma, substituída vantajosamente para a educação prática dos alunos pela cadeira de *Bacteriologia e Parasitologia*. A cadeira de *Anatomia topográfica e Medicina operatória* foi racionalmente desdobrada nas cadeiras de *Anatomia topográfica* e de *Terapêutica e Técnica cirúrgicas*. No 3.º ano idênticamente a cadeira de *Matéria médica, Farmacologia e Farmácia* foi desdobrada, pela natureza complexa dos conhecimentos nela ministrados, em *Farmacologia* (Matéria médica e Fármaco-dinâmia) e *Terapêutica*. Finalmente em vez das cadeiras de *Patologia interna* no 3.º e 4.º anos criaram-se as de *1.ª Clínica médica* e *1.ª Clínica cirúrgica* completada cada uma delas com mais duas clínicas.

Pode dizer-se que com a autonomia universitária nenhuma cadeira ou curso desta Faculdade, nenhum gabinete, laboratório, ou qualquer instalação, por modesta que seja, deixou de sentir os mais benéficos

efeitos. Dêem mais seis anos a esta Faculdade e ver-se há o que pode o arrôjo, a boa vontade, o sacrificio, até, pela causa do ensino, quando lhes não falta o auxilio pecuniário, que é, afinal, o propulsor de todos os progressos scientificos, como dos materiais de qualquer ordem.

A Faculdade de Medicina espera agora, pode dizer-se, com verdadeira ansiedade, o serviço da luz eléctrica fornecido pela Câmara de Coimbra. Os seus gabinetes de radioscopia e eletroterapia nunca poderão ser montados e funcionar na devida altura sem a utilização dessa luz.

A boa vontade de todos há de também congregar-se para se conseguir a construção do Manicómio.

A cidade de Coimbra, como o govêrno, pode confiar nos homens escolhidos para dar os primeiros passos para a consecução dêsse importantissimo melhoramento, certos uma e outro de que êles se desempenharão dêsse ónus com o saber que caracteriza verdadeiros homens de sciência, a honestidade, que é o apanágio dos homens de bem, e o bom senso pratico, indispensável para se poder marchar para a frente, para avançar e progredir na senda da civilização e do bem estar geral.

Das diversas Faculdades universitárias, uma das mais beneficiadas com o regime da autonomia foi, sem dúvida alguma, a de Ciências.

E compreende-se. A natureza e complexidade dos seus estudos, a necessidade da educação técnica, a multiplicidade dos seus gabinetes, museus e laboratórios, exigem para a sua manutenção as mais quantiosas verbas, que são cada dia mais exigentes porque a evolução scientifica não é, como a esfinge egípcia, imóvel e parada; continuamente progride e se transforma, servindo-lhe os detritos de ontem para alicerçar as construções de amanhã. Se assim não fosse, essas vastas salas repletas de aparelhos, que procuram roubar à Natureza os seus segredos, como Prometeu roubou o fogo aos deuses, assemelhar-se hiam a uma extensa necrópole, em vez de ser, como nós queremos que sejam, oficinas sempre novas, sempre em acção, prontas a corresponder aos desejos dos mais exigentes. Bastante se tem feito nos diversos estabelecimentos anexos desta Faculdade — prepara-se no Observatório astronómico a instalação duma Pêndula sideral, como no Observatório meteorológico a dum nôvo sismógrafo. Alargam-se em novas salas para trabalhos praticos os Laboratórios de Botânica, Física e Química, estando os respectivos Directores, Drs. JÚLIO HENRIQUES, TEIXEIRA BASTOS e ÁLVARO BASTOS, sinceramente empenhados nesses melhoramentos. O Museu e Laboratório mineralógico é, de

há muito, sob a direcção do ilustre Prof. Dr. GONÇALVES GUIMARÃES, pedagógicamente modelar. O Museu e Laboratório geológico, criado pela última organização dos estudos, merece agora todos os cuidados da incansável actividade do Dr. ANSELMO FERRAZ DE CARVALHO.

Iniciam-se os trabalhos de restauração do edificio dos Loios destinado ao Museu e Laboratório antropológicos, e o que poderá vir a ser essa por enquanto estúpida mole de pequenas célas carunchosas e de corredores enegrecidos mal a minha imaginação o fantasia quando vê à frente dessas obras o espirito empreendedor do Dr. TAMAGNINI. É verdadeiramente o caso de repetir o *mens agitat molem*. Já a êste distinto Professor nós devemos o funcionamento do posto antropométrico, que tão grandes serviços pode prestar à antropologia criminal¹, e que é um modêlo de exactidão científica pelo rigor e pela minúcia, e até pela arte, com que produz os seus trabalhos.

Todos sabem o desenvolvimento que nos últimos anos tem tido o Museu de Zoologia, sob a dedicada competência do Prof. Dr. BERNARDO AIRES. O engrandecimento dêste Museu, bem como do Laboratório de Física, do Museu e Laboratório mineralógicos, a instalação em nova sala dos estudos do desenho, serão executados dentro em breve.

¿ E quando teremos nós um «Parque Zoológico» em Coimbra e uma «Estação Zoológica» marítima na Figueira da Foz? É o art. 47.º da reforma da Faculdade que cria êsses interessantissimos Estabelecimentos, que oxalá possam ser muito brevemente uma realidade. Alguns hectares de terreno, um decidido apoio da Câmara, um pouco de tenacidade, e a Universidade conseguirá mais êsse melhoramento.

Falo agora da *Escola de Farmácia* com a simpatia que nos merece quem, por assim dizer, vimos nascer e acompanhamos nos primeiros passos. Não que a Escola seja de ontem. Mas, embora criada há muitos anos, tem vivido numa certa obscuridade, mercê de causas várias. O primeiro passo — na fase de ampla vida em que é preciso que ela se desenvolva — está dado. A Escola de Farmácia estará dentro de alguns meses instalada em edificio próprio, a que não falta o realce e pintoresco da architectura para lhe dar merecimento. A velha «Casa dos Melos» da rua do Norte, com a sua pequenina mas interessante arcaria, com os seus tectos de madeira emoldurados, a sua janela bipartida, os seus brasões heráldicos principescos, os seus

¹ O Decreto de 9 de dezembro de 1911 obrigou todos os detidos nas prisões e cadeias de Coimbra a passarem pelo Laboratório Antropológico da Universidade a fim de serem mensurados.

esgrafitos semi-apagados, vai dar como que individualidade à benemérita Escola, que até hoje tem vivido de e à sombra de empréstimos que, aliás, ela tem sabido gentilmente agradecer.

*

A estas obras por assim dizer peculiares às diversas Faculdades e à Escola de Farmácia há a juntar as que, não sendo directamente de nenhuma, a todas interessam e a todas respeitam. Não falando já nas restaurações patentes aos olhos de todos, deve especializar-se a casa-anexo da Biblioteca e que a Universidade manda construir não sómente para depósito de livros, como também para montar, mais tarde, uma oficina de encadernação, adequada às vantagens e necessidades actuais e futuras, sempre crescentes, das diversas Faculdades. A construção dessa casa pôs a descoberto uma relíquia interessantíssima dos velhos paços da Universidade — uma arcada renasçença formada de 8 arcos completos, dos quais apenas 3 se encontravam, e só em parte, descobertos. Ligando por um lado ao cunhal da Biblioteca, por outro ao da Universidade, essa arcaria é tudo que temos do, por ventura, primitivo paço real, há séculos desaparecido.

Quem descer as escadas Minerva, aproveitando assim o formoso panorama que dali se descobre, agora mais ampla e livremente pela reforma que na gradaria se fez, e tornejear à sua direita, para o norte, encontrará êsse belo exemplar architectónico cuidadosamente conservado e, agora, pode dizer-se, definitivamente salvo da acção nociva dos tempos, e penso também que da dos homens.

Se êsse visitante continuar o seu caminho para a frente, encontrará à sua direita o início dos trabalhos para ampliação do riquíssimo Arquivo da nossa Universidade.

Por toda a parte o martelo, o alvião, a serra, o pincel, quer dizer, por toda a parte, a acção, a vida, o progresso, a luta. E assim que as instituições vivem — quando não são corpos galvanizados. Assim é que elas se afirmam — quando não são ficções que iludem.

¿ Mas onde está, Senhores, o segredo de toda esta labuta? ¿ Donde deriva e em que se concentra o foco que irradia a fôrça para accionar toda a engrenagem tão extensa, tão complicada, tão vária, como a que temos examinado?

Senhores: o «*deus-ex-machina*» desta vida é o reconhecimento da personificação civil universitária, iniciada entre nós pelo decreto de 19 de agosto de 1907, que permitiu, entre outras vantagens, poder a Universidade beneficiar «da 4.^a parte do rendimento das propinas»

(n.º 3.º do art. 39.º), decreto agora amplamente confirmado pelo n.º 1.º do art. 11.º da «*Constituição universitária*», que assegura a totalidade das inscrições.

A autonomia universitária!

O que isso representa! O triunfo que estas disposições legais traduzem, quando se vê o que se passou ou passa ainda em outros países!

Em Espanha vi eu há pouco nos jornais que o princípio da autonomia das Universidades fazia parte do programa do Sr. CANALEJAS. Ora em 1902 ocupava-se pela primeira vez do assunto na «*Assembléa universitária de Valencia*» o ilustre Prof. de Oviedo Sr. ANICETO SELA; em 1905 era o Sr. AZCÁRATE, da Universidade de Madrid, quem em Barcelona defendia, entre aplausos gerais, o mesmo tema, que se supunha resolvido «tão depressa se reunissem as Côrtes»¹.

¿Chegar-se há desta vez a obter o *desideratum* tantas vezes e tão eloquentemente formulado, e em que tantas esperanças estão depositadas?²

O que se passou na Bélgica é assás elucidativo. O direito de personificação civil só foi reconhecido às duas Universidades livres de Bruxelas e de Lovaina por um decreto aprovado por unanimidade na sessão das Câmaras de 14 de julho passado. Gand e Liège não gozam dessa regalia. Para dar uma ideia do princípio centralizador nestas Universidades do Estado e da forma como êle se exerce, notarei apenas o que sucedeu com o Prof. da Faculdade de Filosofia e Letras, Sr. FRANZ CUMONT, orientalista eminente, cujos trabalhos, como os *Mystères de Mithra*, são universalmente conhecidos.

O Ministro recusou-se a confiar ao Sr. CUMONT o curso, então vago, de história romana, contrariamente ao voto da Faculdade, e encarregou dêsse curso um outro professor. CUMONT apresentou imediatamente o seu pedido de demissão de Prof., declarando, porém, que o retiraria se o Ministro se compromettesse, de futuro, a respeitar os votos das Faculdades. Nada conseguiu³.

A França goza da autonomia e da independência compatíveis com a fiscalização oficial⁴, desde 1896, não duvidando, ainda recentemente, o Reitor da Universidade de Grenoble afirmar que a Constituição das Universidades, providas de orçamento autónomo, governadas por um

¹ *La Education Nacional. Hechos é ideas* por ANICETO SELA, Madrid, 1910, p. 212.

² *Rev. internat. l'enseignement*, de 15 de setembro de 1912, p. 273.

³ *Ibidem*, de 15 de setembro de 1911.

⁴ Vid. artigo do Sr. GEORGES RADET na *Rev. internat. l'enseignement*, de 15 de fevereiro de 1912.

Conselho por elas eleito, deu imediatamente ao ensino superior um impulso que, sem contestação, será considerado pelos historiadores futuros como um dos maiores eventos da vida francesa no princípio do século xx»¹.

O exemplo da Inglaterra, da Alemanha, da Suécia, dos Estados Unidos da América do Norte, do Brasil, mostram até à evidência o que representa sob o ponto de vista do progresso do ensino o reconhecimento da doutrina da personalidade jurídica.

Mercê dêsse importantíssimo factor é que a Universidade de Coimbra em menos de cinco anos pôde dispôr de soma superior a 100 contos de réis! Com efeito no ano económico de 1908-1909 coube à Faculdade de Teologia, na distribuição relativa à 4.^a parte das receitas, a quantia de 897.7030 réis, à de Direito 1.435.7245 réis, à de Medicina 2.960.7190 réis, à de Matemática 1.614.7650 réis, à de Filosofia 2.063.7165 réis, perfazendo as cinco Faculdades um total de 8.970.7280 réis. Esta receita elevou-se sucessivamente nos anos imediatos, até atingir no passado ano lectivo no primeiro semestre 28.496.7460 e no segundo 42.041.7332 ou seja 70.537.7797 réis no total².

¿ Qual é a aplicação que a Universidade tem dado e está dando a estas sômas? Que o digam os orçamentos de cada uma das Faculdades, escrupulosamente redigidos, devidamente fundamentados, que amanhã, quando assim se entenda ou se repute oportuno, poderão ser impressos e largamente difundidos por todos os cantos do país, para que todos, também, fiquem sabendo como se administra um quinhão do património que é de todos e todos têm portanto o direito de querer saber como se gasta.

A aplicação de quaisquer receitas tem de obedecer ao disposto no art. 12.^o da «*Constituição universitária*», que manda que «as receitas... serão aplicadas em conformidade com os actos que as criarem, e, na falta de designação especial dos mesmos fins, na razão das necessidades dos estudos, aos cursos de aplicação e investigação científica, aos museus, bibliotecas, laboratórios, jardins, construção e melhoramento dos estabelecimentos, material escolar, missões de estudo em Portugal, colónias e estrangeiro, expediente, pessoal contratado e assalariado, etc., enfim, ao serviço ou destinos que acudam às exigências do ensino e ao progresso da sciência».

Evidentemente que uma das principais aplicações da receita universitária é a relativa às missões de estudo. Todas as Faculdades

¹ Discurso do Sr. PETIT DUTAILLIS por ocasião do centenário da Fac. de Ciências de Grenoble, in — *Rev. internat. l'enseignement*, de 15 de março de 1912.

² Cf. *Documentos* — Mapas n.^{os} 1 a 3.

têm destinado receitas para êsse fim. Logo no primeiro ano saíram: para a Holanda em investigações aos arquivos israelitas de Amsterdã quem estas palavras está proferindo¹; os Profs. MARNOCO E SOUSA e ALBERTO DOS REIS para a Italia e França, resultando dessa viagem o belo trabalho que fizeram publicar — *O ensino jurídico em França e na Italia*; para França os Profs. SOBRAL CID, ANGELO DA FONSECA, HENRIQUE DE FIGUEIREDO e SIDÓNIO; e para Inglaterra, numa missão especial, o Prof. EGAS PINTO BASTO.

No ano immediato houve mais 5 missões, em 1910-1911 mais 4, em 1911-1912 mais 7, em 1912-1913 mais 6. Algumas destas missões estão em via de realização, outras hão de realizar-se quando os encargos dos comissionados se puderem harmonizar com as exigências do serviço das respectivas Faculdades. Mas o futuro há de demonstrar aos que pouco simpatizam com estas missões o fruto que delas se pode colher para a eficácia do ensino, em geral, e para o prestígio e valorização do Estabelecimento em particular. O que é preciso é que os professores publiquem os relatórios das suas viagens, não se limitando só aos que verbalmente fazem perante os Conselhos das suas Faculdades. Pequenos ou grandes, conforme a natureza e as exigências da missão, êsses relatórios serão como o dos ilustres Profs. de Direito e o do Dr. ÁLVARO BASTOS sôbre *A organização das Faculdades de Ciências em Portugal* (Coimbra, 1912) documentos comprovativos de alto interesse scientifico ou pedagógico, não só para a Universidade, mas para os que de longe lhe espiam os passos.

Até hoje a Universidade gastou 17 contos em cêrca de trinta missões². Não é pelos relatórios que se há de avaliar o verdadeiro alcance duma viagem scientifica. Bem sei que é na aula ou no gabinete de trabalhos práticos que o professor perante os seus alunos mostra o verdadeiro valor que tem e quanto o seu cérebro ganhou em contacto com as melhores escolas estrangeiras. Mas o relatório é um documento que fica e perdura e se estende para além dos círculos universitários e académicos.

Os que supõem que os Professores aceitam sempre o encargo duma missão com prazer, enganam-se. Quantos prefeririam sair para o estrangeiro, sim, mas sem incumbências officiais, ser ter que dar contas a ninguêm da forma como empregaram o seu tempo!

¹ Fruto desta viagem foram os volumes — *Os judeus portuguezes em Amsterdam*, Coimbra, 1911, e a *Chronica do Infante Santo D. Fernando*, edição critica da obra de D. Fr. João Alvarez, segundo um códice Ms. do seculo XV. Coimbra, 1911. É o volume XIII da minha coleção *Subsidios para o estudo da historia da literatura portuguesa*.

² Cf. *Documentos* — Mapa n.º 4.

Uma das conseqüências immediatas destas missões tem sido ver o professor directamente e por seus próprios olhos como funcionam os estabelecimentos de ensino dos grandes centros — Paris, Roma, Turim, Viena de Austria, Londres, Oxford, Cambridge, Berlim, etc., como estão montados e equipados os seus gabinetes, museus, observatórios, como se trabalha nos *Seminários* de estudo, numa palavra *como vive* êste poderoso órgão da vida intelectual das modernas sociedades, que se chama «Universidade». Todos os dias os nossos Museus e Gabinetes se vão enriquecendo com instrumentos magníficos de estudo e de observação — balanças, microscópios, máquinas fotográficas, máquinas de projecções, quadros, exemplares para as sciências naturais, parecendo, Senhores, que a liberalidade dum Carnegie roçou com a sua asa as paredes seculares do nosso Instituto. Mais alguns anos e a Universidade estará transformada, e o crocitar dos corvos, cujo bater de asas, por vezes, chega aos nossos ouvidos, há de ir desaparecendo e sumindo-se nas trevas, donde veio, e cujo símbolo é.

*

Não vá pensar-se por tudo quanto tenho dito até aqui que sou um cego apologista da nova reforma. Há nela muita cousa a modificar, a suprimir, a emendar. Um ano de execução bastou para revelar muitos dêsses defeitos, que as Faculdades irão pouco a pouco anotando, para se fazerem desaparecer quando for oportuno e por quem de direito.

Uma medida se impõe desde já, ou melhor, uma medida se impunha desde o dia em que se pensou na reforma do ensino superior — é a reforma do ensino secundário e por conseqüência a do ensino primário.

É inegável que o estudante não traz dos Liceus a preparação bastante para começar a sua educação superior. Supondo mesmo que havia uma tal ou qual equação de programas de forma a permitir a passagem sem grandes solavancos, não sei se seria melhor estabelecer o exame de entrada nas Faculdades, como o fez recentemente ainda o Brasil na sua esplêndida e sensata remodelação de estudos.

O que é um facto indiscutível é que nem a preparação em letras, nem a preparação em sciências é sufficiente para o estudante levar para os Cursos superiores a bagagem de que necessita ir munido.

A conseqüência forçada é que, se o discípulo não pode subir até onde está o mestre, tem o mestre de descer até onde está o discípulo. E eu digo que êste método é de aplaudir, mas que melhor seria que se dessem as mãos sem perigo de se desequilibrarem.

O Professor de ensino superior tem uma dupla missão — cultiva

a ciência, faz mais — trabalha para a criar; e transmite-a, isto é, educa o profissional. Para isso tem dois campos de acção principais — a cátedra, o anfiteatro, e as salas de trabalho, os seminários de estudo, os laboratórios, ou como queiram chamar-lhes. Na cátedra o Professor expõe os resultados obtidos anteriormente sob o ponto de vista científico e, sobretudo nas Faculdades de Letras e de Ciências, e num ponto de vista pedagógico e profissional, mostra como é preciso compor, falar, aprender, para ensinar aos outros o que se sabe. Nas aulas práticas encaminha a iniciativa do estudante, facilita-lhe as investigações pessoais, esforça-o para que êle pelos próprios olhos veja e aprenda como se adquire um facto, como se reproduz um fenómeno, como se verifica uma lei. Esta é, como disse BOUASSE¹, a verdadeira, a sã, a autêntica cultura. E para esta *Sirius* talvez, por agora, alta de mais, manda a reforma erguer os olhos.

Êste aspecto prático para que a nova organização encaminha os estudos em todas as Faculdades sem excepção é digna dos melhores elogios. Os elementos de ordem puramente científica não podem suprir as demonstrações de ordem puramente experimental. Por isso ao lado da cátedra em que se aguça o engenho e educa o cérebro, a aula prática, em que se afinam os sentidos — preparando-os para saber analisar o que parece morto, mas tem segredos de vida, o que se afigura parado, mas tem sômas incalculáveis de energia. Aí é que se educa a *mão*, que é a melhor escrava do cérebro. Não é memorializando a ciência que se conquista a educação, é exercendo-a, é praticando-a junto do cadinho, da balança, do termómetro, etc. Educando a vista, afinando o ouvido e o olfato, e sabendo inteligentemente servir-se do método experimental, é que os únicos, os verdadeiros progressos da humanidade se podem conseguir.

Veja-se a agricultura para exemplo. Quási todas as grandes transformações por que os seus progressos teem últimamente passado são devidos à química, à fisiologia vegetal, à mecânica, à zootecnia. E os progressos da navegação não foram devidos à astronomia e à física, e os progressos ainda os mais surpreendentes e imprevistos da medicina e da cirurgia não partiram de um homem que não era nem cirurgião, nem médico, mas que foi conduzido à descoberta dos micróbios por investigações em que não pareciam a princípio estar interessadas senão as controvérsias filosóficas pro ou contra a geração espontânea? Toda a descoberta dum lei natural, diz W. OSTWALD,

¹ H. BOUASSE, *Bachot et bachotage, étude sur l'enseignement en France*. Paris, 1912, 1 vol.

corresponde a uma limitação das possibilidades dos enganos e erros nos nossos esforços para organizar a nossa vida ¹.

É preciso que todos se convençam disto — o futuro das sociedades depende mais da mão que executa do que do cérebro que raciocina. Já hoje nos Estados Unidos da America do Norte um pedreiro, um marceneiro ganham 247000 réis por semana, ao passo que um empregado de escritório tem de contentar-se, no máximo, com 10 ou 15 mil réis.

Dêsse aspecto económico da vida social contemporânea nós precisamos, para alcançar os tantos anos de atraso que mantemos em relação a outros povos, de tirar esta lição — que a educação dos estudantes actuais tem de enveredar por caminho diferente.

Toda a nossa máquina, dizia o «príncipe da democracia» e uma das maiores figuras da Universidade contemporânea ², o Sr. LAVISSE, está organizada para fabricar diplomados desde a criança a quem oferecemos certificados de estudos primários até ao mancebo de vinte e cinco, vinte e oito e mesmo trinta anos, que procura conquistar os nossos títulos de agregado e de doutor... ³.

Podemos dizer o mesmo em Portugal, certamente.

Ora é preciso que nós, Professores, sigamos com interesse e acompanhemos a transformação que, lenta mas seguramente, se opera à nossa vista. E em primeiro lugar o Professor-professor, isto é, vivendo para o seu mistér, para a sua cadeira, para o seu laboratório, para o seu gabinete, para o seu museu — eis o ideal.

Quando há perto de dois anos tive o prazer de trabalhar no escorço da reforma com que sonhávamos, ao lado dos Profs. DANIEL DE MATOS, então Reitor, GONÇALVES GUIMARÃES, VILELA, SIDÓNIO, CID e dos estudantes LOPO DE CARVALHO e NOGUEIRA SOARES, logo numa das primeiras sessões expremi êste mesmo pensamento concretizado pouco mais ou menos nos seguintes dizeres:

«Fora do tratamento gratuito dos doentes confiados aos seus cuidados nos hospitais ou recebidos em sua casa e das consultas médicas e jurídicas, é proibido aos Professores ordinários exercer a profissão de médico ou advogado».

Por amor de Deus não vejam nisto uma inovação! É quasi a tradução da disposição similar da reforma dos estudos superiores da Holanda recentemente promulgada.

A convicção de que o Professor precisa de viver principalmente

¹ W. OSTWALD, *Les grands hommes*. Paris, 1912, p. 207.

² Vid. PIERRE LEGUAY, *Universitaires d'aujourd'hui*. Paris, 1912.

³ *A propos de nos Écoles*. Paris, 1895, p. 247.

para a sua cadeira colhe-se ainda do que se passou em França recentemente na Faculdade de Medicina de Paris. O Director desta Faculdade, DEBOVE, impôs officiosamente aos que aspirassem à cadeira de anatomia a condição de não exercerem a clínica, tendo-se oferecido para isso o Prof. NICOLAS, de Nancy, um dos primeiros, se não o primeiro anatomista francês. Todos sabem as perturbações que daí derivaram, cujas causas a Sr. LÉON PERRIER pôs bem em evidência na Câmara dos Deputados em 9 de fevereiro passado¹.

Bem sei que êsse princípio tem excepções, que êle não poderia generalizar-se a todas as cadeiras e que, se se viesse a estabelecer, teria de ser precedido de medidas económicas tendentes a colocar o professorado um pouco além das fronteiras da miséria, em que agora habita.

¿ Mas se o professor deve ser só professor, como não deverá ser o Estudante só estudante, e não Estudante-administrador do concelho, Estudante-deputado, ou, o que é peor, Estudante-cousa nenhuma?

Quando a nova reforma decretou e sancionou os cursos livres, conferiu aos estudantes a liberdade de aprender, mas não lhes deu a liberdade de não frequentar. ¿ Ora o que succedeu com êste regime há tanto desejado?

Tenho diante de mim estatísticas cuidadosamente organizadas. A sua linguagem, simples e eloquente, mostra que se algumas Faculdades foram regularmente frequentadas — tão regularmente como sob o regime da frequência obrigatória, e decerto com melhor aproveitamento — houve alguma em que êsse facto se não deu, mais parecendo que tal ou tal aula havia sido, por vezes, abandonada de todo.

Na Faculdade de Letras a frequência foi a mais regular possível. Aulas com 15, 18, 20 alunos inscritos tiveram assistência média em 9 meses do período lectivo de mais de metade dos alunos (respectivamente 13,6; 11,7; 7,1)².

As aulas de Medicina em que houve 16, 20, 24 inscrições também foram frequentadas por um número superior à média (respectivamente 10,5; 14,4; 15,5)³.

Em Ciências fiz o cálculo para a 1.^a secção separada das duas

¹ Aqueles a quem interesse o conhecimento dêstes factos que constituem, de resto, um episódio que mais ou menos se dá em todas as latitudes, pode citar-se a *Rev. internat. l'enseignement*, de 15 de março de 1912. As discussões na Câmara dos Deputados revelam, através de todos as peripécias, aspectos do ensino médico fornecido na grande capital muito interessantes.

² Cf. *Documentos* — Mapa n.º 5.

³ Cf. *Documentos* — Mapa n.º 6.

outras, que constituem essa Faculdade. O resultado é o seguinte: nas matemáticas aulas com 59, 72, 81, 88 alunos mostram uma frequência média de 10, 16, 17 estudantes (respectivamente 10; 10,4; 16 e 8,17) muito abaixo do que seria regular, e devendo notar-se ainda que o quociente da divisão foi de 8 meses e não 9, como se fez para Letras e Medicina.

Nas outras duas secções de Ciências aulas de 49, 60, 85 alunos obtiveram uma frequência média de 16, 22 e 30 alunos (respectivamente 16; 22,5; 30,5)¹.

Note-se que estes números se referem às aulas teóricas. As práticas só tiveram execução regular no 2.º semestre, pelo menos no que se refere a algumas cadeiras, porque em muitas não foi possível arranjar e dispor a tempo os locais e o material conveniente. Isso não vai suceder no ano que agora se inaugura. O sistema da caderneta escolar deverá ser rigorosamente posto em uso, nem há escola estrangeira, funcionando devidamente, onde tal sistema se não siga.

A última reforma francesa de ensino superior, que é a de Medicina — 29 de novembro de 1911 — dispõe taxativamente no seu art. 16.º que a *insuficiência de assiduidade pode arrastar a suspensão da inscrição seguinte*². E a própria *École libre des sciences politiques*, de Paris, nas informações sobre organização e programas para 1912-1913, que acabo de receber, estatue que nas *matérias fundamentais* o aluno não pode ser dispensado³.

E assim deve ser. Na caderneta tem o estudante a prova da assiduidade do professor e a sua própria; aí tem a documentação do que faz e do que realiza durante a vida escolar; êsse deve ser o padrão a que se encoste quando tenha de fazer vingar os seus direitos; êsse o seu título de trabalho, que é o mesmo que dizer — o seu título de glória. A caderneta, que menciona o que cada estudante faz, encerra o seu diploma conquistado com ouro de lei, e não com liga falsificada e aparente.

Mas resta averiguar o que nos diz a voz insofismável da estatística no que respeita à frequência dos alunos da Faculdade de Direito.

Distingamos entre o período transitório e a nova reforma.

¹ Cf. *Documentos* — Mapas n.ºs 7 e 8.

² Vid. *Rev. internat. l'enseignement*, de 15 de fevereiro de 1912. — *Ô Movimento Médico* de 15 de janeiro do ano corrente trouxe a tradução integral do decreto. Vejam-se na mesma *Rev. internat.*, de 15 de agosto passado, algumas críticas a esta reforma.

³ *École libre des sciences politiques. Année scolaire 1912-1913. Organisation & programme des cours. Renseignements*, etc. Paris, p. 23.

PERÍODO TRANSITÓRIO.

Dos números que vou citar o primeiro indica os alunos inscritos, o segundo a frequência às aulas teóricas, e o terceiro, quando o indicar, a frequência às aulas práticas. Teremos assim, por cadeiras, respectivamente:

Legislação comparada: 9 — 2.

Primeira cadeira de direito civil: 177 — 50 — 15.

Economia: 151 — 30 — 15.

Segunda cadeira de direito civil: 185 — 15 — 10.

Administrativo: 221 — 30 — 6.

Finanças: 253 — 40 — 30.

Direito penal: 129 — 30 — 6.

Comercial: 202 — 25 — 8.

Colonial: 342 — 50.

Processo penal: 253 — 55.

Organização judiciária: 172 — 45 — 25.

Processos especiais: 251 — 60 — 75.

Prática extra-judicial: 230; prática 16.

Medicina legal: 253 — 50.

Internacional: 246 — 50 — 40.

NOVA REFÓRMA.

Nas quatro cadeiras do 1.^o ano, único que funcionou, é claro, temos: na *História das instituições do direito romano* — 168 inscrições com frequência média de 43 alunos; em *Noções elementares das instituições do direito civil* — 183 inscrições e média de frequência 70; em *História do direito português* — 323 inscrições e frequência média de 50; enfim, na cadeira de *Direito político* tínhamos 298 inscrições com a frequência média de 48 alunos ¹.

Para onde vamos por êste caminhar? Percorrer, talvez, os passos que já andou o Brasil. A legislação escolar dêste belo país estabeleceu em 1879 os cursos livres. Era ainda o tempo do Império substituído em 1891 pela República. BENJAMIN CONSTANT reformou o ensino público, mas não tocou nessa garantia escolar. Passados dez anos, em 1901, reconheceu-se a necessidade de fazer nova reforma restabelecendo de maneira suave o regime obrigatório, agora definitivamente consagrado e regularizado pela *Lei Orgânica* publicada ano passado. «O regimen foi livre, diz-me o Sr. CONDE DE AFONSO CELSO, o ilustre publicista, Director da Faculdade livre de Ciências jurídicas e sociais do Rio de Janeiro, durante longo período... A

¹ Cf. *Documentos* — Mapa n.^o 9.

prática, porém, demonstrou a inconveniência do sistema, pois acarretou não só o abandono das aulas por parte dos alunos, como o enfraquecimento do espírito de classe, tão necessário a qualquer nação».

Não se julgue que eu deseje a abolição do ensino livre, mas aqui repito o que escreveu em 29 de março de 1911 o ministro do Interior da República Brasileira, Sr. RIVADAVIA DA CUNHA CORREIA, no *Relatório* que precede a *Lei Orgânica*: «a liberdade de frequência (é) estabelecida como faculdade concedida ao aluno de frequentar o curso que lhe aprouver e não, como até agora se compreendeu, a liberdade de não frequentar curso algum...».

Todos conhecemos estudantes a quem altamente aproveita o regime dos cursos livres. As lições dos Professores servem-lhes de ponto de partida de investigações próprias, de trabalhos para que os chama a curiosidade do seu espírito ou a sua ânsia de saber, para leituras largas e profundas.

¿Mas a maioria estuda? ¿a maioria, ao menos, lê? Falem mais uma vez as estatísticas. Tenho presente um mapa curiosíssimo da frequência da Biblioteca da Universidade durante o período de doze anos, organizado mês a mês, e mais o número das obras consultadas nas categorias gerais do saber. ¿Que luz projectam esses algarismos! Eu bem sei que não são números absolutos, mas o que elles dizem tem valor para quem os sabe ler, e forneceriam elementos para fim idêntico ao que se propôs o Sr. KANTOROWICKZ no seu folheto *Was die Berliner Studenten lesen*¹ e o Sr. GASTON CHOISY no artigo do *Le Correspondant*² sob o título — *Étudiants français et Étudiants allemands. Ce qu'ils lisent*.

Não me proponho desdobrar êsses símbolos do mapa que tenho diante de mim, mas noto com tristeza que a frequência vai baixando sucessivamente, e sucessivamente vai baixando a consulta. Em 1909 frequentaram a Biblioteca 17:502 consulentes, em 1910 — 17:693, mas logo em 1911 temos apenas 13:886. As obras consultadas nesses três anos montam a um total, respectivamente, de 18:150, 18:394 e 14:158³.

Talvez se suponha que êsse Estabelecimento não possui os pomos de ouro da nova ciência e da moderna literatura. Não. Não. Para só falar desta, o inquérito do Sr. CHOISY demonstra que os escritores modernos e actuais franceses mais lidos na sua pátria são, entre outros, V. HUGO, MAUPASSANT, ZOLA, NIETSCHE, LAVISSE, BERGSON, FOUILLÉE, e os tres novos MAURICE BARRÈS, ANATOLE FRANCE e MAETERLINCK, além

¹ Leipzig, 1900.

² Número de 10 de setembro último.

³ Cf. *Documentos* — Mapa n.º 10.

de PAUL BOURGET e PIERRE LOTI... Pois bem! A maravilhosa obra dalguns destes grandes escritores existe na Biblioteca representada pelas obras reputadas mais notáveis, se não mesmo pela obra completa.

E deve além disto notar-se que no índice da frequência há a considerar os estudantes não ainda universitários, mas liceais, normalistas, etc. que começam cada vez mais a aparecer, e o não-haver nas Bibliotecas privadas da Universidade certas espécies bibliográficas, como, precisamente, as que citei há pouco, da classe de literatura.

¿E as obras gerais — tratados, enciclopédias, etc., e as de carácter filosófico, as de instrução e pedagogia, história, as que versam questões religiosas?

Não há dúvida de que a nossa mocidade não lê, ou lê pouco e mal, quasi dando vontade de aplicar-lhe a frase do Sr. EMILE FAGUET «parece bem que a mocidade intelectual se dá como primeiro dever o não ser intelectual»¹.

E o livro não merece este desprezo.

Não peçamos ao livro uma receita para ter génio, dizia JÚLIO TANNERY, mas peçamos-lhe que nos ponha na posse, sem grande fadiga, nalguns dias ou nalguns anos, duma sciência que se constituiu por séculos de esforço das mais raras inteligências, peçamos-lhe, simplesmente, o saber².

Eu bem sei que a Biblioteca da Universidade não é o estabelecimento de que precisamos hoje — funcionando de dia e de noite, cheio de luz, cómodo, convidativo, aprazível. E se a Universidade não tem a Biblioteca que precisa, o que já é mau, Coimbra, a cidade de Coimbra, não tem nenhuma, o que é peor.

Já há anos acentuei este facto conseguindo que um distinto architecto erguesse a planta e fizesse os estudos indispensáveis de uma nova casa. Mas as obras não puderam nem sequer iniciar-se.

É preciso asperar... ¿até quando?

Nós não temos as riquezas de Cresco; nós não temos sequer a generosidade dalgum imitador de CARNEGIE que, há anos, e logo de uma vez, presenteou as quatro universidades escocesas com a bonita sôma de 50 milhões de francos. Só com parte dessa renda teve a de Egdingburgo 1.437:500 frs.; a de Glasców 1.375:000; a de St. Andrews 1.062:500; e a de Aberdeen 1.125:000! Pois cada uma destas Universidades destinou a quantia de 125:000 francos para as suas bibliotecas. Cem contos de réis, aproximadamente, para as quatro universidades.

¹ Vid *L'enquête sur la jeunesse* na *Revue hebdomadaire*, mars à juillet de 1912.

² JULES TANNERY, *Science et philosophie*, 1912, p. 178.

Em abôno da verdade devo declarar que não é esta perspectiva que me desola, mas sim a ideia de que podíamos ter tudo isto e não ter o que torna o individuo feliz e os povos grandes. Se saíssemos do Calvário, não atingiríamos o Tabor.

É que todo o problema entre nós é, sobretudo, de educação social e não de orçamentos. Em cada um de nós é que reside o futuro de todos, como colectividade ¹.

O grande sábio GUSTAVE LE BON escrevia há poucas semanas que a matéria é um reservatório de energia de tal modo colossal que uma moeda de 10 cêntimos, se chegasse a ser dissociada inteiramente, libertaria uma quantidade de energia igual à produzida por muitos milhares de toneladas de carvão ².

É um símile da fôrça social. O que explica a grandeza da Inglaterra e o ser ela a terra clássica da liberdade é que a educação inglesa, diz o Sr. DESCAMPS, desenvolve ao mesmo tempo a personalidade e o espírito de disciplina, o sentimento da responsabilidade individual e a capacidade para a acção conjunta. A responsabilidade individual é a autonomia dum individuo que se sente responsável em relação aos outros. Ela exalta não tanto o individuo em si, como os membros da sociedade.

A reforma das leis não é nada sem a reforma dos costumes e estes são, em grande parte, o resultado da educação. E termina êste eminente sociólogo a sua análise aos «Poderes públicos em Inglaterra» — um país não pode ser livre senão na medida em que cada um está pronto a assumir as responsabilidades que derivam dos seus próprios actos ³.

Convencido destas doutrinas, que não podem ser contestadas, porque os factos são os factos, — e ainda há pouco GAROFALO o evidenciou no seu estudo sôbre os «Métodos educativos das civilizações latina e britânica» ⁴, — é que eu me entristeço pensando como estamos longe do ideal que devemos procurar atingir. A ascensão faz-se, mas lentamente. Ora para essa marcha ascensional é preciso que o *Boy Scout's* seja o moço estudante.

E dirigindo-me especialmente aos que me fazem a honra de escutar, eu direi que teem muito a fazer, muito, se não tudo.

¹ Isto dizia ha 74 anos o profundo pensador que foi A. HERCULANO. Vej. *Da educação e instrução das classes laboriosas*, p. 55 do vol. *Composições várias*, Lisboa, s. d. (1911 ?).

² No curioso inquérito de JEAN FINOT — *Le mond sans l'or* de *La Revue*, de 15 set. 1912.

³ Cf. *La Science Sociale*, Maio de 1912.

⁴ *La España Moderna* do 1.º de setembro de 1912.

Precisam em primeiro lugar de arranjar a sede da sua «Associação Académica», obter uma casa ampla, cheia de luz, repleta de movimento, onde se leia, se converse, se discuta, se joguem as armas, se façam conferências, se dêem festas, se arvore a bandeira que aponte e diga aos que passam: — esta é a casa da Mocidade.

Essa Associação deve criar desde já a sua «Filantrópica», «Caixa de socorros a estudantes pobres», ou qualquer outra, seja qual for a designação, com tanto que se crie, e exista ao lado da corporação e por ela vivificada e mantida. Simultâneamente temos os cuidados da educação física.

Já a Associação possui o seu *court* de *Law-Tennis*, mas falta-lhe um campo de *foot-ball*, que é uma grande escola de energia, de decisão, de arrôjo e de serenidade.

Para as lides escolares o melhor derivativo são as lides desportivas, e umas e outras é que preparam os verdadeiros cidadãos indispensáveis a uma grande pátria.

Podemos pôr os olhos no Japão, país ultra-moderno. O Japão é grande e impôs-se à consideração mundial pelo grupo de homens que cercou o falecido Imperador Mutsuhito—Yamagata, e Okuma, e Nagaki, e Oyama, e Yamada... Quando em 1915 estiver concluído o canal de Panamá, quando a via-dupla do Transsiberiano estiver pela mesma época realizada, êsse país, que nós portugueses ajudámos a revelar ao mundo, será a chave das comunicações orientais e de toda a influência no Pacífico. Ora o Japão ultra-moderno, repito, é filho dos seus filhos — educados nas escolas inglesas e alemãs, sofredores, resistentes, bravos, dedicados e patriotas. ¿Como não estará a nossa esperança posta em vós, senhores académicos?

Só duas palavras mais para lembrar os nomes dos que pertenceram à Universidade e a honraram com os seus serviços: — os Profs. SOUSA GOMES, ARZILA DA FONSECA, LINO, o Assistente BARBOSA, o Oficial maior JOSÉ ALBINO. Cada qual na sua esfera cumpriu honestamente o seu dever e por isso recordar o seu nome é prestar homenagem ao mérito, ao trabalho, e à honestidade.

Antes da distribuição dos prémios

Reatando a tradição duma das festas mais simpáticas da Universidade e em harmonia com as disposições do Decreto de 22 de março de 1911, que criou as «Bólsas de Estudo», passo a entregar os diplomas aos estudantes laureados segundo o voto das respectivas Faculdades universitárias.

O Decreto não está em plena execução, como o explicou a Portaria de 13 de setembro passado, e, porque o não está, não pode apreender-se desde já todo o immenso benefício que a sua doutrina está destinada a prestar aos estudantes para quem foi legislado.

Basta acentuar que o auxílio das «Bolsas» acompanha o estudante desde a sua entrada no Liceu até além da conclusão da sua carreira na Universidade, e acompanha-o não só fornecendo-lhe o auxílio pecuniário de que êle careça, mas também a coadjuvação moral precisa para a formação do seu espírito e do seu carácter. Depois de lhe ter dado tudo quanto a sua inteligência ávida de saber lhe pedir, levá-lo há, concluída a sua formatura, até ao estrangeiro, até às Escolas mais reputadas e mais conformes com a natureza dos seus estudos. Em Oxford ou Cambridge, em Berlim ou Leipzig, ou Heidelberg, em Paris . . . , o aço do seu espírito adquirirá uma nova têmpera. Imaginemos uma saída anual de vinte estudantes enviados pelas diversas Faculdades para estes grandes centros de saber, imaginemos que a sua maioria se dedicava, na volta, ao ensino livre ou oficial, secundário ou superior ou técnico.

Que revolução nos processos de ensino, nos métodos de trabalhar, na forma, até, de ser útil e proveitoso!

Só êsse Decreto vale bem um Ministério de Instrução Pública. A pequena lista de pensionistas que o nosso *Diário do Governo* publicasse anualmente por deliberação das Faculdades equivalia seguramente à mais lantejoulada reforma de programas vistosos e eloquentes.

Mas isto é, por agora, um sonho e quão longe da realidade nem eu quero pensá-lo. Que eu não hei de ser sempre um pessimista e por isso quero crer que os governos nos não tirarão com uma das mãos o que parecem dar com a outra, que os Municípios da circunscrição universitária que, com mágua, (sei-o pelas respostas de poucos e calculo-o pelo silêncio do maior número) ¹ não puderam subscrever com qualquer auxílio, não desampararão de todo tão benemérito propósito, que todos a quem isso compete, enfim, se esforçarão por converter o que se reputa uma utopia em triunfal realidade.

Em Espanha já há a «Liga de proteção aos estudantes estrangeiros» fundada com o fim não só de proteger os estrangeiros que proseguem os seus estudos em Espanha, mas também de informar e fornecer documentos às famílias espanholas que desejem mandar seus filhos para o estrangeiro e ajudar com os seus conselhos os estudantes espanhóis que saiem da sua pátria.

É com a «Direção Geral do seu ensino primário» entregue a ho-

¹ Cf. Documento n.º 11. — Circular aos municípes.

mens como RAFAEL ALTAMIRA, é com a criação da *Junta para ampliacion de estudios* sob a direcção do eminente histologista Dr. RAMÓN Y CAJAL, é com a «Escola espanhola para estudos arqueológicos e históricos» fundada em Roma pelo distintissimo publicista Prof. MENÉNDEZ PIDAL e outros, que no país vizinho alguns homens eminentes, cercados duma pléiade de novos, tendo todos a mesma fé ardente nos destinos da Pátria, pensam criar uma renascença intelectual em Espanha ¹.

A distribuição de prémios, que em nome da Universidade tenho o prazer e a honra de fazer, consagra um escol de académicos, escol que uma democracia tem o dever de cultivar sob pena, dizia recentemente o ministro de Instrução Pública de França, o Sr. GUIST'HAU, de preparar a regra do menor esforço e do menor dever ².

DR. J. MENDES DOS REMEDIOS

REITOR DA UNIVERSIDADE.

¹ Cf. C. IBAÑEZ DE IBERO in *L'Education*, set. 1912, pg. 415-419.

² Cf. o discurso do ilustre Ministro na distribuição dos prémios do Liceu «Louis-le-Grand» em 20 de julho de 1912 publicado na *Rev. internat. de l'enseignement*, de 15 de agosto de 1912.

MAPA N.º 1

Recitas das Faculdades Universitárias, nos termos dos Decretos de 19 de agosto de 1907 e de 8 de outubro de 1908 (Autonomia da Universidade)

Anos económicos	4. ^a parte da receita das propinas de matricula	Distribuição						Total
		Letras	Teologia	Direito	Medicina	Matemática	Filosofia	
1908-1909	8:970\$280	-	897\$30	1:435\$245	2:960\$190	1:614\$650	2:063\$165	8:970\$280
1909-1910	11:140\$870	-	1:114\$990	1:782\$530	3:676\$490	2:005\$360	2:562\$400	11:140\$870
1910-1911	1 11:756\$975	-	1:155\$695	1:849\$115	3:813\$805	2:080\$255	2:658\$105	1 11:556\$975
1911-1912	1 12:285\$800	-	1:208\$580	1:933\$725	3:988\$315	2:175\$445	2:779\$735	1 12:085\$800
1912-1913	2 16:078\$795	2:231\$820	892\$725	2:678\$185	5:058\$790	4:017\$275		2 14:878\$795

Repartição de Contabilidade da Secretaria da Universidade de Coimbra, em 11 de setembro de 1912. — O 1.º oficial, José Henriques de Sousa Sêco.

1 O Conselho administrativo da Universidade, em sessão de 1 de julho de 1909, deliberou, em vista do aumento do serviço ocasionado pelo regime da autonomia, retirar 20.000 réis desta receita, para pagamento a um amanuense auxiliar.

2 A Junta administrativa da Universidade, em sessão de 30 de dezembro de 1911, mandou retirar desta receita a quantia de 1:200.000 réis, para reforçar a verba de obras (200.000 réis), e para impressão de documentos (1.000.000 réis).

MAPA N.º 2

Distribuição da receita das inscrições relativas ao 1.º semestre de 1911-1912
na conformidade do art. 23.º n.º 2 e seu §
do Decreto com força de lei de 19 de abril de 1911

Faculdades	Metade da receita 14:208\$345	Distribuição da outra metade deduzidos 1:200\$000 réis	
		Porcentagens	13:008\$345
Faculdade de Letras	197\$000	24 0/0	3:122\$000
Faculdade de Ciências	1:991\$705	27 0/0	3:512\$255
Faculdade de Direito	10:378\$985	—	1 - -
Faculdade de Medicina	1:564\$707,5	34 0/0	4:422\$835
Escola de Farmácia	75\$947,5	15 0/0	1:951\$255
	14:208\$345		13:008\$345
Verbas deduzidas do mapa n.º 7	- -	-	1:200\$000
	14:208\$345		14:208\$345
Faculdade de Teologia (a totalidade das inscrições		28:416\$690	
		79\$775	
Total		28:496\$465	

Repartição da Contabilidade da Secretaria da Universidade de Coimbra, em 13 de setembro de 1912. — O 1.º oficial, *José Henriques de Sousa Sêco*.

1 A importância da percentagem de 18 0/0 pertencente à Faculdade de Direito foi pelo Senado, em vista da cedência feita pela mesma Faculdade, distribuída em partes iguais, pela Faculdade de Letras e pela Escola de Farmácia.

MAPA N.º 3

Distribuição da receita das inscrições relativas ao 2.º semestre de 1911-1912
na conformidade do art. 23.º n.º 2 e seu §
do Decreto de 19 de abril de 1911 para o orçamento suplementar ao de 1912-1913

Faculdades	Metade da receita que pertence às Faculdades	Distribuição da outra metade depois de deduzidos os 6:380:000 réis abaixo descritos		Total
		Porcentagens		
Letras	-#- 620#550	15 0/0	2:162#380	2:782#930
Direito	-#- 12:000#000	—	¹ -#-	12:000#000
Medicina	-#- 3:153#927,5	34 0/0	4:901#390	8:055#317,5
Sciências	-#- 4:290#480	36 0/0	² 5:189#710	9:480#190
Farmácia	¹ 999#845	15 0/0	2:162#380	3:342#895
	999#845		14:415#860	35:661#332,5

Verbas deduzidas da metade a distribuir por percentagens:

Para a «Revista Universitária»	1:000#000
Para gratificações a pessoal	200#000
Para prémios a alunos	680#000
Para a nova Casa das obras	500#000
Para obras na Biblioteca da Universidade	4:000#000
	6:380#000
	42:041#332,5

Repartição de Contabilidade da Secretaria da Universidade de Coimbra, em 24 de junho de 1912. — O 1.º oficial, *José Henriques de Sousa Sêco*.

1 A Faculdade de Direito cede os 18 0/0 à Faculdade de Ciências e à Escola de Farmácia e cede mais a esta última 470\$460 réis, resto da metade que lhe pertence.

2 Nesta quantia está incluída a de 1.327\$925 réis, — 9 0/0 que a Faculdade de Direito cedeu exclusivamente para restauração e adaptação do chamado Colégio de S. Boaventura (Loios) aos Museus de antropologia, etnologia e arqueologia preistórica.

3 Por deliberação do Senado, em sessão de 22 do corrente, foram cedidas à Escola de Farmácia as seguintes verbas:

Da Faculdade de Teologia	79\$775
De restos de propinas	259\$115
Da diferença da taxa	190\$495
Resto da metade da Faculdade de Direito	470\$460
	999\$845

MAPA N.º 4

Missões científicas ao estrangeiro desde a autonomia da Universidade de Coimbra

Em 1908-1909:		
Dr. Joaquim Mendes dos Remedios (Teologia)	600\$000	
Dr. José Ferreira Marnoco e Sousa (Direito)	500\$000	
Dr. José Alberto dos Reis (Direito)	500\$000	
Dr. Angelo Rodrigues da Fonseca (Medicina)	741\$780	
Dr. José de Matos Sobral Cid (Medicina)	741\$780	
Dr. Henrique Manuel de Figueiredo (Matemática)	500\$000	
Dr. Sidónio Bernardino Cardoso da Silva Pais (Matemática)	500\$000	
Dr. Egas Ferreira Pinto Bastos (Filosofia)	224\$000	
		4:307\$560
Em 1909-1910:		
Dr. Francisco Martins (Teologia)	900\$000	
Dr. Alvaro da Costa Machado Vilela (Direito)	1:000\$000	
Dr. Elísio de Azevedo e Moura (Medicina)	862\$730	
Dr. Henrique Manuel de Figueiredo (Matemática)	500\$000	
Dr. Sidónio Bernardino Cardoso da Silva Pais (Matemática)	500\$000	
		3:762\$730
Em 1910-1911:		
Dr. Álvaro de Almeida Matos (Medicina)	741\$780	
Dr. Francisco Miranda da Costa Lobo (Matemática)	500\$000	
Dr. Luciano António Pereira da Silva (Matemática)	500\$000	
Dr. Álvaro José da Silva Basto (Filosofia)	757\$000	
		2:498\$780
Em 1911-1912:		
Dr. José Joaquim de Oliveira Guimarães Júnior (Teologia)	500\$000	
Dr. António de Pádua (Medicina)	741\$780	
Dr. Francisco Miranda da Costa Lobo (Matemática)	500\$000	
Dr. Luciano António Pereira da Silva (Matemática)	500\$000	
Dr. António José Gonçalves Guimarães (Filosofia)	450\$000	
Dr. Anselmo Ferraz de Carvalho (Filosofia)	450\$000	
Dr. Augusto Joaquim Alves dos Santos (Letras)	700\$000	
		3:841\$780
Em 1912-1913:		
Dr. António Garcia Ribeiro de Vasconcelos (Teologia)	400\$000	
Dr. Carlos de Mesquita (Lêtras)	700\$000	
2 missões em Direito	1:000\$000	
1 missão em Medicina	741\$780	
1 missão em Ciências (1.ª secção)	500\$000	
		3:341\$780
Total geral		17:752\$630

Repartição da Contabilidade da Secretaria da Universidade de Coimbra, em 11 de setembro de 1912. — O 1.º oficial, *José Henriques de Sousa Sêco*.

MAPA N.º 5

FACULDADE DE LETRAS

Mapa da frequência nas respectivas aulas no ano lectivo de 1911-1912

(Cotado em médias)

Mês	Língua e literatura latina		Filologia portuguesa		História antiga		História Geral da civilização		Filosofia		Língua e literatura francesa		Curso pratico de francez		Língua e literatura inglesa		Curso pratico de ingles		Geografia geral		Hebreu ¹		História da pedagogia		Pedagogia		
	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	Dias	utiles	
1911																											
Outubro ² ...	5	3	5	5	5	6	7	13	4	5	14	4	5	5	5	5	5	5	5	5	5	4	4	5	5	5	5
Novembro...	6	2	6	6	6	6	10	9	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6
Dezembro...																											
1912																											
Janeiro.....	8	2	6	13	8	7	13	8	9	14	8	1	9	1	9	4	8	4	8	3	3	8	1	5	9	4	16
Fevereiro....	7	2	8	12	7	6	12	6	8	15	8	1	7	2	7	4	8	5	8	3	3	7	1	7	5	8	16
Março.....	8	2	10	11	8	6	13	6	8	14	8	2	8	2	9	3	8	5	9	3	3	9	1	8	10	8	18
Abril.....	5	2	6	13	5	8	10	10	7	15	7	2	6	2	7	4	6	6	5	3	3	5	1	6	11	7	13
Maió.....	8	2	6	14	8	8	12	7	9	15	9	2	7	2	7	5	9	6	7	3	3	8	1	7	13	9	19
Junho.....	8	2	9	13	8	4	13	3	8	12	8	2	8	2	8	4	8	5	8	3	3	8	1	8	11	8	14
Julho.....	10	1	8	3	10	1	13	2	9	1	9	*	9	2	9	*	9	2	10	2	2	10	1	1	*	1	-

Generais da Universidade de Coimbra, em 18 de setembro de 1912. — O Bedel, Francisco Lopes Lima de Macedo.

¹ Numero de alumnos inscritos nas diversas cadeiras.

² Não houve aulas neste mês.

OBSERVAÇÕES:

As casas marcadas com este sinal (*) indicam que não compareceram os alumnos ou os professores durante o mês.

A média foi tirada tomando o numero de alumnos que frequentaram as aulas durante o mês, dividindo esse numero pelos dias em que houve aulas.

Meses	PERÍODO TRANSITORIO																	
	Cadeira de Fisiologia especial		Cadeira de Anatomia patológica		Cadeira de Medicina operatória		Cadeira de Patologia geral		Cadeira de Propedêntica		Cadeira de Matéria médica		Cadeira de Patologia externa		Cadeira de Patologia interna		Cadeira de Clínica cirúrgica	
	Dias úteis	24 ¹	Dias úteis	24 ¹	Dias úteis	24 ¹	Dias úteis	14 ¹	Dias úteis	14 ¹	Dias úteis	14 ¹	Dias úteis	14 ¹	Dias úteis	20 ¹	Dias úteis	20 ¹
1911																		
Outubro ²	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Novembro	7	19	5	18	7	18	4	8	7	7	6	11	8	11	7	16	8	18
Dezembro	7	17	8	15	7	13	6	8	7	11	8	10	8	11	7	14	8	18
1912																		
Janeiro...	8	17	10	18	10	15	9	8	10	10	9	10	8	10	10	14	9	16
Fevereiro.	6	19	7	19	6	18	8	9	7	10	9	10	8	11	7	14	9	16
Março....	7	19	9	17	11	10	11	9	10	11	11	11	9	12	11	13	10	16
Abril.....	6	18	5	19	6	17	5	8	5	9	6	8	6	11	6	15	6	16
Maió.....	10	16	10	18	11	16	7	6	8	8	11	10	7	10	10	15	10	16
Junho ³ ...	—	—	1	16	1	12	2	6	—	—	6	9	—	—	—	—	1	14
Julho ⁴ ...	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—

Gerais da Universidade de Coimbra, em 20 de setembro de 1912. — O bedel, *Abilio Severo*.

¹ Número de alunos inscritos nas diferentes cadeiras.

² Neste mês não houve aulas

³ Nas cadeiras de Fisiologia especial, Propedêntica, Patologia externa, Patologia interna e Higiene (juristas) não

⁴ Neste mês não compareceram alunos nas cadeiras da Nova reforma.

Nº 6

DE MEDICINA

aulas no ano lectivo de 1911-1912

(em média)

										NOVA REFORMA									
Cadeira de Obstetria		Cadeira de Clínica médica		Cadeira de Medicina legal		Cadeira de Higiene (médicos)		Cadeira de Higiene (juristas)		Cadeira de Anatomia descriptiva		Cadeira de Histologia e embriologia		Cadeira de Farmacologia		Cadeira de Anatomia topográfica		Cadeira de Psiquiatria	
Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis	
20 ¹		16 ¹		16 ¹		16 ¹		75 ¹		123 ¹		69 ¹		79 ¹		10 ¹		10 ¹	
7	16	8	12	7	11	6	11	5	20	7	100	3	27	2	15	6	8	—	—
4	15	8	13	8	10	5	12	7	20	7	93	6	33	9	33	5	7	—	—
9	14	10	11	10	9	8	10	7	17	10	85	8	26	10	39	8	11	—	—
7	14	9	11	8	10	7	10	7	12	8	76	8	23	7	45	5	8	—	—
10	14	10	12	10	10	9	10	8	13	9	57	8	17	10	43	9	7	4	8
5	15	5	11	6	9	5	9	6	9	7	53	5	19	5	48	6	8	5	8
9	15	12	12	11	10	7	10	9	8	11	54	9	16	11	51	11	8	8	8
1	14	2	13	1	13	1	15	—	—	5	42	4	12	4	57	6	8	3	8
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—

compareceram alunos neste mês.

MAPA N.º 7
 FACULDADE DE CIÊNCIAS — 1.ª Secção
 Mapa da frequência nas respectivas aulas no ano lectivo de 1912-1913
 (Cotado em média)

Meses	Cadeira de Algebra superior		Cadeira de Matematicas gerais		Cadeira de Geometria descriptiva e estereotomia		Cadeira de Calculo differencial, integral e das variações		Análise superior		Cadeira de Mecânica racional		Cadeira de Astronomia e Geodesia		Cadeira de calculo das probabilidades		Cadeira de Mecânica celeste		Cadeira de Física mathematica		Cadeira de Desenho rigoroso		Cadeira de Desenho de máquinás		Cadeira de Desenho topográfico		
	Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		
1911																											
Outubro ² ...	-		-		-		-		-		-		-		-		-		-		-		-		-		
Novembro ..	3	13	37	13	47	13	36	13	5	13	7	13	8	13	7	13	4	13	4	13	4	13	12	13	8	8	6
Dezembro...	9	15	6	10	19	9	22	9	6	9	9	10	7	10	8	9	4	9	4	9	4	9	9	14	6	10	
1912																											
Janeiro.....	12	10	12	10	13	12	20	12	3	12	8	13	6	13	6	12	3	12	3	12	3	12	12	11	8	10	10
Fevereiro....	11	9	11	8	12	11	16	11	3	11	6	12	5	12	5	12	3	11	3	11	3	11	10	12	7	9	
Março.....	13	10	13	7	13	15	12	13	4	13	8	13	5	13	5	13	3	13	3	13	3	13	8	13	11	11	
Abril.....	8	9	8	10	11	8	12	10	3	8	7	10	5	*	*	*	8	3	8	3	8	9	8	8	6	7	
Maió ³	11	14	11	10	13	-	11	10	3	11	8	13	3	*	*	*	11	4	11	4	11	13	11	11	8	9	
Junho ⁴	12	10	12	7	13	12	*	12	13	*	5	13	1	*	*	12	12	*	12	*	12	11	12	9	8	6	
Julho ⁵	-		-		-		-		-		-		-		-		-		-		-		-		-		

Generais da Universidade de Coimbra, em 18 de setembro de 1912. — O bedel da 1.ª secção, Augusto Dinis de Carvalho.

¹ Número de alumnos inscritos nas diferentes cadeiras.

² Neste mês não houve aulas.

³ Na cadeira de Geometria descriptiva e estereotomia só houve trabalhos práticos durante este mês.

⁴ As casas indicadas por este sinal (*) indicam que os professores ou os alumnos não compareceram às aulas.

⁵ As aulas, tanto do período transitório como da nova reforma, foram encerradas no mês de junho.

MAPA N.º 8

FACULDADE DE SCIÊNCIAS — 2.ª e 3.ª Secções

Mapa da frequência nas respectivas aulas no ano lectivo de 1911-1912

(Cotado em média)

Mês	Química inorgânica		Química orgânica		Física dos sólidos e fluidos		Electricidade		Acústica, óptica e calor		Botânica (curso geral)		Zoologia (curso geral)		Mineralogia e Petrologia		Geologia		Antropologia		Análise química qualitativa		Análise química quantitativa		Desenho de plantas e animais (1.º ano)		Desenho de plantas e animais (2.º ano)		Mineralogia e Geologia		Botânica e Zoologia (curso médico)		Morfologia e Fisiologia (vegetais)		Zoologia dos invertebrados		1.º semestre (B S) Geografia física		2.º semestre Cristalografia		2.º semestre Química física		2.º semestre Química biológica		2.º semestre Paleontologia		Annual Química (curso geral)		Annual Física (curso geral)	
	Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis		Dias úteis					
1911	28 ¹		85 ¹		61 ¹		60 ¹		12 ¹		34 ¹		20 ¹		49 ¹		31 ¹		25 ¹		59 ¹		60 ¹		10 ¹		8 ¹		5 ¹		98 ¹		2 ¹		2 ¹		10 ¹		2 ¹		2 ¹		46 ¹		2 ¹		47 ¹		78 ¹	
Set	8	8	7	48	8	8	8	25	7	7	7	22	8	14	8	24	5	20	7	16	5	29	5	18	8	2	8	2	8	1	8	59	6	1	7	1	6	8	*	*	*	*	*	*	*	*	8	9	8	36
Out	10	15	9	35	10	13	10	21	9	6	9	16	10	11	10	20	6	10	9	12	6	27	7	18	10	3	10	2	10	1	10	46	10	1	10	1	6	5	*	*	*	*	*	*	*	*	10	15	10	37
Nov	13	14	12	31	13	20	13	24	12	7	12	17	13	13	13	18	8	16	9	10	8	23	8	26	13	3	13	2	13	4	13	40	13	2	12	2	9	5	*	*	*	*	*	*	*	*	13	24	13	33
Dez	12	10	11	21	12	22	12	24	11	7	11	13	12	12	12	16	8	13	11	12	8	17	7	23	12	2	12	1	12	3	13	53	13	1	12	1	8	3	*	*	*	*	*	*	*	*	12	21	12	27
Jan	13	7	13	22	13	21	13	20	13	7	13	16	13	9	13	19	8	11	13	11	9	15	8	30	13	4	13	5	13	2	10	36	13	1	13	1	5	4	7	1	5	1	7	15	5	1	13	23	13	29
Fev	10	11	9	28	10	29	10	18	9	8	9	19	10	10	10	18	6	16	9	13	6	22	5	*	10	2	10	2	10	2	13	49	10	1	8	1	*	*	8	1	6	1	1	19	7	2	10	29	10	40
Mar	13	12	12	29	13	26	13	16	12	7	12	14	13	10	13	12	8	11	12	15	8	18	5	16	13	3	13	3	13	3	13	49	12	1	12	1	*	*	12	1	9	2	13	18	8	2	13	29	13	38
Abr	13	6	13	*	13	*	13	23	13	1	13	2	13	2	12	1	8	*	12	*	8	31	8	25	13	2	13	2	13	2	13	34	12	2	12	1	*	*	12	1	9	1	13	14	8	1	13	18	13	43
Mai	*	*	*	*	*	*	*	13	1	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*	13	1	13	20	12	1	12	1	*	*	12	1	8	1	13	8	6	1	13	9	13	13

Mapa da Universidade de Coimbra, em 21 de setembro de 1912. — O bedel interino das 2.ª e 3.ª secções, *Abílio Marques dos Santos*.

Numero de alunos inscritos nas diversas cadeiras.
 * Para mês não houve aulas.
 As casas marcadas com este sinal (*) indicam que os professores ou os alunos não compareceram às aulas.

Observação:
 A média foi tirada somando o número de alunos que frequentaram as aulas durante o mês, dividindo pelos dias em que houve aulas.

MAPA N.º 10

BIBLIOTECA DA UNIVERSIDADE

Frequência e obras consultadas durante o período de doze anos

Anos	Frequência			Obras consultadas													
	Masculina	Fe- minina	Total	A	B	C	D	E				F	G	H	I	K	Total
								1	2	3	4						
1901	2:537	30	2:567	93	406	1:325	107	65	190	50	7	218	4	102	-	-	2:567
1902	2:674	29	2:703	84	384	1:420	94	57	168	58	10	259	18	151	-	-	2:703
1903	2:266	80	2:346	99	350	1:350	82	43	39	25	6	220	7	125	-	-	2:346
1904	6:960	59	7:019	286	714	4:593	189	314	179	39	84	625	37	645	2	15	7:722
1905	7:656	27	7:683	141	494	4:860	203	256	276	56	15	1:073	46	856	2	202	8:480
1906	9:791	19	9:810	166	725	5:058	100	481	221	95	45	1:440	133	1:754	-	27	10:497
1907	9:352	7	9:349	206	410	4:541	90	549	182	90	21	1:533	109	1:693	12	241	9:677
1908	12:541	15	12:596	241	570	6:192	112	622	201	182	70	2:471	84	2:343	-	155	13:243
1909	17:450	52	17:502	219	629	6:237	160	1:074	481	65	55	5:694	221	3:109	15	191	18:150
1910	17:633	60	17:693	191	359	8:346	151	931	714	48	70	3:897	148	5:219	2	318	18:394
1911	13:673	213	13:886	184	105	4:676	291	878	679	23	37	4:396	90	2:574	-	221	14:158
1912	9:781	226	10:007	148	10	2:858	197	486	492	119	56	2:773	114	2:865	-	86	10:209
	112:344	817	113:161	2:058	5:156	51:456	1:776	5:759	3:822	850	476	24:599	1:017	19:436	33	1:708	118:146

MAPA N.º 11

CIRCULAR AOS MUNICÍPIOS DA CIRCUNSCRIÇÃO
UNIVERSITÁRIA DE COÍMBRA ¹

Ex.º Sr. Presidente da Câmara Municipal de

A criação das *Bólsas de Estudo*, instituídas pelo Decreto de 22 de março de 1911, representou, para o país em geral e em especial para cada circunscrição universitária, uma generosa medida e uma vantagem evidente. Com efeito, facultarão elas a indivíduos largamente dotados de inteligência e carácter, mas desprovidos de meios de fortuna, os recursos necessários para se ilustrarem e educarem a ponto de constituírem uma *élite* que há de por certo concorrer para o progresso material e moral da vida portuguesa.

Nestas circunstâncias, alentando a convicção de que instituição tão benemérita e útil merecerá a simpatia e o aplauso das administrações municipais da circunscrição universitária de Coimbra — tenho a honra de chamar a atenção de V. Ex.ª para o artigo 3.º do citado decreto de 22 de março, cuja alínea *b*) dispõe que o fundo universitário das *Bólsas de Estudo* será em parte constituído por *subscrição voluntária dos municípios e instituições filantrópicas da região*.

Ouso esperar que o município da digna presidência de V. Ex.ª saberá corresponder generosamente ao intuito do presente officio, concorrendo para as referidas *Bólsas de Estudo*. — Saúde e Fraternidade. — Universidade de Coimbra, ... de ... de ... — O Reitor, *Joaquim Mendes dos Remédios*.

¹ Esta circular foi enviada a 96 municípios dos quais 85 não responderam; 2 prometeram dar qualquer subsídio; 9 desculparam-se com a exiguidade das receitas, e 2 fixaram verba que por enquanto não foi cobrada.

Faculdades de Letras¹

EX.^{mo} MINISTRO DA REPÚBLICA PORTUGUESA²,
SÁBIO REITOR DA UNIVERSIDADE DE COÍMBRA,
MINHAS SENHORAS,
MEUS SENHORES:

Chamado quási à última hora, por dever do cargo, a vir fazer esta lição inaugural do nôvo ano escolar, em substituição da exímia filóloga, publicista distintíssima, e professora abalisada desta Universidade, a Ex.^{ma} D.^{ra} D. Carolina Michaëlis de Vasconcelos, que não pôde comparecer por falta de saúde, vi-me obrigado a desempenhar tão honroso mandato, embora me escaceiem saber e autoridade.

Tinha de ser; obedeçamos pois.

Entre os diversos assuntos que podia escolher para esta despreziosa lição, nenhum viria mais a propósito do que falar-vos da minha Faculdade, das sciências que nela se professam, e da sua capital importância.

Criada recentemente, não imagineis, Senhores, que ela seja uma novidade no organismo universitário dêste estabelecimento. Surgira no século XIII com a própria Universidade, e nela se mantivera durante séculos, através das diversas transformações e mudanças, por que esta passou.

Chamava-se antigamente Faculdade das Artes, e conglobava o ensino das Letras e das Sciências. Os seus estudos constituíam uma preparação científica para as quatro Faculdades profissionais — Teologia, Cânones, Leis e Medicina.

¹ Lição inaugural do ano lectivo de 1912-1913, pronunciada em sessão solene da Universidade de Coímbra a 15 de outubro de 1912.

² Dr. Francisco José Fernandes Costa, ministro da Marinha.

A sua importância pedagógica era a princípio considerada em muito, e a Faculdade das Artes influiu poderosamente na cultura geral dos homens de ciência; a ela é que foram receber os conhecimentos humanistas, em que muitos, nas diversas carreiras que vieram a seguir, tão distintos se mostraram. Eram efectivamente as Humanidades que ali tinham cultura mais ampla e intensa.

Houve até um período histórico, embora de pouca duração, em que a Faculdade das Artes, ao tempo instalada nos colégios de S. Miguel e de Todos os Santos na rua de S.^{ta} Sofia, revestiu o seu ensino literário e humanístico de brilho fulgurantíssimo, que, irradiando sobre as outras Faculdades, a todas iluminou e tornou célebres. Foi o período áureo da velha Universidade de Coimbra, quando as Artes eram ensinadas pelos grandes humanistas, que o célebre Dr. André de Gouveia contratou no estrangeiro e trouxe para Coimbra, onde exerceram por algum tempo o magistério. Nesta escola se formaram muitos dos grandes génios da Renascença em Portugal; para a imortalizar basta o talento sobrehumano do nosso grande épico, que aqui estudou e colheu o vasto saber e a orientação humanista.

As restantes Faculdades receberam desde logo o ósculo vivificante da esplêndida Faculdade das Artes, e o ensino em todas elas revestiu então um brilho literário tal, que era o assombro e admiração de nacionais e estrangeiros ¹.

Na língua do Lácio é que ordinariamente se falava nas aulas, sendo o seu uso familiar a mestres e alunos. Havia aqui latinistas consumados; entre êles especializarei Inácio de Moraes, perfeito conhecedor da literatura latina, e que escrevia com suma elegância belos versos no idioma clássico de Virgílio e Ovidio. Como êste, podíamos citar muitos outros professores das diversas Faculdades, que falavam e escreviam o latim com admirável naturalidade e pureza.

O erudito filólogo Nicolau Clenardo visitou Coimbra no meado do século xvi, e, embora por vezes se mostrasse disposto a amesquinhar o que era português, confessou em uma carta que ficara pasmado de ouvir aqui o professor Vicente Fabricio dialogando familiarmente em grego com os discípulos, afigurando-se-lhe que estava em Atenas, e que os interlocutores conversavam na própria língua materna. Era nesta mesma língua que os professores da Faculdade de Medicina, Ambrósio Nunes, Francisco Giraldes e António Luis, *o Grego*, comentavam Hipócrates e Galeno, textos das suas aulas.

As próprias línguas e literaturas orientais eram estudadas na Academia conimbrigense com esmero; o hebreu, o caldeu e o árabe

¹ Veja-se a nota I no fim desta lição.

tinham cultores apaixonados e mestres de grande mérito. Pedro Henriques, Gonçalo Álvares, o Dr. Roseto e D. Pedro de Figueiró, vulgarmente conhecido por D. Pedro Hebraico, eram documentos vivos desta cultura orientalista.

Nem menos gloriosa é a fama que deixaram alguns célebres professores de Humanidades, já ao tempo bem conhecidos no estrangeiro, tais como os dois Gouveias, Diogo e André, os doutores Bordalo e Teive, o escocês Jorge Buckanan, etc. Nicolau Grouchy professava as disciplinas filosóficas, lendo na aula e comentando Aristóteles na própria língua original.

*

Em breve porém começa a decadência. A mão poderosa, mas inepta, dum monarca, deixando-se guiar por conselhos de sábios, produzira inconscientemente êsse imenso beneficio; a mesma régia mão, fanatizada e dirigida pouco depois por sugestões retrógradas, com igual inconsciência desmanchou o que havia feito: e a decadência, precursora da ruína, não tarda a manifestar-se.

O magistério da antiga e gloriosa Faculdade das Artes é arrancado aos sábios professores que tanto a nobilitavam, e entregue aos jesuitas, dando-se-lhes plena e completa isenção da autoridade do Reitor da Universidade. Era uma Faculdade realmente auto-céfala, embora nominalmente integrada no organismo desta academia. Não participava da vida comum das outras Faculdades, e mal podia auferir ou comunicar os benefícios dêste íntimo e quotidiano convívio científico, principal vantagem dos corpos universitários. Lá continuou vivendo, por largos anos, uma vida quási isolada, que entretanto não classificaremos de obscura ou inglória, o que só por indesculpável facciosismo poderá fazer-se. Os trabalhos dos *Conimbrigenes* são muito notáveis e largamente apreciados nos grandes meios filosóficos, especialmente na Alemanha. Fôra muito intensa e brilhante a vida literária desta Faculdade, não podia apagar-se súbitamente; mas a decadência ía-se pouco a pouco acentuando, como era natural.

Debalde a munificência régia acode com larguíssimos e extravagantes privilégios em prol do nôvo instituto, debalde se condecora êste com o título pomposo de *Escolas menores da Universidade de Coimbra*, debalde se vão cercear as rendas universitárias, tirando dali avultada pensão anual para subsidiar aquelas escolas; não há fôrças humanas que possam deter o penedo, que, arrancado por brusca sacudidura da crista da serra, começa a rolar pelo íngreme

*

pendor. A decadência principiara; a ruína chegaria mais tarde ou mais cedo. Era uma questão de tempo.

É certo que a acção benéfica da educação humanista nos professores das quatro Faculdades, que ficaram constituindo de facto o organismo universitário, ainda se prolongou, com intensidade decrescente, durante mais de um século, revelando-se nitidamente nos trabalhos que êsses professores nos deixaram, e nos dos alunos que aqui fizeram a formatura. Entretanto as chamadas *Escolas menores*, cortada a ligação natural com o organismo universitário, embora se continuassem a dizer nele incorporadas, escasseando-lhes cada vez mais a seiva própria, caíndo em crescente desprestígio, vieram a degenerar em simples instituto de ensino secundário, cujo papel, nas suas relações com a Universidade, se limitava, em grande número de casos, a examinar os candidatos à matrícula, e a atestar a sua suficiência para entender as lições das Faculdades a que se destinavam.

Eis a mesquinha sombra que no declinar do século xviii representava a antiga e gloriosa Faculdade das Artes, essa escola humanista, que funcionára brilhantemente no segundo quartel do século xvi, sob a direcção competentíssima dos afamados Doutores parisienses André de Gouveia, João da Costa, e Paio Rodrigues de Vilarinho.

Tristes vicissitudes da sorte!

Sic transit gloria mundi!

Tal era a chamada Faculdade das Artes, quando o Marquês de Pombal intentou e levou a cabo a grandiosa reforma da Universidade de Coimbra.

Em todas as outras Faculdades encontrou o reformador matéria prima aproveitável, e nelas operou a reforma. A das Artes porém, no estado em que se encontrava, provocou-lhe um dêsses gestos bruscos, violentos, de repulsão, que não eram raros no Marquês; a definitiva sentença de morte ficava desde êsse momento lavrada. Da Faculdade das Artes nem o nome subsistiria mais.

O anátema contra ela encontra-se fulminado no livro III da parte III dos Estatutos pombalinos.

*

Extinguindo a decrepita Faculdade, o Marquês de Pombal não quis, nem podia querer, que de futuro se não ensinassem na Universidade as sciências humanísticas, que desde o meado daquelle século iam tendo notável desenvolvimento. Bem sentia o génio do reformador que um espírito nôvo agitava por toda a parte a velha Europa, operando uma grande renovação literária e científica, e preparando não

só a revolução social que se operou na França, mas ainda os brilhantes descobrimentos das sciências, que vieram ilustrar o século XIX, e que, num *crescendo* rápido e constante, vão dia a dia erguendo a humanidade a regiões superiores.

A fim de preencher a lacuna deixada pela extinção da velha Faculdade, cria o Marquês a Faculdade nova de Filosofia, em tudo emparelhada e igualada às outras Faculdades universitárias, e modelada pelas congêneres Faculdades de Filosofia alemãs, com quatro secções, cada uma delas representada por uma só cadeira: — a 1.^a de Filosofia racional e moral, a 2.^a de História natural, a 3.^a de Física experimental, a 4.^a de Química teórica e prática.

Bem reduzido, mesquinho até para o tempo, era êsse quadro, ou, melhor, êsse esqueleto, êsse esboço de estudos; mas, que havia de fazer o reformador, a quem faltavam quasi por completo os elementos para a organização da nova Faculdade? Cá dentro do país encontrou um professor competente e muito distinto para lhe confiar a regência da cadeira de Filosofia racional e moral, o Dr. António Soares Barbosa; para as de Filosofia natural mandou vir de Itália os naturalistas Domingos Vandelli e Della-Bella.

Adjunto à Universidade, como escola preparatória, criou o Marquês o Real Colégio das Artes, onde se ficou ministrando o ensino secundário; e por todo o país, nas mais importantes terras da província, foram colocadas numerosas escolas de primeiras letras, e de latim, grego, filosofia racional e moral, geometria, retórica e poética.

Todo êste organismo pedagógico, funcionando regularmente, devia erguer, com relativa presteza, a cultura literária e científica do país. Mas infelizmente os factos não corresponderam às previsões.

A 24 de fevereiro de 1777 morre D. José, e com a vida do rei se extingue súbitamente a autoridade do seu ministro plenipotenciário e logar-tenente. O scetro passa às mãos de uma pobre mulher, sem vontade-própria, com o cérebro entenebrecido pelos pavores do fanatismo religioso; e a obra do Marquês começa a ser desde logo demolida. Do grandioso edificio do ensino superior, por êle erguido com tanto interesse, com tanto entusiasmo, não ficaria pedra sôbre pedra, se o génio audaz e esclarecido do nunca assás louvado e admirado D. Francisco de Lemos de Faria Pereira Coutinho lhe não supusesse os seus vigorosos ombros, conseguindo sustê-lo no momento crítico, e consequentemente salvá-lo.

Decorridos porém alguns anos, a joven Faculdade de Filosofia sofre uma amputação lamentável e fatal.

Tudo aconselhava a que se promovesse o desinvolvimento progressivo e harmónico das diversas secções esboçadas na reforma

pombalina; mas succedeu cousa bem diferente. Já vem de longe neste país o costume de não se realizar um aperfeiçoamento no ensino senão mediante a condição expressa de não se aumentar um ceutil à despesa. Reconheceu-se a necessidade de destacar da cadeira única de História natural o ensino da Botânica e da Agricultura, criando uma nova cadeira consagrada exclusivamente a estas sciências. Para isto se realizar, sem aumento de despesa, foi suprimida por Carta régia de 24 de janeiro de 1791 a cadeira única que na Faculdade representava a secção humanística da Filosofia! E desde êsse momento ficou banido da Universidade de Coimbra, onde devia continuar a existir, e ir evolucionando, o ensino superior das Letras e Humanidades!

A Faculdade de Filosofia, amputada e reduzida às secções física, química e histórico-natural, lá foi progredindo com vigor notável, especialmente desde 1860 para cá, chegando, à custa de muitos e desinteressados esforços e de grandes sacrificios dos seus professores, quasi sempre desajudados, e por vezes até contrariados pelos poderes públicos, ao estado de esplendor em que actualmente se encontra; mas, quanto às Humanidades, mais de um século decorreu, sem que fossem reintegradas no quadro dos estudos universitários!

Entretanto lá fôra iam tomando um desenvolvimento notável os estudos literários e humanísticos, alcançando um lugar de honra ao lado das outras sciências.

Ainda ficou, é verdade, anexo por algum tempo à Universidade de Coimbra o Real Colégio das Artes, que ministrava, como já disse, o ensino secundário das Sciências, Letras e Humanidades; e as numerosas escolas de ensino primário e secundário criadas pelo Marquês, que de princípio estavam sob a inspecção, govêrno e direcção da *Mesa da Comissão Geral sôbre o exame e censura dos livros*, também passaram por carta régia de 17 de dezembro de 1794 para a superintendência, autoridade e jurisdição da Universidade, que superiormente as dirigia e lhes escolhia os professores. Mas tudo isso veio a desaparecer com o decreto de 7 de setembro de 1835 (cujos efeitos foram sustados pelo de 2 de dezembro do mesmo anno) e com o de 15 de novembro de 1836, que deu nova forma aos estudos de instrução primária e secundária ¹.

Há muitos anos que se reclamava a criação duma Faculdade de Letras na Universidade de Coimbra, como satisfação duma neces-

¹ Veja-se a nota II no fim desta lição.

sidade urgente e inadiável. Teria de ir muito longe, e fatigaria cruelmente a vossa atenção, Senhores, se aqui procurasse fazer um recenseamento minucioso e completo dêses esforços, ora isolados, ora colectivos. Publicistas de nome, professores distintos, políticos de valor, puseram a sua pena e o seu valimento a serviço desta causa santa da Instrução; mas tudo debalde. Chegaram até a ser apresentados ao Parlamento projectos de lei neste sentido, que foram postos de parte sem se lhes concederem as honras da discussão.

A própria Universidade mais de uma vez tentou conseguir que uma Faculdade de Letras fosse integrada no seu organismo, completando-o. Uma dessas vezes fez-se a tentativa em circunstâncias de ocasião particularmente sugestivas. ;Celebrava-se a comemoração tricentenária do imortal cantor das glórias pátrias, essas festas grandiosas em que a Universidade, tanto o corpo docente como o discente, reunidos num pensamento único e em um mesmo sentimento como organismo exuberante de vida, erguendo-se num ímpeto cheio de grandeza, que só o recordá-lo me causa estremecimentos de entusiasmo e de orgulho, rememorou solenemente êsse nome glorioso, que por si bastaria para justificar a autonomia dum país e a consagração duma raça!

Julgou então a Universidade assistir-lhe o direito de chamar para as Letras, que o herói festejado tam luminosamente representava, uma parcela de desenvolvimento e de progresso. ;Mas, que?! ;Havia problemas importantes que preocupavam os altos poderes do Estado, reclamações de dinheiros para obras de utilidade prática; a representação universitária provocaria um simples sorriso de desdêm e compaixão, para quem desperdiçava o tempo a pensar em tais bagatelas!

Mais tarde, a 1 de outubro de 1888, e em festa idêntica à que neste momento celebramos, o ilustre Reitor que então presidia à Universidade, o Dr. Adriano de Abreu Cardoso Machado, anunciou solenemente nesta sala que ia empregar todos os esforços, para que tão justo *desideratum* fosse finalmente satisfeito; mas os óbices que encontrou, ao procurar realizar o seu louvável e generoso plano, foram tais, que nem o prestígio do seu nome, nem a tenacidade da sua vontade, nem a sua grande cotação política, puderam vencê-los.

Ainda recentemente, em 1907, uma última tentativa se fez para a organização da Faculdade de Letras, por parte de uma comissão de professores das diversas Faculdades, em nome dos respectivos conselhos académicos; o resultado colhido foi mais uma vez negativo.

Honra pois ao Govêrno provisório da República portuguesa, que pelo seu decreto com força de lei de 19 de abril de 1911, ao mesmo

tempo que instituiu as duas Universidades de Lisboa e do Pôrto, criava duas Faculdades de Letras, uma na antiga Universidade de Coimbra, outra em a nova Universidade de Lisboa.

Em nome das Letras pátrias e da Instrução pública em Portugal, são devidos agradecimentos a todos os membros do Govêrno provisório, e em especial ao seu Ex.^{mo} Ministro do Interior, senhor António José de Almeida; e não pode também ser esquecido o nome do illustre professor desta Universidade, doutor Angelo Rodrigues da Fonseca, ao tempo director geral da Instrução superior, a cujos bons serviços e esforços é em grande parte devida a criação da nossa Faculdade, assim como outros muitos serviços, prestados a êste estabelecimento de ensino. Tenho grande satisfação em dar no presente acto soleníssimo, e em nome da minha Faculdade, êste público testemunho de reconhecimento.

¿De que se occupam as Faculdades de Letras? que ordens de conhecimentos se cultivam nelas?

É vulgar ouvirem-se formular semelhantes perguntas; nem admira que tal suceda entre nós, onde estas Faculdades constituem uma novidade. Além disso, a impropriedade da denominação que se lhes dá, mais serve para confundir e desnortear, do que para indicar o verdadeiro objeto dos estudos nelas professados.

A palavra *Letras*, bem como a palavra *Artes*, correspondem a objectivos muito restritos, e até bastante diversos dos que actualmente se assinam a estas Faculdades. É um facto bem vulgar: mudarem as ideias, e ficarem as palavras que as exprimiam, depois de assumirem nova significação.

Aquelas expressões vieram-nos das antigas Universidades, e permaneceram, enquanto as Faculdades respectivas, por uma evolução natural, se iam desenvolvendo e transformando, até se metamorfosearem nas Faculdades modernas. Os inglezes conservam ainda hoje a pristina denominação de *Artes*; os alemães adoptaram o nome de *Filosofia*; em França, quando Napoleão tratou de restaurar as Universidades do velho regime, criou nelas as duas Faculdades, *de Letras* e *de Sciências*, representando as duas secções da antiga Faculdade das Artes.

Nos povos latinos, remodelando-se as Universidades no decorrer do século XIX, deu-se em geral às Faculdades literário-humanísticas a denominação franceza, chamando-lhes *Faculdades de Letras*, ou, mais comumente, *de Filosofia e Letras*.

¿Mas quão longe está o seu ensino, do que fazia objecto da cor-

respondente Faculdade antiga! Todas as Faculdades universitárias se modificaram profundamente, nenhuma porém sofreu transformação tão radical como a de Artes, bifurcando-se na de Ciências e na de Letras, que nela se encontravam apenas em embrião.

Estas duas Faculdades gémeas teem por missão o ensino das sciências teóricas, das sciências puras, enquanto nas outras se cultivam as sciências applicadas, as sciências profissionais, avultando entre elas as económicas, jurídicas e médicas. É esta consideração que faz com que na Alemanha se conservem reünidas as cadeiras das nossas Faculdades de Letras e de Ciências, constituindo uma Faculdade única, a de Filosofia, em cujo seio encontramos agrupadas, em secções distintas, as sciências filológicas, histórico-geográficas, e filosóficas, ao lado das matemáticas, fisico-químicas e histórico-naturais.

O tipo francês, adoptado pelos povos latinos e por outros, é justificável no campo científico, sem que, para explicar tal adopção, se torne necessário apelar para as afinidades e simpatias de raça. Mas deixemos a discussão dêste ponto, que longe nos levaria. Basta-nos frisar que as nossas duas Faculdades congéneres teem convencionalmente assinados aos seus estudos e ensino objectos distintos e raias delimitadas.

As *Letras* estudam o homem considerado ser psicológico e social — o ζῶον ψυχικόν, καὶ πολιτικόν dos gregos; as *Sciências* estudam a natureza, de que também faz parte o homem, que por isso é objecto das suas investigações, mas já sob um outro aspecto, como sendo o elo extremo da cadeia zoológica, o degrau supremo da escala animal, o ἄνθρωπος considerado simplesmente animal bímano, enfileirado a par dos quadrúmanos da ordem dos primates.

No âmbito, que convencionalmente se denomina *das Letras*, encontram-se compreendidos três grupos de sciências: as psicológicas, as históricas, e as filológicas. Nas sciências psicológicas a Faculdade de Letras estuda o homem em si mesmo, faz incidir a análise e a crítica racional sôbre o seu próprio ser, ensina-o a perscrutar o que há de mais íntimo e mais difícil de atingir no fundo da sua consciência, os seus pensamentos e sentimentos, os motivos e o mecanismo dos seus actos; nas sciências históricas estuda-o através do tempo e do espaço, em todas as manifestações da sua vida social, e da própria vida individual, na transformação das ideias, das crenças, do gosto, dos processos artisticos; nas sciências filológicas estuda-o nas comunicações dos seus pensamentos e dos seus sentimentos, pois a linguagem é aqui tratada como o meio natural de comunicação entre os homens, o processo pelo qual exprimem os seus conceitos, o instrumento constituinte das literaturas.

Eis, em esboço rápido e simples, o campo da actividade científica demarcado às Faculdades de Letras.

Não se suponha porém que os seus limites sejam tão precisos em todos os contornos, que não haja alguns tratos de território misto, onde no seu labutar se encontram as sciências do homem com as sciências da natureza.

Existem, sem dúvida, o que não é de extranhar. A psicologia experimental estabelece o contacto íntimo entre as sciências psicológicas e a fisiologia cerebral; a geografia, que não pode separar-se do grupo das sciências históricas, prende naturalmente estas sciências com a física do globo; a fonética liga de maneira indestrutível as sciências filológicas e a fisiologia.

Nas Faculdades de Letras, como nas de sciências, o ensino não pode fazer-se sem exercícos práticos, trabalhos de investigação pessoal, sob a direcção dos professores e dos assistentes. Para êsses trabalhos já temos, além da biblioteca geral do estabelecimento, uma boa biblioteca privativa em formação, e o rico arquivo da Universidade, em vésperas de ser largamente augmentado com as preciosas collecções que se organizarão à custa do belo pecúlio documental dos arquivos eclesiásticos do distrito, que está pedido, e certamente não será recusado. Trata-se actualmente da instalação do *Instituto histórico e geográfico*, com material pedagógico excelente; e vão-se adquirir os aparelhos e instrumentos necessários para o laboratório de psicologia experimental, que já no presente ano lectivo começará a funcionar.

É pêne que não possa ainda, nos anos mais chegados, dar-se instalação definitiva a estes dois últimos estabelecimentos de trabalhos práticos, por falta de casa própria; mas temos onde sejam instalados, em futuro mais ou menos próximo, porque o Ex.^{mo} Ministro do Fomento do actual Gabinete concedeu à Faculdade de Letras o edificio em obras do antigo colégio de S. Paulo, onde ela se alojará muito bem com todos os seus serviços, aulas e repartições.

Cumpro um dever renovando neste acto solene os agradecimentos que por parte do Conselho da minha Faculdade já foram tributados a sua Ex.^a o senhor Dr. António Aurélio da Costa Ferreira, por esta importante concessão.

Da simples indicação, que deixo feita, do objecto dos estudos das Faculdades de Letras, se deduz claramente a alta importância que tais Faculdades teem na educação do homem. Em toda a parte as *Letras* são consideradas a base de qualquer cultura superior. As *Sciências* não

carecem de que lhes teça aqui o elogio, pois bem provada e evidente é a sua alta importância educativa, dando ao espírito a disciplina fria da observação e indução, o sentido da precisão, do rigor geométrico; mas ninguém há hoje que se lembre de sustentar que isso baste para a educação do espírito, para a formação do homem. É necessário dar ao espírito humano o conhecimento de si, ensiná-lo a descobrir e entrar na posse de todas as suas energias intelectuais e morais, a aperfeiçoar e depurar os sentimentos, a desenvolver e polir o bom gosto, o senso estético, a amadurecer o juízo, a formar o carácter, a adquirir a linha imperturbável de firmeza e austeridade, ao lado da suave tolerância e polidez, indispensável no trato social.

Assim vemos com quanta razão todas as nações, que se empenham em progredir, em marcar lugar no convívio dos povos civilizados, teem procurado dar o máximo desenvolvimento ao estudo e cultura das Humanidades, criando novas Faculdades de Letras, reformando e ampliando as que já havia, amparando-as carinhosamente, dando-lhes todos os meios de acção e progredimento, e atraíndo a elas frequência sempre crescente pela valorização dos seus diplômas.

Para bem observardes, minhas Senhoras e meus Senhores, a alta importância que por toda a parte se liga à acção das Faculdades de Letras, qualquer que seja o nome que se lhes dê, convido-vos a acompanhar-me, em uma rápida excursão, passando por povos em graus de civilização mais ou menos avançada, a ver se encontramos algum no estado em que se achava o nosso ainda há dois anos, com a sua única Universidade desprovida de uma Faculdade, onde se professassem os estudos humanísticos. Para não vos fatigardes muito, limitar-nos hemos à Europa; nem sequer lançaremos os olhos para a deslumbrante América, que em Letras e em Ciências desenrola intemerata o estandarte do progresso, caminhando sempre àvante, sem jámais retroceder.

*

Começando pelos *países latinos*, visitemos primeiramente a nossa vizinha Espanha, à qual nos prendem laços íntimos geográficos, etnológicos e filológicos. Enquanto nós estivemos dormindo, a Espanha, honra lhe seja, trabalhou e avançou. Lá encontramos não menos de 10 Faculdades de Filosofia e Letras, ocupando sempre o primeiro lugar, o lugar de honra, em cada uma das suas 10 Universidades. A Faculdade de Madrid é muito importante, contando ao todo 27 catedráticos; e tanto nesta, como nas das outras Universidades, se distinguem como professores homens dos mais eminentes e reputados daquela nobre nação.

Passemos os Pireneus. Entrando na França, aí temos um verdadeiro deslumbramento! As antigas Faculdades napoleónicas não se desenvolveram condignamente; foi preciso que se desse o doloroso golpe de 1870, que fez estremecer o país numa convulsão gigantesca e o acordou do sono letárgico em que se achava imerso, para então cair em si, observando, que para viver e se defender dos inimigos externos, e dos internos que ainda mais perigosos são, tinha de criar e preparar cidadãos. Lançou então os olhos para as Faculdades de Letras, que reformou e multiplicou, confiando-lhes aquela patriótica missão, de que elas bem se têm sabido desempenhar. Hoje a França tem 15 Faculdades officiaes de Letras, nas suas 16 Universidades do Estado. Algumas destas são pequenas Universidades provinciais, bastante incompletas, e apenas destinadas a satisfazer as exigências peculiares da região. Pois as Faculdades de Letras é que elas não dispensam, havendo apenas uma que a não tem, a de Marselha, constituída sómente por uma Faculdade de Ciências e uma Escola de Medicina e de Farmácia; mas na Faculdade de Ciências lá estão enxertados nada menos de 12 cursos anexos de sciências filosóficas, históricas e filológicas. A principal das Faculdades de Letras, a da Sorbona, é servida por 34 professores ordinários, 9 adjuntos, 25 encarregados de cursos, 11 directores de conferências, além de um grande número de professores de cursos livres, que nela abundam. E não se imagine que em Paris é só a essa grande Faculdade que está confiado o ensino das Humanidades. Há mais, muito mais. Ali existem:

— A *Escola prática dos altos estudos da Sorbona*, dividida em 5 secções, uma das quaes se intitula das *Sciências históricas e filológicas*, com 23 cadeiras e um curso de trabalhos paleográficos; e outra das *Sciências religiosas*, com 14 cadeiras e alguns cursos livres;

— O *Laboratório de fonética experimental*, dirigido pelo sábio MICHEL BRÉAL, e de que é preparador o benemérito padre ROUSSELOT;

— A *Escola normal superior*, com uma opulenta secção de Letras, ao lado da de Ciências, sendo esta consideravelmente mais reduzida;

— A *Escola especial das linguas orientaes vivas*, com 13 cursos ordinários e 7 complementares;

— A *École nationale des chartes*, cujo título nada indica, mas que é um instituto importante, que largos serviços tem prestado, e onde há cursos de história, filologia, diplomática e arqueologia;

— A *Escola do Louvre*, finalmente, contendo 9 cursos de sciências históricas. Todas estas escolas parisienses têm carácter official, e vivem sob a égide do Estado; mas, quantas não existem em Paris e

pelas províncias, vivendo livremente, fóra da acção governamental, e que se consagram também ao ensino das Letras e Humanidades, tendo muitas delas conquistado honrosa e até gloriosa reputação! Lembrarei apenas, e a título de exemplo, que, sustentadas só pelos católicos, existem as Faculdades livres de Letras seguintes:

— A de Paris, compreendendo a *Faculdade de Filosofia* e a adjunta *Escola livre de altos estudos literários*, e sendo servida por 20 professores ordinários;

— A de Lyon, com 15 professores;

— A de Angers, com 11;

— A de Lille, com 10;

— A de Toulouse, com 7.

Isto basta. Não podemos demorar mais, por ir adeantado o tempo, a nossa visita à França, onde pulsa nobremente o coração da humanidade civilizada.

Transpondo os Alpes, entremos na Itália. Aqui se nos deparam nada menos de 11 Universidades dotadas com Faculdades de Filosofia e Letras, onde os estudos humanísticos se encontram em grande progresso. Especializarei duas: a de Bolonha, a antiquíssima e célebre Universidade, que na idade média irradiou a sciência jurídica por toda a Europa, e na qual hoje destaca no lugar de honra uma Faculdade de Filosofia e Letras, servida por 13 professores ordinários, 1 extraordinário, e um número ainda maior de professores livres; e a de Roma, cuja Faculdade conta 24 professores ordinários, 4 extraordinários, 6 encarregados, e professores livres em número muito avultado. Além da Faculdade de Filosofia e Letras, há mais, incorporadas na Universidade de Roma, a *Escola italiana de Arqueologia* e a *Escola oriental*, que completam o ensino da Faculdade; e ainda, estranhos à Universidade, prestam relevantes serviços vários outros institutos e escolas superiores e especiais de sciências filosóficas e históricas. É esta a única nação onde encontramos algumas escolas, com o nome de Universidades, privadas de cursos superiores humanísticos; mas devemos considerar que, embora se decorem com o título pomposo de Universidades, elas não passam, em verdade, de escolas regionais de ensino profissional.

Antes de sairmos da família latina, não esqueçamos os latinos orientais, os rumenos, que em ambas as suas Universidades, de Bukarest e de Iassi, sustentam com orgulho Faculdades de Letras.

Ávante, que o tempo foge.

*

Nos *povos germânicos* não há uma única Universidade, em que se não cultive com especial esmêro o estudo das Letras e Humanidades.

Existem 21 Universidades disseminadas pelos diversos estados da Alemanha; pois em todas elas, sem uma excepção, há Faculdades de Filosofia, tendo nestas um largo desenvolvimento a secção de estudos literários e humanísticos.

Nas 16 Universidades da Inglaterra com a Escócia e Irlanda encontram-se sempre, ou as Faculdades de Artes, ou então os respectivos cursos, naquelas em que o organismo universitário é uno, e se não distingue em Faculdades. Em umas, as Faculdades de Artes abrangem também as sciências matemáticas, físico-químicas e naturais, em outras são estas professadas em Faculdades distintas.

Todas as 4 Universidades da Holanda possuem também Faculdades humanísticas.

*

Passando a *outros povos* europeus, virificamos o seguinte:— na única Universidade da Dinamarca, nas 2 da Suécia, e nas 7 da Austria-Hungria, há Faculdades de Filosofia com uma secção literário-humanística, outra matemático-naturalística, segundo o tipo alemão;— as 4 Universidades da Bélgica têm Faculdades de Letras conformes ao tipo francês;— entre as 7 Universidades da Suíça há 4 em que as Faculdades de Letras ou de Filosofia são modeladas pelo tipo da França, e 3 pelo da Alemanha.

*

Não é menor a consideração em que as *nações eslávicas* têm as suas Faculdades humanísticas.

Nas 9 Universidades da Rússia com a Finlândia aparece à frente de todas as Faculdades a histórico-filológica; o mesmo sucede na única Universidade da Bulgária; na Sérvia há a Universidade de Belgrado, que possui uma Faculdade de Filosofia organizada com duas secções, a alemã.

*

Falta-nos descer mais ao Sul, e tomar conhecimento do que succede em dois povos, entre si vizinhos, mas inteiramente diversos quanto à raça, á lingua, e ao grau de civilização. Refiro-me à Turquia e à Grécia.

Os gregos teem uma só Universidade, em Atenas, na qual existe uma Faculdade de Filôsofia, que é puramente humanística.

Na Turquia há também uma Universidade, em Constantinopla, organizada com tres Faculdades, onde se professam as sciências teológicas, as sciências matemáticas e naturais, e as sciências humanísticas; além de duas escolas profissionais, de direito e de medicina. A mais importante das Faculdades é a humanística, com 6 professores, que têm por missão ministrar o ensino histórico-geográfico e filológico. Das outras Faculdades uma tem 2 professores, a outra 3.

*

Resumindo: Se exceptuarmos algumas escolas profissionais da Itália, imprópriamente denominadas Universidades, não encontramos em país algum da Europa, nem sequer na própria Turquia, um único estabelecimento universitário, que não tenha uma Faculdade ou uma secção onde se professem as sciências humanísticas. Tal anomalia era exclusivo privilégio dêste

Jardim da Europa, à beira-mar plantado!

Felizmente que, graças ao Governo provisório da República, êsse mal está remediado pela criação das Faculdades de Letras na antiga Universidade de Coímbra, e na moderna de Lisboa.

Surge porém agora quem por aí tenha a lembrança de criticar ásperamente êste louvável acto governamental, afirmando que o nosso país é muito pequeno para ter duas Faculdades de Letras, e alvitando que seja suprimida a da Universidade de Coímbra.

¡Isto ouve-se, e custa a acreditar!

Que se propusesse a criação de uma terceira Faculdade humanista

na Universidade do Pôrto, nada teria de estranhável, e poderia sustentar-se tal proposta com razões plausíveis; mas dizer-se que, depois de conquistada pela antiga e benemérita Universidade de Coimbra a tantas vezes, tão insistentemente, e com tão justos motivos reclamada Faculdade de Letras, se lhe deve tornar a tirar, com o fundamento da exiguidade do país, eis o que parece um simples gracejo. Menor extensão territorial tem a Bélgica, entretanto mantêm quatro Faculdades de Letras; e quatro existem também na Holanda, cujo território pouco ultrapassa a um terço do de Portugal. Na Suíça, que tem metade da extensão territorial, e menos de metade da população do nosso país, funcionam activamente sete destas Faculdades.

É que essas nações bem compreendem a necessidade de se facilitar, de se vulgarizar quanto possível a cultura humanista, para criar cidadãos, para dirigir, guiar e civilizar a sociedade.

Está entre nós divulgado o prejuízo de que os diplômas conferidos pelas Faculdades de Letras são apenas aproveitáveis e úteis como habilitação para o magistério secundário; para nada mais servem. É um êrro, que a legislação, revista e modificada em face das idéas modernas, precisa de corrigir.

Os cursos ordinários das Faculdades de Letras devem tornar-se habilitação necessária, legalmente indispensável, para todas as profissões que tenham por objecto educar crianças ou adolescentes, e dirigir, governar ou julgar homens. Sem conhecer a natureza humana com todos os seus instintos, fraquezas e depravações, com todas as suas energias, estímulos e tendências, ¿poderá alguém desempenhar-se regularmente de tais e tão melindrosas funções? ¿Poderá um cego guiar outro cego, pelo meio de precipícios, obstáculos e perigos? Certissimamente se realizará a sentença: — *Τυφλός δὲ τυφλὸν ἐκὼν ὀδηγῆ, ἀμφοτέροι εἰς βόθυνον πεσοῦνται.*

Se num regime aristocrático poderia, por hipótese, admitir-se a reservada cultura humanista como privilégio das classes dirigentes, que monopolizam o poder e as principais funções sociais, em uma sociedade, na qual se acha implantado, como na nossa, o regime democrático, é que tal monopólio não pode admitir-se. É necessário, é indispensável vulgarizar a instrução por todas as classes; é absolutamente inadiável fazer infiltrar a cultura humanista por todas as camadas, a fim de orientar e guiar os cidadãos de hoje, e preparar os do futuro.

O homem, naturalmente conservador e tradicionalista, por índole aferrado à rotina, para se arrancar a essa inércia, que domina toda a natureza, tanto material como moral, para se erguer contra o instinto, contra a rotina, contra o prejuízo tradicional, contra o fanatismo,

quer religioso quer político, precisa de tomar posse do seu ser, de lhe surpreender as energias e os defeitos, de ter consciência clara dos seus instintos e paixões, de poder pesar as suas responsabilidades, condição para bem usar da sua liberdade; só assim ficará habilitado a traçar racionalmente, scientificamente a sua linha de conduta, e a aniquilar inflexivelmente os elementos que querem tiranizá-lo, que pretendem obstar a que êle caminhe na senda do progresso e do dever.

Ora essa educação, simultâneamente moral, política e cívica, tão necessária em uma sociedade democrática, só pode ser dispensada pela cultura humanística; é função, já directa já indirecta, das Faculdades de Letras.

 NOTAS

I

**Cultura e ensino humanístico na Universidade de Coimbra
no meado do século XVI**

Alguém, que assistiu a esta lição, classificou de *muito exaggerada* a afirmação que fiz, de que *o ensino* ministrado pela Universidade de Coimbra, pouco depois da sua fixação definitiva nesta cidade, *revestiu um brilho literário tal, que era o assombro e admiração de nacionais e estrangeiros*. Não resisto, por isso, à tentação de aqui fazer algumas transcrições, do que a êste respeito disseram e publicaram alguns escritores, começando por um que visitou Coimbra, quando a Universidade estava ainda em principio de organização.

— «*Omitto reliqua, quo properemus Conimbricam, ubi Rex nouam tum moliebatur Academiam. Hic quid opus est multis laudibus, quando sese ipsa in dies magis ac magis commendat? Erant vacationes, & in cæteris professionibus feriæ, nec iudicium ferre possum, nisi de auditorio Græco, quod me nouo miraculo reddidit attonitum. Vincentius Fabricius enarrabat Homerum, non ut Græca verteret Latinè, sed quasi ageret in ipsis Athenis, id quod nusquam hactenus videram: & nihilo segnus discipuli præceptorem imitabantur, fermè in totum usi & ipsi sermone Græcanico. E quibus auspiciis, si fas est diuinare, florentissima erit Conimbrica linguarum studiis... Quod si honos alit artes, quid manet Conimbricam, nisi ut ipsa aliquando vincat Salmanticam?*». — (NICOL. CLENARDI, *Epistolarum libri duo*, in *Ep. ad Christianos*, p. 252 na ed. de Antuerpia 1566).

— «*Conimbriga, civitas inter alias totius Hispaniæ in re Literaria florentissima... Hac nostra tempestate, alias quod citra adrogantiam dixerim, Athenas esse credimus*». — (FR. NICOL. COELHO DO AMARAL, in *Memor. histor. do Minist. do Pulp.*, p. 125, not. c).

— «Estabeleceo-se com effeito a Universidade em Coimbra no anno de mil quinhentos trinta e sete. Foi celebrada por domesticos, e estranhos. Dos muitos elogios, que podia repetir dos seus progressos no tempo d'ElRey D. João Terceiro,

bastará transcrever as palavras do Sabio, e contemporaneo Fr. Heitor Pinto: ¹ *Disto, diz, temos experiencia manifesta em Portugal, onde nunca houve tantos Letrados, nem tão excellentes, como em tempo do Serenissimo Rey D. João Terceiro deste nome, que fez a Universidade de Coimbra huma das principaes de toda a Europa, para onde trouxe os principaes Mestres, e Letrados, que havia no Mundo. Não se contentou sómente com os que havia em seu Reino; mas além delles mandou vir outros de Salamanca, Alcalá, Paris, Bordeos, Frandes, Italia, e Alemanha. Finalmente encheo a Universidade das melhores, e mais insignes Letras em todas as Faculdades, que havia em seu tempo: e enobreceo seu Reino de todo o genero de boas Artes, e Sciencias, e fello huma rica feira Universal de todas as excellentes Doutrinas.* Escreveo tambem n'outra parte: ² *Assi andando revolto o Mundo em guerra, e tumultos, fugiram as Artes, e boas Letras de suas bravas ondas, e crueis tempestades, e vieram-se todas recolher no quieto remanso, e pacifico abrigo deste Reino, onde vindo ellas cançadas, e como mortas, cobraram alento, e recebêram sangue, e vida, e foram honradas, e favorecidas, e collocadas no cume da sua dignidade».* — (FR. MANOEL DO CENACULO, *Memor. histor. do Minist. do Pulp.*, p. 124 e s.).

— «... E porque só nesta scientifica prorogativa, cuidava (D. João III) lhe levavão ventagem, as Provincias de Italia, França, Flandes, Alemanha, & Hespanha: por isso de todas ellas mandou vir os mais eminentes homens, que nellas havia, em letras, & sciencias, assi em as linguas Latina, Grega & Hebraica: como nas letras de humanidade, & philosophia: & em todas as mais sciências de Theologia, Canones, & Leys, & Medicina: & na doutrina de todas ellas muito exercitados: os quaes fizeraõ esta Academia, em seu principio muito illustre, & no progresso muito florescente, & em tudo o mais felicissima. — ... O primeiro Curso de Artes leo, Mestre Diogo de Gouvea natural de Coimbra: foy depois Conego de Lisboa, Deputado da Mesa da consciencia, & depois Dom Prior de Palmella, & morreo hum santo homem. Lêraõ tambem Artes, Mestre Luis Alvarez Cabral, Portuguez: & Mestre Nicolao Grouchio, Francez: & o Doutor Bordallo, Interprete da moral Philosophia. — E pera ensinarem Latim, & linguas Grega, & Hebraica, mandou el Rey Dom Joam vir de Pariz, hum Collegio inteiro. Pera Principal veyo Mestre Andre de Gouvea, Portuguez, Doutor Theologo de Pariz, que era irmão de Marcial, tambem Mestre deste tempo. Sub-principal, Mestre João da Costa, Portuguez, Doutor de Pariz, em Leys. O Doutor Fabricio Mestre de Grego, & o Doutor Rozetto Mestre de Hebraico. Leo a primeira Classe, & Grego, Mestre George Buccanano Escotto: A segunda, Diogo de Teivez, Portuguez natural de Braga, Doutor em Leys: A terceira, Mestre Guilherme, Francez: A quarta, Mestre Patricio, irmão de Buccanano: A quinta, Mestre Arnaldo Fabricio, Francez: A sexta, Mestre Elias, Francez: A septima, Mestre Antonio Mendez, Portuguez, que depois foy Bispo de Elvas: A oitava, Mestre Pedro Anriquez, Portuguez, que estava já dantes em Portugal: A nona Mestre Gonçallo, Portuguez, que tambem já estava em Portugal: A decima, Mestre Jaquez, Francez: A undecima, Manoel Thomaz, Portuguez. E o Mestre João Fernandez, que tendo ensinado Rhetorica nas duas Universidades de Salamanca, & Alcalá, nesta tambem fez o mesmo cõ muita satisfação, & applauso, porq̄ foy perfeito Orador, & muito douto nas sciencias, & linguas, & taõ geral em todas, q̄ raramēte se acharia seu igual, e nenhũa Universidade do mudo. — Além destes primeiros fundadores, houve tambem outros muitos neste primeiro principio,

¹ Na Segunda Parte dos *Dialogos*, Cap. XVIII.

² No Prologo ao Duque de Bragança D. Theodosio da Primeira Parte dos *Dialogos*.

que successivamente lhe succederaõ, tâbẽ filhos da Universidade de Pariz, q̄ illustraraõ esta notavelmẽte: como foy o Doutor Lopo Galego, Ignacio de Moraes, Belchior Belleago, Mestre Andre de Resẽde, o Cayado, todos Portuguezes; e Nicolao Clenardo, e outros muitos, q̄ em letras de humanidade foraõ eminẽtes». — (PEDRO DE MARIZ, *Dialogos de varia Historia*, dial. v, cap. iii, mihi p. 476 e ss.).

— Jorge Buchanan, o celebre humanista escossês, sempre pronto a verberar os portuguezes com os mais duros epitetos e acusações, confessa: — «*Interea literæ a Rege Lusitaniæ superuenerunt, quæ Goueanum (André de Gouveia) juberent, ut homines Græcis et Latinis literis eruditos secum adduceret, qui in Scholis, quas ille tum magna cura & impensis moliebatur, literas humaniores & Philosophiæ Aristotelicæ rudimenta interpretarentur. Ea de re conuentus Buchananus facile est assensus. Nam cum totam jam Europam bellis domesticis et externis, aut jam flagrantem, aut mox conflagraturam videret, illum unum videbat angulum a tumultibus liberum futurum, & in eo cætu qui eam profectionem susceperant, non tam peregrinari, quam inter propinquos & familiares agere existimaretur. Erant enim plerique per multos annos summa benevolentia conjuncti, ut qui ex suis monumentis orbi claruerunt, Nicolaus Gruchius, Gulielmus Garentæus, Jacobus Touius & Elias Vinetus. Itaque non solum se comitem libenter dedit, sed & Patricio fratri persuasit, ut se tam præclaro cætui jungeret. Et principio quidem res præclare successit, donec in medio velut cursu Andreas Goueanus morte, ipsi quidem non immatura, comitibus ejus acerba, præreptus est*». — (GEORGH BUCHANANI, *Vita ab ipso scripta biennio ante mortem*, à frente da collecção das suas obras).

II

Escolas do ensino primário e secundário criadas em todo o país, fiscalizadas e dirigidas pela Universidade

É bem pouco conhecido êste vasto organismo escolar, que se estendia por todo o reino, tendo por centro a Universidade, que movia e dirigia toda essa máquina pedagógica. Certamente a notícia que se segue constitue uma novidade para bastantes pessoas.

Havia na Universidade a *Real Junta da Directoria Geral dos Estudos e Escolas destes Reinos e seus Senhorios*, criada pela carta régia de 17 de dezembro de 1794, de que era presidente nato o reitor, e vogais seis professores ou doutores das diversas Faculdades, propostos pelo prelado da Universidade. Tinha um secretário privativo, que também era doutor e escolhido pela mesma forma, e era servida por quatro officiaes de secretaria, graduados em official maior, e em segundo, terceiro e quarto official, um porteiro e um continuo; e havia três commissários, pessoas de elevada categoria, que a representavam nas províncias afastadas, e que lá fiscalizavam o ensino, nas respectivas circunscrições, que eram, para um a côrte e a província da Estremadura, para outro as províncias de Entre-Douro-e-Minho e de Trás-os-Montes, para o terceiro as províncias do Alentejo e Algarve. A Junta reunia-se em conferência e dava despacho em dois dias certos de cada semana, e pertencia-lhe, além das funções de governo, fiscalização e direcção, a escolha dos professores régios, tanto de primeiras letras como de ensino secundário, para todas essas escolas do país, precedendo concurso por provas públicas.

Eis a lista completa das 811 escolas e cadeiras subsistentes no princípio do século XVIII, distribuídas segundo as províncias e provedorias, onde se achavam colocadas.

Província de Entre-Douro-e-Minho

PROVEDORIA DE GUIMARÃES

Filosofia racional e moral em Braga.

Retórica e Poética em Braga e Guimarães.

Gramática e Língua latina em Amarante, Braga, termo de Braga, Chaves, concelho de Filgueiras, Guimarães, Montalegre, Monte-Longo, Póvoa-de-Lanhoso, concelho de Vieira e Vila-Pouca-d'Aguiar.

Primeiras Letras em Alfarela-de-Jales, Amarante, couto de Apúlia, três em Braga, duas no termo de Braga, no couto de Cambezes, couto de Capareiros, Celorico-de-Basto, Chaves, termo de Chaves, concelho de Ermelo, concelho de Filgueiras, couto de Fonte-Arcada, Guimarães, termo de Guimarães, Gastei, concelho de S. João-de-Rei, concelho de Lanhoso, concelho de Santa-Marta-do-Douro, Mondim-de-Basto, Montalegre, arrabaldes de Montalegre, couto de Moure, couto de Pedraído, couto de Pedralva, couto de Pombeiro, Póvoa-de-Lanhoso, couto de Pousadela, Prado, concelho de Ribeira-de-Pêna, arrabaldes de Ruivães, concelho de Vieira, concelho de Vila-Boa-de-Roda, Vila-Pouca-d'Aguiar e couto de Vimieiro

PROVEDORIA DE PENAFIEL

Gramática e Língua latina em Penafiel.

Primeiras letras na honra de Galegos, no concelho de Gouveia-de-Riba-Tâmega, no couto de Mancelos, em Meão, couto de Paço-de-Sousa, Penafiel, termo de Penafiel, concelho de Pôrto-Carreiro, S. Martinho-de-Sernande, couto de Tuias, honra de Vila-Chaiz, e no concelho de Unhão.

PROVEDORIA DO PÔRTO

Filosofia racional e moral no Pôrto.

Retórica e Poética no Pôrto.

Língua grega no Pôrto.

Gramática e Língua latina em Aguiar, Baião, Maia, Matosinhos, duas no Pôrto, na Póvoa-do-Varzim, Refoios, Vila-Nova-de-Gaia.

Primeiras letras em Aguiar, no concelho de Avintes, Azurara, Baião, honra de Baltar, concelho de Bemviver, couto de Ferreira, S. João-da-Foz, duas na Maia, em Matosinhos, couto de Moure, concelho de Penaguião, couto de Pendorada, duas no Pôrto, em Refoios, Santiago-de-Lustosa, Seixezelo, Sever, Soalhões, Valongo, Vila-do-Conde, e duas em Vila-Nova-de-Gaia.

PROVEDORIA DE VIANA

Gramática e Língua latina na Barca, em Barcelos, concelho de Coura, Espozende, Melgaço, Ponte-do-Lima, Valadares, Valença-do-Minho, Viana, Vila-Nova-de-Cerveira, e Vila-Nova-de-Famelição.

Primeiras letras em Albergaria-de-Penela, Baldreu, Barca, Barcelos, termo de Barcelos, couto de Correlhã, duas no concelho de Coura, S. Paio-de-Fão, couto de Fiães, couto de Fragoso, couto de Fralões, concelho de Geraz do Lima, honra de Larim, concelho de Santa-Marta-de-Bouro, Melgaço, Monsão, termo de Monsão,

couto de Palmeira, Ponte-do-Lima, Regalados, S. Pedro-de-Riba-de-Mouro, couto de Sanfins, Valadares, Valença, termo de Valença, julgado de Vermoim, Viana, termo de Viana, honra de Vila-Chã, Vila-Cova, couto de Vila-Garcia, Vila-Nova-de-Cerveira, Vila-Nova-de-Famelicão, e Vilar-de-Frades.

Província de Trás-os-Montes

PROVEDORIA DE MIRANDA

Filosofia racional e moral, e Geometria em curso bienal na cidade de Bragança.
Gramática e Língua latina em Algozo, Bragança, duas no termo de Bragança, em Miranda, Mogadouro, e Vinhais.

Primeiras letras em Algozo, nos arrabaldes de Algozo, no Azinhoso, Bemposta, Bragança, termo de Bragança, Frieira, termo de Miranda, arrabaldes de Mogadouro, Vila-de-Outeiro, Sendim, Val-de-Prados, e Vilar-Sêco-da-Lomba.

PROVEDORIA DE MONCORVO

Gramática e Língua latina em Anciães, Mirandela, Moncorvo, termo de Monforte, Murça, Vila-Flor, e Vilarinho-da-Castanheira.

Primeiras letras em Alfândega-da-Fé, concelho de Anciães, Avelelas, Castro-Vicente, Freches, Freixiel, Lamas-de-Orelhão, Mirandela, termo de Monforte, Mós, Murça, Torre-de-Dona-Chama, Val-d'Asnes, Vila-Flor, e Vilarinho-da-Castanheira.

Província da Beira

PROVEDORIA DE AVEIRO

Gramática e Língua latina em Anadia, Angeja, Aveiro, Bemposta, Feira, Ovar, e Pereira-Juzã.

Primeiras letras em Albergaria-a-Velha, Anadia, Assequins, Aveiro, Avelans, Bemposta, Brunhido, duas em Cambra, Canelas, Couto-de-Esteve, Eixo, Estarreja, Feira, Ferreirós, duas em Ilhavo, S. João-de-Loure, Macinhata-de-Seixa, Santa-Maria-d'Arrifana, Mira, Ovar, Ois-da-Ribeira, Paos, Pereira-Jusã, Recardães, Salreu, Sanguede, Sever, Trofa, e Vagos.

PROVEDORIA DE CASTELO-BRANCO

Filosofia racional e moral, Retórica e Poética, e Geometria, distribuídas em curso trienal na cidade de Castelo-Branco.

Gramática e Língua latina em Belmonte, Castelo-Branco, Idanha-a-Nova, Monsanto, Sabugal, Salvaterra-do-Extremo, Sarzedas, e Vila-Velha-do-Ródão.

Primeiras letras em Alcães, Belmonte, Castelo-Branco, Castelo-Novo, Penamacor, Proença-a-Velha, Salvaterra-do-Extremo, Segura, Touro, S. Vicente-da-Beira, Vila-Velha-do-Rodam, e Zibreira.

PROVEDORIA DE COÍMBRA

Filosofia racional e moral, Retórica e Poética, e Geometria em curso trienal na vila de Arganil.

Línguas grega e latina em Arganil.

Gramática e Língua latina em Ançã, Ancião, Cantanhede, Condeixa, Espinhal,

Figueira-da-Foz, Louriçal, Louzã, Monte-Mór-o-Velho, Pena-Cova, Tentugal, e Vacariça.

Primeiras letras nas Alhadas, em Almalaguez, Alvorge, Ançã, Anciã, Arazede, Arganil, Botão, Buarcos, Cantanhede, Carvalho, Cernache, duas em Coimbra, Condeixa-a-Nova, Eiras, Espinhal, Figueira-da-Foz, Gois, couto de Lavos, Louriçal, Louzã, Maiorca, S. Martinho-do-Bispo, Miranda-do-Côrvo, Monte-Mór-o-Velho, Pena-Cova, Penela, Pereira, Podentes, Poiães, Pombalinho, Pombeiro, Quiaios, Serpins, Taveiro, Tentugal, Vacariça, Verride, e Vila-Nova-d'Anços.

PROVEDORIA DA GUARDA

Filosofia racional e moral na Guarda.

Gramática e Língua latina em Avô, Celorico, Covilhã, Fundão, Gouveia, Lihares, Manteigas, Seia, e Tortuzendo.

Primeiras letras em Avô, Bobadela, Cabra, Candosa, Certã, Codesseiro, Covilhã, Ervedal, Folgoso, Fundão, Gouveia, termo de Gouveia, Guarda, termo da Guarda, Jarmelo, Manteigas, Melo, Mesquitela, Midões, Moimenta da Serra, Nogueira, Oliveira-do-Hospital, S. Romão, Seia, Seixo-do-Ervedal, Tábua, Teixoso, Tortuzendo, Valezim, e Vila-Cova-à-Coelheira.

PROVEDORIA DE LAMEGO

Retórica e Poética em Lamego.

Gramática e Língua latina em Almeida, Armamar, Castro-d'Aire, Cedavim, Celeiros, Freixo de Numão, Lamego, Lobrigos, S. Martinho-de-Mouros, Mesão-Frio, Penajoia, Penedono, Pêso-da-Régua, Resende, Sabrosa, Sedielos, Sernancelhe, Taboaço, Tarouca, e Vilar-Maior.

Primeiras letras em Alijó, Almendra, concelho de Aregos, Armamar, Arouca, Barcos, Barqueiros, Bretiande, Carregal, Castanheira, Casteiçã, Vila-do-Castelo, Castelo-Bom, Castelo-Melhor, Castelo-Rodrigo, Castro d'Aire, Cedavim, Celeiros, concelho de Chavães, Dornelas, Ervedosa, Favaios, concelho de Ferreiros-de-Tendais, Fonte-Arcada, Fontelas, Fontes, Freixo-de-Numão, Galegos, Gouvães, duas em Lamego, Leomil, Lobrigos, Lordelo, Lumiares, Marialva, S. Martinho-de-Mouros, Mêda, Mesão-Frio, Moimenta-da-Beira, Muxagata, S. Cristóvão-de-Nogueira, Parada-de-Pinhão, Paradela, Paredes-da-Beira, Penajoia, Penedono, S. Sebastião-de-Penso, Pêso-da-Régua, Pinheiros, Póvoa, Provesende, Ranhados, S. Mamede-de-Riba-Tua, Sabrosa, Sande, Sedielos, Serva, Sindim, concelho de Sinfães, Souto, Taboaço, Tarouca, Távora, concelho de Teixeira, concelho de Tendais, Torre-do-Pinhão, Valdigem, Valença-do-Douro, Vila-Nova-de-Foz-Côa, Vila-Real, e Vilar-de-Maçada.

PROVEDORIA DE VISEU

Filosofia racional e moral em Viseu.

Retórica e Poética em Pinhel e Viseu.

Gramática e Língua latina em S. João-d'Areias, concelho de Azurara, Santa-Comba-Dão, Fornos-d'Algódres, Mangualde, Mortágua, Oliveira-do-Condé, S. Miguel-d'Outeiro, Penalva-do-Castelo, Pinhel, S. Pedro-do-Sul, Tondela, Trancoso, Viseu, e Vouzela.

Primeiras letras em Aguiar-da-Beira, Alva, S. João-d'Areias, concelho de Azurara, Banho, concelho de Barreiro, Canas-de-Sabugosa, Canas-de-Senhorim, concelho de Carapito, Castelo-Mendo, Santa-Comba-Dão, concelho de Currelos, Ferreira d'Aves, Folhadal, Fornos, S. João de Lourosa, Maceira-Dão, Mangualde,

S. João-do-Monte, Moreira, Mortágua, Oliveira-do-Conde, Oliveira-de-Frades, S. Miguel-do-Outeiro, Penalva-do-Castelo, Pinhel, Povolide, concelho de Ranhados, Rôriz, Sabugosa, concelho de Satam, concelho de Silvares, S. Pedro-do-Sul, concelho de Tavares, Tondela, Trancoso, termo de Trancoso, Viseu, termo de Viseu, e Vouzela.

Província da Extremadura

PROVEDORIA DE LEIRIA

Filosofia racional e moral em Leiria.

Retórica e Poética em Leiria.

Gramática e Língua latina na Batalha, Caldas-da-Rainha, Leiria, Obidos, Peniche, Pombal, Pôrto-de-Mós, e Soure.

Primeiras letras em Aljubarrota, Atouguia, Batalha, Caldas-da-Rainha, Leiria, Óbidos, Peniche, Pombal, Redinha, Reguengo-Grande, e Soure.

LISBOA E SEU TERMO

Filosofia racional e moral quatro cadeiras nos conventos de S. Domingos, Graça, Jesus, e S. Pedro-de-Alcantara; outras quatro nos bairros de Alfama, do Rocio, Alto, e de Belém.

Retórica e Poética quatro cadeiras nos bairros de Alfama, do Rocio, Alto e de Belém.

Língua grega quatro cadeiras nos mesmos bairros.

Gramática e Língua latina quatorze cadeiras, sendo duas em cada um dos bairros mencionados e seis no termo, isto é, em Bemfica, Lumiar, Marvila, Oeiras, Quêluz e Sacavém.

Primeiras letras dezanove cadeiras, dispersas pelos diversos bairros da capital, e mais treze no termo, que eram as de Bemfica, Bucelas, Carnaxide, Carnide, Charneca, Santa-Iria, Loures, Lumiar, Olivais, Sacavém, S. João-da-Talha, Via-Longa, e Unhos.

PROVEDORIA DE SANTARÊM

Gramática e Língua latina na Chamusca, Coruche, Pernes, e duas em Santarêm.

Primeiras letras em Alcanede, Almoester, Assentiz, Azambuja, Cartaxo, Chamusca, Coruche, Erra, Manique-do-Intendente, Montargil, Muges, Paialvo, Pernes, Pinheiro-Grande, Pontevel, Rio-Maior, Salvaterra-de-Magos, Santarêm, Torres-Novas, Val-de-Figueira.

PROVEDORIA DE SETUBAL

Filosofia racional e moral, Retórica e Poética, e Geometria em curso trienal em Setubal.

Gramática e Língua latina em Alcacer-do-Sal, Aldeia-Galega, Almada, Azeitão, Benevente, Cezimbra, Palmela, e duas em Setubal.

Primeiras letras em Alcacer-do-Sal, Alcochete, Aldeia-Galega, Almada, Azeitão, Çamora-Correia, Canha, Caparica, Cezimbra, Palmela, Seixal, e duas em Setubal.

PROVEDORIA DE TOMAR

Filosofia racional e moral, Retórica e Poética, e Geometria em um curso trienal na vila de Tomar.

Gramática e Língua latina em Abrantes, Certã, Cinco-Vilas, Cortiçada, Figueiró-dos-Vinhos, Mação, Oleiros, Pampilhosa, Pedrogam-Grande, Punhete, Sardoal, e Tomar.

Primeiras letras em Abiul, Águas-Belas, Alvaiázere, Alvares, Arega, Assinceira, Atalaia, Barquinha, Belver, Cardigos, S. Miguel-de-Carregeiros, Certã, Cortiçada, Dornes, Envendos, Figueiró-dos-Vinhos, Maças-de-Caminho, Mação, Oleiros, termo de Ourém, Pedrógam-Grande, Perucha, Pias, Ponte-de-Sôr, Punhete, Pussos, Rabaçal, Sardoal, Tancos, duas em Tomar, e Vila-de-Rei.

PROVEDORIA DE TÔRRES-VEDRAS

Gramática e Língua latina em Aldeia-Galega-da-Merceana, Alenquer, Alhandra, Arruda, Cadaval, Cascais, Castanheira, Ericeira, Lourinhã, Olhalvo, Sintra, Sobral-de-Monte-Agraço, Tórres-Vedras, Trucifal, Vila-Franca-de-Xira.

Primeiras letras em Aldeia-Galega-da-Merceana, Alenquer, Belas, Cadaval, Castanheira, Chileiros, Colares, Enxara, Ericeira, S. Lourenço-dos-Francos, Gradil Lourinhã, Mafra, Olhalvo, Sercal, Sintra, Tórres-Vedras, Trucifal, Vila-Franca-de-Xira, e Vila-Verde-dos-Francos.

Província do Alentejo

PROVEDORIA DE BEJA

Filosofia racional e moral em Beja.

Gramática e Língua latina em Alvito, Beja, Cuba, Ferreira, Odemira, Portel, e Vidigueira.

Primeiras letras em Alvito, Beja, Berigel, Cuba, Portel, Serpa, Vidigueira, e Vila-de-Frades.

PROVEDORIA DE ELVAS

Filosofia racional e moral em Elvas.

Gramática e Língua latina em Arraiolos, Elvas, Mourão, e Viana.

Primeiras letras no Alandroal, Aviz, Barbacena, Barrancos, Cabeço-de-Vide, Figueira, Monseraz, Montoito, Mourão, Ouguela, Paiva, Terena, Vila-das-Águias, e Vila-Boím.

PROVEDORIA DE ÉVORA

Retórica e Poética em Évora.

Língua grega em Évora.

Gramática e Língua latina em Estremoz, duas em Évora, Monte-Mór-o-Novo, Redondo, e Vila-Viçosa.

Primeiras letras em Arraiolos, Benavila, Cabeção, Cano, duas em Évora, Figueira-do-Alentejo, Monte-Mór-o-Novo, Seda, Viana-do-Alentejo, e Vila-Viçosa.

PROVEDORIA DE OURIQUE

Gramática e Língua latina em Messejana, e Santiago-de-Cacém.

Primeiras letras em Ajustrel, Almodovar, Coles, Garvão, Padrões, Panoias, Santiago de-Cacém, Vila-das-Entradas, Vila-Nova-de-Mil-Fontes.

PROVEDORIA DE PORTALEGRE

Filosofia racional e moral em Portalegre.

Gramática e Língua latina em Alegrete, Alter-do-Chão, Amieira, Arronches, Castelo-de-Vide, Crato, Marvão, Monforte, Niza, e Portalegre.

Primeiras letras em Alegrete, Alter-do-Chão, Amieira, Arronches, Assumar, Castelo-de-Vide, Chancelaria, Crato, S. João-de-Gafete, Gavião, Margem, Marvão, Montalvão, Niza, Portalegre, e Póvoa.

Reino do Algarve

PROVEDORIA ÚNICA

Filosofia racional e moral em Faro.

Retórica e Poética em Faro.

Gramática e Língua latina em Faro, Lagos, Loulé, e Silves.

Primeiras letras em Alcoutim, duas em Faro, em Loulé, Moncarapacho, Sagres, Vila-do-Bispo, Vila-Nova-de-Portimão, e Vila-Rial-de-Santo-António.

Em resumo. A Universidade, nos princípios do século XIX, superintendia no Real Colégio das Artes, e nas seguintes escolas, que funcionavam por todo o país:

De Filosofia racional e moral	18
De Filosofia e Geometria, em curso bienal	1
De Filosofia, Retórica e Poética, e Geometria em curso trienal	3
De Retórica e Poética	11
De Língua grega	6
De Línguas grega e latina	1
De Gramática e Língua latina	213
De Primeiras letras	558
Total	811

A. DE VASCÓNCELOS.

El Greco

Nova contribuição biográfica, crítica e médica ao estudo do pintor Doménico Theotocópuli

A JOSÉ DE FIGUEIREDO

Director do Museu Nacional de Arte Antiga

O famoso pintor toledano DOMENICO THEOTOCÓPULI, EL GRECO, entrou numa fase ressurreccional, das mais curiosas e agudas que a história da arte registra; dos diletantes, críticos, eruditos e hispanizantes apoderou-se uma verdadeira crise de *grequismo*, espécie de obsessão ultra-moderna sobre o estranho obsessionado.



RETRATO DE D. DIEGO COVARRUBIAS
(Museu Greco, Toledo)

Ao mesmo passo que o criticismo estético se concentra na análise da sua obra e se esforça por definir a individualidade complexa e bizarra do artista, rebusca-se por todos os modos dilucidar a escura biografia do GRECO. Bem mesquinho está ainda o seu conhecimento, em comparação da glória que se lhe pretende irradiar do nome. Ignora-se-lhe a nas-
cença, apenas balisada entre 1545

e 50; ignoram-se os pormenores da sua peregrinação, desde o berço de Cândia a terras de Itália ¹, desde a brilhante Veneza à eclesiástica

¹ Do trânsito pela cidade eterna fala a carta, muitas vezes transcrita, do miniaturista Júlio Clóvio, recomendando ao Cardeal Farnésio o joven candiota com frases de muito encómio.

Toledo; ignora-se a época exacta em que apegou ao solo toledano ¹; e daí até à sua morte em 1614 pouco mais se sabe ao certo do que os factos que deixaram registro tabelionar, em grande parte cavados nos arquivos pela benemérita investigação de SAN ROMAN Y FERNANDEZ — autos de pleitos, contratos de painéis, escrituras de dívida e de aluguer de casa, inventário de bens, etc. ² Mau grado tantas diligências, o fundo biográfico padece de uma deplorável pobreza.

Homem que em vida alcançou fama, embora desconhecida, que luziu em quadra das mais opulentas da literatura castelhana, que estanceou na cidade de Toledo, velha cabeça de Castela, habitada e visitada por tantos intelectuais e letrados, é singular que tão parca menção deixasse na obra impressa de temporâneos e pósteros immediatos. Poetas de marca, como FRAY HORTÊNSIO PARAVICINO e LUÍS DE GÓNGORA, soneteiam pindáricamente o *divino Griego*; seus amigos e retratados ³, quanto melhor não fôra, que, em vez dos banalíssimos sonetos, gravassem em letra de molde memória de feitos,

¹ Não se apurou até agora outra causa ocasional da vinda do GRECO à Espanha senão a encomenda dos quadros de *S. Domingo El Antiguo* à data de 1576. Esta igreja foi edificada nesse ano pela fôrça do legado instituído por uma dama portuguesa D. Maria da Silva, que daqui acompanhou a malograda imperatriz D. Isabel, mulher de Carlos V. Outra fundação há em Toledo, a do Convento da Conceição, devida também a uma dama portuguesa de Isabel a Católica, D. Beatriz da Silva.

² FRANCISCO DE BORJA DE SAN ROMAN Y FERNANDEZ — *El Greco en Toledo ó nuevas investigaciones ácerca de la vida y obras de Domenico Theotocópuli*. Madrid, 1910. Aditou-lhe agora — *El Sepulcro de los Theotocópuli*. Madrid, 1912.

³ FRAY HORTÊNSIO PARAVICINO, que na poesia usava o pseudónimo de D. Felix de Arteaga, dedica-lhe quatro sonetos (*Obras póstumas*, 1641); o seu retrato de mão do GRECO existe hoje no museu de Boston. Do GÓNGORA há um soneto ao GRECO, publicado nas obras saídas em 1627. Retrato do poeta, conhece-se o do museu do Prado, de autor desconhecido, mas atribuído a Velasquez. Entre as poesias de GÓNGORA aparece um soneto «a un excelente pintor extranjero que le estaba retratando»; o anotador da ed. Michaud (son. cxlii), agora saída, lembra: «Acaso sea el GRECO, en cuyo caso és probable que el retrato atribuido a Velasquez sea del Cretense». Ninguém, que eu saiba, se lembrou até hoje de adjudicar ao toledano o retrato do Prado. Seja como for, o pintor visado pelo soneto é que não pode ser o GRECO. Também pensei nele ao ler:

Hurtas mi vulto y quanto más le debe
A tu pincel, dos veces peregrino...

Mas mais abaixo estaquei neste verso:

Belga gentil, prosigue el hurto noble...

O retratista do GÓNGORA era pois flamengo. Se o GRECO estampou em tela o poeta de Córdova, não lhe sabemos do retrato, nem sequer dele temos indícios.

sucessos e palavras do seu dilecto pintor ¹. Praxistas da arte pictórica, como PACHECO e JUSEPE MARTINEZ ², abrem-lhe registro, mas sem se darem ao trabalho de esmiuçar, nem sequer de resumir a sua vida para acompanhar as notas psicológicas e estéticas, suscitadas pelas ideias e feição artística do original toledano.

À curiosidade que esta penúria impressa deixa suspensa, encontro-me em situação de acudir com um subsídio interessante e sugestivo, uma passagem extraída de um grande escritor seiscentista, o português D. FRANCISCO MANUEL DE MELO. Na minha última excursão à Espanha (maio de 1912), quando me dispunha a visitar Toledo precisamente para reviver impressões do GRECO, ao consultar os estudos mais recentes e autorizados, e principalmente a obra fundamental e monumental de MANUEL COSSÍO ³, reparei que tal referência passara até agora despercebida, ao contrário do que era de pressupor, dada a notoriedade de que justamente goza na literatura espanhola o celebrado autor da história da guerra da Catalunha.

Humilde amador do tesoiro artístico que a Espanha encerra, a que consagro horas forradas a outras cancelas e peregrinações devotas das suas belezas, não ousaria arriscar passadas em terreno vedado à minha competência, mas, desde que me encontro de posse dum achado que se me afigura digno de oferta pública, mal feito fôra que o não trouxesse à colação dos cultores do GRECO. Não quero na consciência o peso dessa obrigação espiritual.

I

D. FRANCISCO MANUEL DE MELO (1611-67) brilhou em pleno século XVII na geração imediata ao GRECO (1548?-1614). Nas letras pátrias vincou o nome ao lado dos mais aureolados; é uma glória nacional das mais puras e autênticas. Versista e prosista *in utraque lingua*, não são menores os seus títulos nas letras castelhanas, que enriqueceu

¹ Notícia apenas um dos sonetos que lhe entrara um raio no aposento; até raio lhe caiu em casa. Nem o céu inclemente o poupou, juntando-se ao cortejo de infelicidades que o perseguiram em terras de Toledo.

² FRANCISCO PACHECO conversou-o em 1611 ao visitar Toledo e dá conta das suas impressões em *Arte de la pintura*, 1649. JUSEPE MARTINEZ, ao escrever no meado dos seiscentos os seus *Discursos de la Pintura*, só publicados em 1866, consagra-lhe uma página substancial. Estes dois trechos teem sido variadas vezes transcritos como fonte que são para a biografia do GRECO, fonte em que também beberemos.

³ MANUEL B. COSSÍO, *El Greco*, 2 vol. e outro de lam., Madrid, 1908.

sobretudo como historiador na sua obra-prima — *De los movimientos y separacion de Cataluña* (1645). Extraordinário homem que se reparte com mérito por igual entre duas literaturas, clássico de primeira plana em ambas. Dos três escritores bilingues, Gil Vicente, Sá de Miranda e D. FRANCISCO MANUEL DE MELO, diz MENENDEZ Y PELAYO que «es mui difícil decidir se importan más como escritores portugueses ó como castellanos, tan compensados estan los meritos de su labor en ambas lenguas». ¹

Fidalgo e soldado do exército espanhol, onde serviu como mestre de campo até à restauração brigantina, enriquece a inteligência na cosmópolis europeia, de Castela à Inglaterra, da Flandres à Itália. Poeta, novelista, dramaturgo, historiador e filósofo, político, militar e cortesão, nas suas aptidões poligráficas e sociais talvez ninguém melhor encarne representativamente o século XVII filipino, salvante o seu amigo e rival Quevedo, a quem disputa a primazia literária.

É no *Hospital das letras*, — *Apologo dialogal quarto*, que traz a data de 1657, mas que só veio a lume póstumamente, — que se encontra o passo do GRECO. Fantasia dialogada entre o autor e três escritores já finados, o espanhol Quevedo, o flamengo Justo Lipsio e o italiano Boccacini, o *Hospital das letras* passa uma revista cinemática às pênas peninsulares. Nesta série crítica, tão pitoresca como erudita, D. F. M. DE MELO revela como em nenhum outro livro quanto se tornara refinado e culto o seu espírito impressivo, a que nem sequer escapam as belas-artes, que ao tempo estavam longe de se casar às letras como hoje em dia.

Na sua pátria não eram nem foram jámais devidamente estimadas as artes plásticas, como na Espanha onde paços, palácios e templos regurgitavam de preciosidades artísticas de lavra nacional e estrangeira ². Um espírito crítico e instruído como o de TOMÉ PINHEIRO DA VEIGA ³, ao visitar Valhadolid em 1605 quando a côrte ali estanceou, espantava-se de que tamanho vulto e preço se desse à pintura nos solares de Castella. As casas do valido Duque de Lerma na *huerta* de Valhadolid «são todas cheias das mais fermosas pinturas que há em

¹ *Antología de los poetas liricos castellanos*, t. VII.

² Isto não implica com a existência de pintores indígenas notáveis. Sobre a pintura portuguesa dos séculos XV e XVI vejam-se, entre outros, os trabalhos de JOAQUIM DE VASCONCELOS, JUSTI e recentemente os de JOSÉ DE FIGUEIREDO que pôs em evidência um pintor quatrocentista dos maiores, Nuno Gonçalves; na *Histoire de l'Art* acaba de dedicar EMILE BERTAUX excelentes páginas aos velhos mestres nacionais.

³ *Fastigimia* por TOMÉ PINHEIRO DA VEIGA, publicado por JOSÉ P. SAMPAIO na coleção de Mss. da Bibl. do Porto. 1911, pag. 49.

Espanha e muitas delas originaes de Urbino, Michael Angelo, Ticiano, Raphael Jabelino, Leonardo Mantenha, e outros mais modernos Destas algumas teem tanto preço que eu vi na almoeda da marquesa del Valle um painel de S. Pedro, por que eu não dava seis tostões, e queriam por êle 500 cruzados, e outro queimado medindo dois palmos queriam 500.000, e há painel por que dão 2.000 e 3.000 cruzados, como sejam originaes de algum mestre dêstes; e assim é muito para ver a diversidade de pinturas e fermosura de retratos destas casas»¹.

F. M. DE MELO devia saber e estimar a grande arte pela frequência da Itália, da Flandres e da Espanha. Compraz-se em citar artistas conhecidos, trazendo-os a paralelo de letras. É assim que para exprimir o seu juízo sôbre a *Jocoséria* e loas conexas de Quiñones de Benavente, fazendo aliás justiça ao seu «engenho singular», e para marcar «que na extravagância do gôsto não teve igual», escreve: «É o Jerónimo Bosco da poesia, como o Bosco foi o Luis de Benavente da pintura; porque sendo desvarios quanto pintou o Bosco e escreveu o Benavente, nem os pinceis nem as pênas viram borrões e rasgos mais bem atinados». Ao holandês *Hyeronimen Bosch* chamavam-lhe comumente EL Bosco em Espanha, onde subsistem no Prado e Escorial amostras do seu fantástico pincel, a debuxar visões apocalípticas e grotescas creações zoológicas.

Depois de comparar o Benavente ao Bosco, compara-se a si próprio ao GRECO, em matéria de câmbio de estilo:

«Sucedeu-me, fazei conta, como ao Grego Pintor famoso, que celebraram todos os poetas dêste século: era o seu modo de pintar tão severo e tão escuro, que aos mais desagradava; nunca se lhe gastou painel em pessoa do vulgo; vivia a êste respeito muito pobre, como soberbo da grandeza de seu espirito: finalmente, persuadido da fome e dos amigos, se foi a Sevilha em tempo de frota, e tantos ricos feitos pintou, até que ficou rico; conhecendo que o estava, tornou-se á

¹ Da enumeração depreende-se, o que por outros modos se sabe, que eram os italianos os pintores predilectos. TOMÉ DA VEIGA é que conhece mal o nome dos mestres. Urbino não é chamadoiro de pintor; como apelido de terra, foi dado a Timóteo Viti e a Rafael de Urbino, a que êle acolcheta um Jabelino que não sei o que seja. Mantegna também não é Leonardo, mas sim André, a não ser que o Leonardo se refira ao Vinci. É de notar que o autor da *Fastigimia* conhecia a língua italiana, citando a miúdo trechos dos melhores poetas da renascença.

Na conta do quadro queimado, há de andar êrro de cifra; serão 5 mil naturalmente, e quando muito 50 mil; 500 mil de modo nenhum. Essa quantia corresponderia a um milhão de pesetas e equivaleria em moeda actual a um preço fabuloso, oferta de milionários americanos nas cotações mais altas a que teem levado quadros de grandes mestres que vão povoar os palácios da *fifth avenue*.

solene pintura, a que o chamava seu natural, dizendo: antes quero viver mísero, que rudo.»

Esta anedocta vem à baila a propósito da sua *Guia de casados*, obra que justamente se popularizou e celebrizou; como a feitura dela seja singela e correntia, MELO contrapôí êsse successo aos dos livros seus mais guindados na locução. Da reacção impenitente do GRECO é que não se aproveita para exemplo: «ametade desta história me serve, porque eu me acho agora com estilo corriqueiro, que protesto de não tornar ao magestoso, por mais que o espírito lá pretenda conduzir-me, como fiz emquanto dele deixei levar-me»¹.

O trecho é deveras precioso como lance desconhecido da vida e obra do GRECO; como tal desperta comento e ilações.

«... O Grego pintor famoso que celebraram todos os poetas deste século...».

Todos é hipérbole; MELO tinha em mente os sonetos de GÔNGORA e PARACIVINO, dois poetas muito do seu gôsto. No *Hospital das letras* elogia os versos de «D. FELIX DE ARTEAGA que era Frei HORTÊNSIO, o mais insigne orador de Espanha»; de GÔNGORA assinala a sua influência dominante sôbre os versistas do tempo e confere-lhe o primado da poesia. É possível que outros decantassem o pintor candiota; era indefinida então a chusma dos poetas, de alguns não ficaram senão cadernos de escrita, e doutros nem tanto.

«... Era o seu modo de pintar tão severo e tão escuro que aos mais desagradava...».

A qualificação do seu feitio e da impressão penosa que causava a tantos, confere com os juízos dos preceptistas coetâneos, PACHECO e JUSEPE MARTINEZ. «Contentó a pocos»; ... «manera tan extravagante que hasta hay no se ha visto cosa tan caprichosa», etc.

«... Nunca se lhe gastou painel em pessoa do vulgo...». Severo no seu pintar, era ainda severo na sua escolha; só o que havia de alto e distinto lhe tocava, no céu as divindades e os santos, na terra a aristocracia do sangue e do talento. Daí aquela série flagrante de retratos das figuras gradas da igreja, das letras e da fidalguia. Dos tipos do vulgo não queria saber a altivez do seu pincel. *Odi profanum vulgus et arceo*. GRECO pertence ao número daqueles artistas da tela e da pêne, de cabeça orgulhosa topetada nas alturas, donde não baixam olhares ao *turpe pecus*; amam só a distinção refinada, e desdenham o contacto e a voz da multidão ignara.

¹ D. F. MANUEL DE MELO, *Apólogos dialogais — Obra póstuma*, etc. Lisboa, 1721, pag. 405. Há uma edição moderna da Bibliotheca de clássicos portugueses; *Apólogos dialogais*, 1900, vol. III, pag. 86.

Esta rígida e altaneira filosofia pode conduzir a tudo, menos à fortuna, mais prazenteira em regra para aqueles que menos escrúpulo teem em transigir com a arte venal da praça pública. «... *Vivia a êste respeito muito pobre, como soberbo da grandeza de seu espirito.*»

O homem vaidoso de si e da sua arte, que, segundo diz o JUSEPE MARTINEZ, «entró en esta ciudad de tal manera que dió a entender no habia cosa en el mundo más superior que sus obras», que passava ao Miguel Ângelo certidão de incapacidade como pintor (PACHECO), via-se reduzido à miséria, tantas vezes companheira do génio desventurado.

Tem sido divulgado, até não mais, o trecho do mesmo MARTINEZ que nos noticia que «gañó muchos ducados, mas los gastaba en demasiada ostentacion de su casa, hasta tener musicos asalariados para quando comia gosar de toda delicia». E a crítica viu logo a THEOTOCÓPULI, graças à magia da sua paleta, a realizar o milagre de viver em Toledo vida faustosa, à laia dum Rubens em Antuérpia, dum Ticiano em Veneza, dum Van-Dyck em Londres. Factos documentais teem vindo desabonar ou contrariar a asserção do preceptista; puderia ter tido dias de fortuna, mas o vêzo era o da penúria.

É êle próprio MARTINEZ quem nos conta que à sua morte deixou, como riqueza toda, duzentos paineis por acabar. Isto comprovaria apenas a sua dissipação, se não houvesse oútros pormenores que constam dos documentos publicados por SAN ROMAN Y FERNANDEZ, dos quais se colige a sua habitual pobreza. Da escacez de meios em que se debatia alguns anos depois da estada em Toledo, sabia-se já; era tal e tanta que Filipe II teve de fazer-lhe um adiantamento, quando encomendou o *S. Mauricio*, porque o pobre do pintor via-se impossibilitado de dar comêço ao trabalho por não avezar pecúnia para comprar as tintas. Este vasio de algibeira passa a moléstia crónica, por todos os modos revelada. GRECO habita num canto do desmantelado palácio do Marquês de Vilhena, pardieiro que, segundo reza a escriptura, esteve muitos anos desalugado. Enxameiam os credores; deve ao senhorio, e devia cinco mil e tantos reales em 1607 àquele que SAN ROMAN presume seu protector, o dr. Gregorio Ângulo, que lh'os havia «prestado e socorrido em necessidades particulares» (Doc. 3o). Apesar de nos últimos tempos ter como auxiliar o trabalho do filho Jorge Manuel, com quem toma empreitadas em comum, o casal, segundo se vê do inventário, era à morte do GRECO duma miséria franciscana, agravada ainda com o sudário dos credores. O que mais avulta é a enfiada de quadros e de esbocetos, e a bela colecção d'os clássicos gregos. THEOTOCÓPULI, paupérrimo, consolava-se na visão da sua obra e na leitura dos mestres da sua pátria de além; Plutarco ensinava-lhe a virilidade do sábio, Luciano tonizava-o com os seus

diálogos, e as homilias de S. João Crisóstomo afervoravam-lhe a piedade cristã e a renúncia aos bens terrenos.

Pobre, bem pobre; e tanto que padeceu fome, se não falha o testemunho do MELO. É a cruel necessidade que um dia, como segundo o ditado faz à lebre, o arranca da cova e o mete a caminho. «... Finalmente, persuadido da fome e dos amigos, se foi a Sevilha em tempo de frota, e tantos ricos feitos pintou até que ficou rico...».

Cuidava-se que THEOTOCÓPULI, uma vez caído em Toledo, nunca mais dali arredara pé. O emigrado que trilhara toda a rota do Levante até ao Ocidente, ali arriba e ali se enraíza; presumia-se meramente que teria quando muito excursionado por Escorial e Madrid, para satisfação das encomendas de quadros ¹. Esta sedentariedade quebrou-se com a escapada de Sevilha, nem sequer suspeitada até agora ².

Sevilha, empório opulento do tráfico marítimo com as Índias occidentais, era então um *El Dorado*, até para os borradores de tela. Na vasta feira onde se abasteciam as frotas da América, vinham ao mercado as imagens tão procuradas pelos fregueses piedosos de além mar para ornamento das suas casas, igrejas e capelas; eram os painéis de *pacotilla*, antepassados na arte religiosa popular, desenho à parte, das oleografias berrantes de hoje em dia.

Os pacotilheiros, segundo conta o CEAN BERMUDEZ, ali mesmo com quatro pinceladas faziam de uma imagem outra, quando não tinham no fardel o santo ou a virgem pedida pelo freguês; de um Santo António ageitava-se um S. Cristóvão, da Nossa Senhora do Carmo a Nossa Senhora das Dôres, da Trindade as Almas do Purgatório, e quantas outras trocas mais esdrúxulas, favorecidas pelo pouco escrúpulo dos mercadores e pela pia ingenuidade dos fieis. Quem sabe se daqui virá o ditado — mudar as setas em grelhas — como expressão da metamorfóse de algum S. Sebastião em S. Lourenço.

Entre estes pobres ganhapães de pano pintalgado figurou um dia um grande pintor, nada menos que MURILLO. À volta de 1640 o celestial editor das madonas vendia pacotilhas na feira de Sevilha. Conta-se até que, quando Pedro Moya o induziu a ir contemplar e

¹ «Ce grand voyageur ne va plus qu'à Madrid et à l'Escorial: encore n'en avons nous la preuve écrite.» ÉVILE BERTAUX, *Notes sur Greco* in *Revue de l'Art*, 1911 — estudo de que sómente safu um artigo sôbre a família do pintor.

² O que talvez para sempre se ignore é a data de tal sortida. Que êle teve fregueses em Sevilha, mostra-o o Doc. n.º 10 da série de SAN ROMAN, de 1-7-1588, em que o GRECO dá poderes a dois procuradores residentes naquela cidade para cobrar a importância de duas imagens de S. Pedro e S. Francisco. Em Sevilha restam quadros do GRECO (v. *Cat.* de M. Cossío).

aprender a grande arte junto dos mestres flamengos, cobriu à pressa uma peça de pano de quantas Conceições, Cristos e Meninos Jesus pôde abranger, que tratou de liquidar em saldo a todo o preço no mercado, para ajuntar pecúlio que lhe serviu ao menos para chegar até Madrid e ao Velasquez.

Neste limbo profissional do campo sevilhano precedera o GRECO; mas Murillo não passava então de um aprendiz, desconhecia até onde chegava a perfeição da pintura e a si próprio se ignorava; ao passo que o discípulo do Ticiano bebera nas fontes da arte genial, enchia-o a consciência das suas faculdades magistras, possuía-o até a prosápia desmedida de não haver ninguém que o sobrepujasse ou sequer o igualasse. A garra da fome precipitava-o da tórre de marfim da megalomania aos últimos escalões do ofício. Que pavores de tortura na queda vertiginosa de mestre supremo a reles pacotilheiro. Um THEOTOCÓPULI, alma de filósofo temperada pelos mestres de Atenas, alma de artista aleitada pelos mestres de Veneza, num prostíbulo de pinta-monos!

Desta hora de quebranto, em que a sugestão e a penúria o fizeram sossobrar, e que para sempre puderia aniquilá-lo, resgatou-o em breve a têmpera indomável do seu ânimo. «*Tornou-se à solene pintura, a que o chamava seu natural, dizendo: Antes quero viver misero que rudo*». E recolhe-se à casa de Toledo, torna-se à «solene pintura», resignado a tudo menos à abdicação da dignidade dos seus ideais, absorvido na feitura visional e inconfundível do seu pintar; os «ricos feitos» abjura-os a sua brocha. A cerviz não se dobrou mais; e quando, já velho, três anos antes que a morte o empolgasse, Pacheco o visita no seu atelier, encontra-o mais que nunca aferrado aos dogmas que tinham inervado o seu esforço artístico de tantos anos e de tantos quadros, sempre inflexo, entusiasta e crente em si próprio até ao derradeiro sôpro.

¿Voltaria ao menos, como conta o MELO, de êste triste éxodo ao Guadalquivir, de escarcela recheada de ducados? ¿Seria nessa monção de algum oiro que, à moda veneziana, embalaria o repasto ao som da música? Não sei se as pacotilhas da feira seriam capazes de enriquecê-lo; a quem as topasse hoje, por poucas que fossem, com certeza que enriqueciam. Outrora era a América que as consumia pela mão escaça do castelhano de ultramar; hoje seria ainda a América que levaria essas relíquias pela mão larga do milionário yankee, ávido de possuir o que quer que seja em tela onde se leiam ou adivinhem os gatafunhos gregos que o DOMENIKOS THEOTOCOPULOS de Creta firmava com a ostentação ateniense dum Apeles.

II

Grassa hoje no mundo da arte a *grecofilia*; o solitário de Toledo passou a glória mundial, trazido à ribalta cosmopolita da apoteose. É, cada vez mais, tema obrigado na Espanha, França, Inglaterra e Allemanha ¹; os próprios gregos, desde BIKELAS a ANNA LYNCH, vieram à romagem do Ocidente comungar na celebração do compatriota de há três séculos que tão longe fez resplandecer o nome helénico.

Sucedem-se febrilmente amiudadas as contribuições ao seu estudo; e a obra forte de M. COSSÍO vai sair em edição trilingue, em francês, inglês e alemão. Há uma sêde de GRECO.

Creou-se de facto um culto que tem o GRECO por ídolo, culto nem sempre puro, como todas as idolatrias, eivado de cegueiras e desvios, com seus laivos até de intolerância. Tocou-lhe também agora a paixão dos primitivos, êle um primitivo tardio, exalçado a uma espécie de preraphaelita em relação ao Velasquez, o pintor por excelência. Os irregulares e rebeldes da pintura, êsses saúdam o seu revoltado precursor e mestre dos quinhentos; há tempo, que os artistas catalães, remigrados de Montmartre, encadearam uma procissão de honra onde à frente se desfaldavam como estandartes os paineis do GRECO.

Neste ardor da moda veio cevar-se a fome do oiro; os quadros do mestre juncam-se a *bank-notes*. Pelas igrejas, conventos e palácios de Espanha desencadeiou-se uma verdadeira razia; o comércio onde lobriga um *greco* disponível, rapa-o logo, certo de que lho pagará a somas prodigiosas o amador americano. Com escala pelos mercados de Paris, a obra do toledano toma a esteira dos Estados Unidos ².

Às tendências mais sãs e sérias junta-se sempre uma dóse de snobismo mundano. Quando há dias penetrava no museu de Toledo, logo se me depararam três *misses*, com os olhos azuis espetados no *Apostolado*, de grossos *block-notes* em punho, onde o lápis garatujava furiosamente. ¿O que escreveria aquela que tomara à sua conta o

¹ Na farta bibliografia encontram-se entre os mais recentes: dos espanhois, DOMENECH (1902), SANPERE Y MIQUEL (1902), SALVADOR VINIEGRA (1902), MIGUEL DE UTRILLO (1906), COSSÍO (1908), SAN ROMAN (1910-1912), etc.; dos franceses, P. LEFORT (1893), P. LAFOND (1912), MAURICE BARRÉS (1912), etc.; dos ingleses, A. SYMONS (1901), TIMOTHY COLE (1902), RICKETTS (1903), STENDART (1907), etc.; dos alemães, JUSTI (1893), MAX VON BOEHN (1905), ZOTMANN (1906), AUGUST MAYER (1911), etc.; dos gregos, BIKELAS (1894), ANNA LYNCH (1898), CONSTANTOPOULOS (1900), etc.

² Este successo monetário é hoje apanágio de muitos pintores idos, mas para poucos parecerá tão singular como para o GRECO, pois que grande parte da sua obra mercadejada é da peor. Sustentar-se há semelhante cotação? É para duvidar,

Santo André, onde o pintor pôs do mesmo par nas aspas do martírio o santo e a figura? Decididamente o GRECO entrou no rol turístico do Cook; e pela segunda vez, póstumamente, desceu à feira. Se por ventura revivesse, quem sabe se desprezaria esta, como em vida desprezou a outra.

Aquela casa e aquele *Museu do Greco*¹, erigidos em 1907-1910 pela piedade generosa e inteligente do Marquês de la Vega Inclan, são os altares onde desfilam os peregrinos; o *Callejon del Transito* tornou-se uma espécie de Scala Santa. Mas o museu não passa de uma promessa e a casa de uma ilusão.

No museu, onde se deu vida e agasalho às pobres telas que vi em 1904 a apodrecer entre o antro de sucata que se chamava Museu Provincial, a representação pintural é ainda tão exigua e imperfeita que não poderá inculcar ao visitante noção cabal do GRECO, ali melhor figurado em seus vícios que virtudes².

Da casa, admirável resurreição duma antiga habitação toledana com todo o pitoresco de pormenores, há certeza de que nunca teve o morador que hoje nominalmente a diviniza³. Assim o deixa provado

¹ V. A. BERUETE e CONDE DE CEDILLA, *Catalogo del Museo del Greco de Toledo*, Madrid, 1912; e ainda CARLOS ESPRESATI, *La Casa del Greco*, Madrid, 1912.

² Ao asilo paternal do pródigo Marquês, boníssimo era que se recolhessem tantas das telas que ainda povoam as igrejas de Toledo. Não se poupavam só com esta medida o calcâneo e a paciência dos visitantes, arrastados pelas encruzilhadas do burgo, à espera de hora e condescendência para lhe descerrarem os cubiçados quadros. Poupavam-se alguns desses míseros *Greco*s, fatalmente sujeitos à desapareição, ou desfeitos pela podridão, ou trocados em gananciosos dolares. Não há dúvida de que se devem deixar as obras de arte nos lugares para onde se criaram; mais ninguém levará a doutrina ao ponto de achar bem que os *Greco*s continuem entregues ao mal querer, ao mal cuidar e ao mal vender dos patronos, das freiras e dos curas das capelas toledanas.

³ O pintor morou em parte das casas do Marquês de Vilhena, segundo consta da prova documental, pelos anos de 1585-86, e desde 1604 até à sua morte. Ora da análise minudente de SAN ROMAN deduz-se que de tais casas não há hoje senão o sítio, que corresponde ao actual *Paseo del Transito*. Para os que por fôrça se querem embalar com ilusões e evocações, há de subsistir a casa do GRECO, por metáfora de vizinhança.

Êste Marquês de Vilhena, dono do arruinado solar onde a um canto se amesndrou o pintor — vejo-o pelas escrituras transcritas por S. ROMAN — tinha o título de Duque de Escalona. Era João Fernandes Pacheco, casado com a filha do nosso Duque de Bragança, D. Serafina, que em 1603 estava encarregado da embaixada de Roma. MAYER identifica-o, sem dizer por que fundamento, com o *Cavalleiro da mão no peito* (Prado); o esbelto fidalgo seria o senhorio do pintor. É natural que o GRECO lhe tirasse o retrato, quem sabe até se à conta de algum aluquer atrasado. Que seja aquele, só por palpite.